

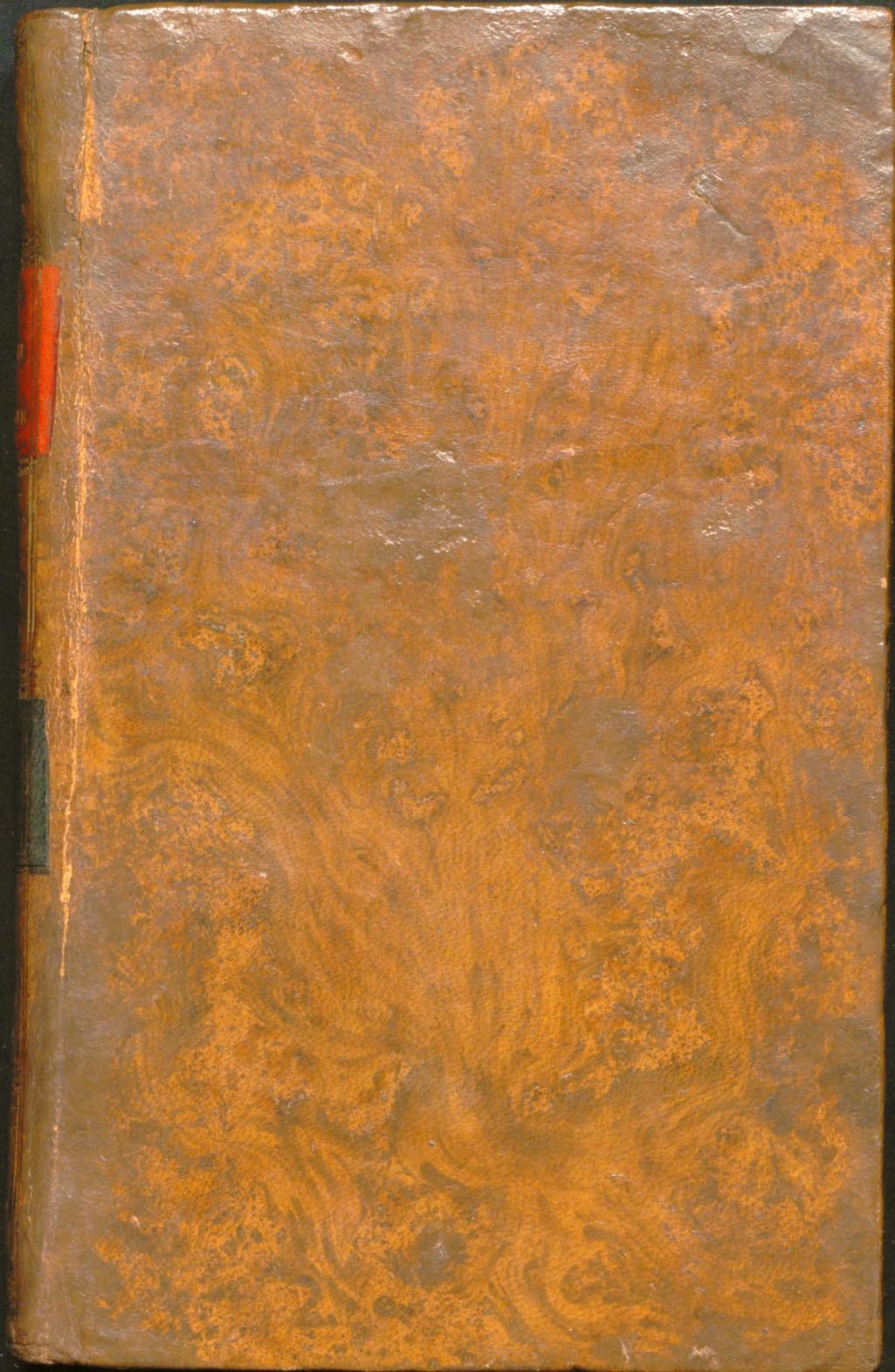


VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE



TOM. I







46

1760
1/2

97085

PDX1706*2A

2 volumes

VOYAGES

AUTOUR

DU MONDE,

ET

VERS LES DEUX POLES,

PAR TERRE ET PAR MER.

TOME PREMIER.

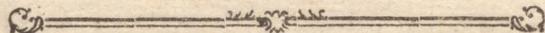
VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE,

ET

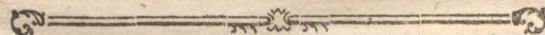
VERS LES DEUX POLES,
PAR TERRE ET PAR MER,

*Pendant les Années 1767, 1768, 1769,
1770, 1771, 1773, 1774 & 1776.*

Par M. DE PACÈS, Capitaine des Vaisseaux du
Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de
Saint-Louis, Correspondant de l'Académie des
Sciences de Paris.

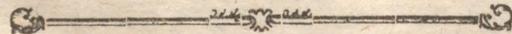


TOME PREMIER.

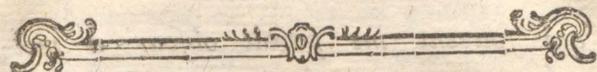


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des
Mathurins, N^o. 334.



M. DCC. LXXXII.



5
L E T T R E

A M O N S I E U R

LE COMTE DE C...

M O N S I E U R,

Je crains bien que vous ne m'ayez trop flatté, & que cette bonne opinion que vous m'avez témoignée pour la Relation de mes Voyages, ne soit uniquement l'effet de votre amour pour le bien général, & de ce zele patriotique dont vous êtes pénétré. Je n'aurois jamais pensé à essayer mon style,

A. iij

qui souvent me paroît obscur à moi-même, si vous ne m'aviez engagé à mettre mes Journaux en ordre. C'est vous & M. le Comte de B. qui m'y avez déterminé. Le suffrage de cet homme de génie, si célèbre par son goût, par sa précision, & par ce pinceau délicat & sublime dont il a tracé l'Histoire de la Nature, ne pouvoit que me séduire; mais, MONSIEUR, vouloir encore que je livre cette Relation au Public, n'est-ce pas trop exiger? N'importe, je vous obéirai, quoiqu'en tremblant. Vous savez que je n'eus jamais aucune prétention au talent d'écrire; que je n'ai jamais rien fait pour l'acquérir, & que tout ce que je puis est d'exposer naïvement les faits tels qu'ils m'ont frappé. Mais le Public voudra-t-il entrer comme vous, MONSIEUR, dans ces considérations, & faire grace, en faveur de l'exacte vérité, au style d'un Militaire & d'un Marin qui a si longtemps erré dans des Pays incultes & sauvages, qui ne cherche qu'à rendre ses idées avec le moins de confusion qu'il peut,

n'ambitionnant de toutes les qualités littéraires que la clarté, peu soucieux de l'ornement? Cet Ouvrage n'est celui ni d'un Littérateur, ni d'un Savant, c'est mon ouvrage; le simple récit d'un Voyageur, ami de l'Homme & de la Nature, qui ne prétend point du tout au titre d'observateur profond, mais à celui d'observateur sincère & sensible. Cette sensibilité de mon ame sur certains faits & sur certaines mœurs, m'arrachera quelquefois des réflexions qui auront besoin d'indulgence. Peut-être en obtiendrai-je un peu du Lecteur, qui voudra bien me suivre avec intérêt dans des voyages pénibles, entrepris dans l'espérance & par le désir d'être utile à ma Patrie & de satisfaire mon cœur.

Je vais repasser en France; la continuation de la guerre me rappelle: ma santé s'est un peu rétablie ici; mais je vous avoue que, malgré le plaisir que j'aurai de vous voir, je ne quitte pas sans regret, quoique ce ne soit que pour peu de temps, mon agréable vallon des Baradaïres. La

beauté de ce climat , & les bords agrestes
de ma riviere conviennent mieux à mon
humeur que le tumulte de l'Europe. Votre
amitié seule peut me dédommager des
plaisirs tranquilles de ma retraite.

J'ai l'honneur d'être , avec les sentimens
les plus sinceres & les plus respectueux ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur , PAGÈS.

De Saint-Domingue , au quartier des
Baradaïres , le 10 Mai 1780.



V O Y A G E

A U T O U R

D U M O N D E ,

P A R T E R R E E T P A R M E R .

P R E M I E R E P A R T I E .

CONTENANT la relation du Voyage par terre &
par mer , par la voie de l'ouest , depuis la côte de
France , jusques à la ville de Batavia , dans l'Isle
de Java , en traversant l'Océan , l'Amérique ,
la mer du Sud , & l'Archipel de la Chine.

C H A P I T R E P R E M I E R .

QUELS furent les motifs qui m'amenerent à Saint-
Domingue , & le point de vue sous lequel
j'envisageois mon voyage.

DIFFÉRENTES circonstances relatives à mes
vues particulieres , & au service de la Marine ,
auquel je suis attaché , m'engagerent à former

le projet de connoître les Mers de l'Inde, & de m'y rendre par la voie de l'Ouest ; je me proposois ensuite de traverser la Chine, & de me rendre, par la Tartarie, sur les côtes de la mer de Kamchatca. Mon objet étoit de chercher le passage du Nord, en parcourant les côtes du Nord. Les moyens que je comptois employer m'avoient paru assez simples ; je voulois connoître les mœurs & la maniere de vivre des Peuples du Nord, adopter ces mœurs, pour suivre long-temps ces Peuples dans leurs courses, & me porter ainsi de village en village le long des bords de la mer ; je n'aurois pas manqué, en tenant cette route, de trouver ce passage vers le nord de la Sibérie, ou de m'assurer de son impossibilité, si la continuité des côtes m'avoit conduit dans l'Amérique Septentrionale. Cette seconde partie de mon projet n'a pu être remplie, parce qu'il m'a été impossible de me procurer les moyens nécessaires pour traverser la Chine.

Je n'avois jamais pu lire l'histoire d'un Voyageur parcourant des contrées inconnues, sans me sentir ému. Les conquêtes des Européens dans les deux Indes ; les tentatives & les découvertes des Russes dans le nord-est de leur Empire ; l'ambition des grandes entreprises, & sur-tout un penchant invincible

pour les choses qui pouvoient me rapprocher de cette simplicité primitive de la Nature sauvage, belle de sa propre beauté, telle que je me la peignois lorsqu'elle sortit des mains du Créateur, absorboient toutes les facultés de mon ame. Je pensois que le défaut d'obstination & de patience, & que les besoins qu'entraîne nécessairement la façon de vivre de ces hommes, qui, par leur rang & leurs lumieres, peuvent seuls être employés à cette sorte d'entreprises, étoient les principaux obstacles qui les rendoient souvent inutiles. Je pensois qu'une maniere de vivre dure, & un travail soutenu de beaucoup de constance & de courage, me mettroient à portée de réussir. J'avois d'ailleurs je ne fais quel pressentiment, que plus les hommes sont simples & grossiers, moins ils sont mauvais, & qu'avec un caractère aisé, & une extrême simplicité dans la façon d'être, de vivre, d'agir & de penser, on est mieux reçu dans les Pays les plus barbares qu'au centre des Villes les mieux policées, le faste excitant nécessairement la cupidité, mere de l'avarice & de la méfiance. Toutes ces raisons embellissoient mon projet à mes yeux, en faisoient disparaître les difficultés, &, me plongeant dans une sorte d'ivresse, parvinrent à m'y affermir,

Telle étoit la situation de mon ame, lorsqu'en 1766, mon service me conduisit de Rochefort sur les côtes de l'Isle Saint-Domingue; Isle dont je ne parlerai point, parce que la route qui y conduit & le pays même sont très connus.

En conséquence des obstacles auxquels j'attribuois le défaut de succès des Voyageurs, je me formai une maniere de vivre & de penser simple & nouvelle pour moi. Je n'avois pas discerné jusques alors si en effet elle étoit la meilleure; je ne l'adoptois que par force, n'ayant ni assez de fortune, ni assez de crédit pour faire commodément un aussi long voyage chez plusieurs Nations sauvages ou très-peu policées, & chez d'autres, qui souffrent impatiemment l'abord des Etrangers, mais dont il falloit traverser les contrées. Je brusquai un peu mon projet, en gardant néanmoins toutes les mesures qu'il fut possible, relativement à mon service; & comme j'étois déterminé par des circonstances favorables, qui n'auroient pu se réunir que très-difficilement en tout autre temps & en tout autre lieu qu'au Cap François où je me trouvois alors, je pris mon parti, sans hésiter plus long-temps.

Je m'embarquai sur un bateau François, allant à la Nouvelle-Orléans, attendant mes

succès de la Providence, de mon courage, de ma patience, d'une façon d'être la plus simple qu'il seroit possible, & d'une vie dure, dont l'habitude devoit me rendre plus supportables les fatigues du voyage, & peut-être le travail des mains auquel les circonstances pourroient me forcer; je m'attendis à tout pour n'être surpris de rien.

La Nouvelle-Orléans venant d'être cédée à l'Espagne, j'espérois qu'il ne me seroit pas impossible d'y trouver des ressources, pour traverser l'intervalle qui se trouve depuis le fleuve Mississipi jusques au *Rio bravo* ou *Grande*, qui sépare la Nouvelle-Espagne de la Louisiane, & qui n'est habitée que par des Sauvages; cette distance, quelque considérable qu'elle dût être, ne me le paroïssoit pas assez pour s'opposer à mon dessein, & je me flattois de pénétrer dans la Nouvelle-Espagne par les frontieres du nouveau Mexique.



CHAPITRE II.

TRAVERSÉE de l'Isle Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans ; séjour que j'ai fait dans cette Ville.

Le 30 Juin
1767.

Nous mêmes à la voile du Cap François ; le dernier de Juin 1767 ; nous fîmes route pour passer dans le vieux canal, les vents étant dans la partie de l'est : nous courions en conséquence dans l'ouest-nord-ouest. Nous nous éloignâmes ensuite peu à peu de la terre, en prenant plus du nord-ouest, & nous passâmes à environ huit lieues dans le nord du Mole Saint-Nicolas.

Vieux Canal
de l'Isle de
Cuba.

Continuant la même route, & avec les mêmes vents, nous découvrîmes peu après la côte de l'Isle de Cuba, & en la prolongeant nous reconnûmes le cap des Mulas, pour aller chercher les îlots des Palumas & de sable, qui forment du côté du large l'entrée du vieux canal ; mais afin d'aller chercher avec certitude ces îlots qui sont très-bas, nous avions porté la plus grande attention à reconnoître parfaitement le cap des Mulas ; car la continuation de la côte de l'Isle de Cuba ne se

découvre que difficilement, & il faut un bon Pilote pour l'acoster. Les Palumas restent à bâbord, & l'Isle de sable à tribord, en donnant dans ce canal. Il a près de cinq lieues de largeur dans cette partie, & il ne s'élargit considérablement qu'après environ soixante lieues de distance.

Il est formé, du côté du large, par une traînée de rochers, bancs & îlots, qui s'étendent jusques au canal de Bahama ; & du côté de l'Isle de Cuba, par plusieurs bancs ou rochers, qui tiennent assez d'espace pour que la terre soit hors de vue.

Les vents continuoient à l'est, petits, & ne se renvoyoient pas par brises : les courans portoient dans l'ouest ; aussi nous débouquâmes très-heureusement quatre jours après. Je suis surpris que la plupart des vaisseaux qui ont à faire à l'ouest de ces parties, s'exposent à une longue traversée, & aux calmes qui regnent souvent dans le sud-ouest de l'Isle de Cuba, en prenant cette dernière route pour éviter le passage du vieux canal, qui n'a rien de dangereux lorsque l'on fait attention à sa navigation.

Nous fîmes ensuite route sur Matance, montagne qui est dans les terres à l'ouest de la baie du même nom ; sa cime s'élève par-

dessus les autres montagnes en forme de chapeau ; aussi l'appelle-t-on le *Chapeau de Matance*, & elle sert de reconnoissance aux Navigateurs. Nous reconnûmes bientôt après la Havane dans la même Isle de Cuba. Gouvernant ensuite dans la partie du nord-ouest, & éloignant la côte, nous allions ainsi chercher la sonde des îlots des Tortues, qui sont dans le sud-ouest du Cap de la Floride, & dans le sud à eux. Nous trouvâmes cinquante-deux brasses, fond de son & de gravier gris ; mais dans leur sud-sud-ouest, à la distance de cinq lieues, qui les mettoit hors de vue, étant très-bas, nous trouvâmes cinquante brasses, fond de son & de gravier noirâtre. Ce second fond est la véritable reconnoissance de cette sonde. Nous prîmes un peu de l'ouest, pour couper la sinuosité formée par le golfe de la Floride, & nous perdîmes bientôt la sonde. Nous eûmes quelques calmes ; nous vîmes beaucoup de dorades, qui étoient très-grosses, & d'environ cinq pieds de longueur ; elles sont curieuses par la variété de leurs belles couleurs, qui changent d'un instant à l'autre. Nous nous défiâmes des courans du canal de Bahama.

Canal de Bahama.

Il me parut singulier que la force des courans du canal de Bahama, du sud au nord,
(qui

(qui n'est apparemment que l'effet des vents alisés & du gissement des terres), fut plus considérable, lorsque les vents du Nord étoient plus forts. Je ne pus expliquer ce phénomène qu'en supposant que les vents du Nord, lorsqu'ils deviennent plus violens, chassent les vagues avec force sur la traînée de roches & de bancs qui s'étend dans l'est-sud-est, & les font briser en les élevant très-haut. Ces vagues dépassent ainsi les roches, & tombent dans une mer calme, dont elles haussent le niveau au dessus de celui du large, & les eaux, en reprenant leur niveau, produisent un courant plus rapide qu'en temps calme ou de belle mer.

Les vents fraîchirent, & nous allâmes chercher la sonde entre la rivière de la Mobile & la bouche du sud-est du fleuve du Mississipi ; elle fut de quarante brasses, fond de vase noire. Nous fîmes route en la conservant. On va la chercher dans cette partie, parce qu'étant alors dans le nord-est des deux embouchures du sud-est & du sud, on se trouve élevé au courant de celle du sud-est, & alors on dérive toujours, suivant la sonde de vingt-cinq à trente brasses jusques à la vue de la balise. On la découvre de cinq lieues, & on mouille à deux lieues de distance dans son nord-est, pour éviter la force du courant du fleuve &

Fleuve du Mississipi.

les arbres de dérive. La sonde de la Mobile est de vase noire; celle de la bouche du sud-est du Mississipi, de vase blanchâtre mêlée de quelques grains de sable fin que je trouvai en la mâchant, & celle de la balise est de vase également blanchâtre, mais sans sable. Si à l'atterrage on ne prend point les précautions que j'indique ci-dessus, on risque d'être dérivé au large par la bouche du sud-est, & par les passes de l'est & du sud de la grande embouchure, qui est celle du sud; on est ensuite dérivé dans le sud-ouest par les passes de l'ouest de la même embouchure du sud, & par la troisième bouche du Mississipi, qui se jette à la mer dans le sud-ouest: alors les courans portent dans la baie de St. Bernard, qui est peu connue, & dangereuse par ses bancs de sable & par la côte qui est noyée.

La grande embouchure du fleuve, qui, comme je l'ai dit, est celle du sud, forme plusieurs passes, séparées par des îlots souvent noyés lors des grandes eaux. Un d'entre eux, situé dans la partie de l'ouest de la passe du sud, avoit été occupé par les François, qui y entretenoient une balise, pour la sûreté de l'atterrage à la côte qui est noyée. Les Espagnols venoient d'en occuper une autre à l'est d'une passe dans le sud-est; ils y avoient

dressé une batterie, élevé une balise, & y entretenoient des Pilotes pour cette nouvelle passe, qui me parut plus commode que l'ancienne: en effet, les vaisseaux venant pour la plupart de la partie de l'est, & les vents dépendant presque toujours de cette partie, la route du nord-ouest est plus commode que celle du nord. On se trouve aussi moins dans le cas d'être dérivé dans l'ouest, vers la baie de St. Bernard: les deux passes sont difficiles, & il n'y a au plus dans celle-ci que dix-huit pieds d'eau, encore faut-il chenaler bien juste dans un courant très-rapide. Nous entrâmes avec un Pilote.

Je fus surpris de la beauté de ce fleuve, dont les eaux, se mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre & leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large; elles font encore ressentir à cette distance la force de leur courant, qui charie fréquemment de gros arbres déracinés, dont l'abord est redoutable aux Navigateurs.

Ces arbres, restant souvent traversés & embarrassés dans le lit du fleuve, s'accumulent par la suite, & forment des digues au courant; mais leur mugissement se fait entendre à une assez grande distance, & avertit de s'en méfier. Le cours libre & assez régulier de ce

fleuve est au moins de deux lieues & demie par heure. Cette rapidité faisant regonfler les eaux vers les bords, fait que dans certaines parties elles prennent une direction contraire à celle du milieu. Nous profitons de ces especes de remous; mais, malgré cela, nous remontions très-lentement, le vent étant foible, & le courant très-rapide en d'autres endroits.

Notre impatience étoit augmentée par une quantité prodigieuse de cousins & de mouches, dont la piqure est insupportable; les bords de ce fleuve ne sont formés que de terres noyées, marécageuses, couvertes de roseaux, & qui sont très-propres à engendrer ces insectes. Il semble que la Nature se plaise à les multiplier, & à rendre leur piqure cuisante, & de différentes especes de douleurs, suivant leur variété, qui est très-considérable pour la forme, la grosseur & la couleur dans l'une & l'autre espece de ces animaux. La vue de l'immense étendue de ces roseaux toujours verts, très-haut, & que les vents font ondoyer, pourroit fournir un coup-d'œil agréable, si on ne savoit pas qu'ils renferment des hôtes si mal-faisans. Pendant la chaleur du jour, les plus incommodes sont une espece de mouches, nommées *frappe d'abord*, qui ne manquent jamais de piquer dans le même inf-

tant qu'elles se posent, mais si vivement que le sang coule tout de suite; c'est ce qui leur a fait donner ce nom. La fraîcheur des approches de la nuit fait retirer ces mouches, auxquelles succèdent des nuées de cousins, moutiques & autres. Il n'y a qu'une très-épaisse fumée qui puisse les faire fuir; c'est le seul remède à leur importunité, & c'est celui dont usent les habitans de la Louisiane.

A environ dix lieues de l'embouchure du Mississipi, est la séparation de la branche du fleuve qui forme la bouche du sud-est. Un peu plus haut, sur la même rive, nous vîmes le bayon ou marais aux huîtres, qui y sont d'une grosseur prodigieuse, & dont l'écaille sert à faire la chaux, n'y ayant pas de pierre dans ce pays. Ces bords marécageux, de même que tous ceux de la côte, servent de retraite à une grande quantité d'oiseaux de marais de toute sorte. Ils sont si gras, qu'ils ont excité l'industrie des Habitans laborieux de la Nouvelle-Orléans, pour en extraire la graisse ou l'huile, qui fait une petite branche de commerce.

A quinze lieues de l'embouchure, nous trouvâmes le détour des Plaquemines, ainsi nommé d'un fruit sauvage qui est assez bon. Le terrain commence à s'élever au dessus des

Marais aux huîtres.

Fruit des Plaquemines.

eaux. Le fleuve est bordé de gros arbres, hauts & majestueux, qui, étant entremêlés de beaucoup d'arbrisseaux, forment un bois touffu. En s'enfonçant dans le bois, le sol couvert de feuillages pourris, présente d'assez jolies promenades, lorsqu'elles ne sont pas barrées par des arbres tombés par vétusté, ou par des mares dont l'eau ne peut s'écouler; les cimes touffues des arbres, impénétrables au soleil, y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes & les cardinaux flattent la vue par leurs couleurs, & le ramage de ces derniers ne le cede point à celui des oiseaux d'Europe. Le fleuve fournit abondamment, dans ses coudes ou ses recoins, des canards ou autres oiseaux bons à manger; l'on y pêche à la ligne diverses especes de gros poissons, entr'autres des barbues & des poissons armés. Les défenses pointues que les premiers ont à la tête & à la queue, & dont les seconds ont tout le corps couvert, peuvent faire repentir le Pêcheur imprudent de sa trop grande vivacité; leur piquete est suivie du gonflement de la partie piquée.

Orage violent.

Il nous survint, dans ce détour, un orage si violent, qu'étant mouillés & amarrés à un arbre, notre amarre rompit, & nous fûmes enlevés vers l'autre bord du fleuve avec notre

ancres qui avoit perdu fond. L'orage cassa notre mât de hune, qui n'avoit qu'environ deux pouces & demi de diametre, & étoit très-court, mais, à la vérité, sans aubân ni étai, notre bateau n'étant que d'environ soixante tonneaux: il n'avoit qu'un guidon d'environ trois pieds de longueur. Ce mât n'opposoit par conséquent d'autre résistance au vent, que ce guidon & sa solidité. On amarre les bâtimens aux arbres des bords, parce que si l'on mouilloit, on risqueroit de perdre ses ancres, prises au fond dans quelque arbre envasé.

Nous commençâmes bientôt à trouver des habitations & des plantations de riz & de maïs. L'on ne sème guere du riz que dans les endroits où les terres, qui n'ayant qu'un ou deux pieds d'élévation sur le niveau de l'eau, peuvent laisser passage à des canaux qui arrosent les champs. Quant au maïs, on en sème dans toute la Louisiane; mais la récolte n'en est nulle part si belle & si abondante qu'ici. Les maisons de ces habitations sont assez agréables: on les construit à quelques pieds d'élévation de terre, pour se garantir de l'humidité & des serpens, ou autres animaux venimeux, qui n'y sont cependant pas dangereux. Le plancher est formé par de gros arbres équarris, joints les uns aux autres, & soutenus

Habitations
& culture.

par des poutres & des piliers; d'autres piliers, plantés en terre, soutiennent le corps du bâtiment, qui a quatre faces, & une galerie à chacune: les chambres sont dans le milieu. Ces maisons n'ont qu'un étage, couvert d'esfentes ou de petites planches de bois de cyprès très-minces, coupées, attachées & rangées comme nos ardoises d'Europe. Chaque maison est au milieu de sa petite plantation, qui peut avoir deux cents pas en carré, & qui est placée sur le bord de l'eau. Les meilleurs arbres qui occupoient cet espace avant le défrichement, ont servi à construire l'habitation, ou à faire des barrières aux champs. On met le feu au reste, pour éviter la peine de les couper & de les enlever; mais dans les plantations récentes, les troncs restent encore en terre, vu le grand travail nécessaire pour les déraciner & les emporter. Ils ne se détruisent qu'à la longue, par la sécheresse & la pourriture qui en font périr les restes.

Détour aux
Anglois, &
Ville de la
Nouvelle-Or-
léans.

A huit lieues plus haut, nous trouvâmes le détour aux Anglois, & à cinq lieues de là, nous mouillâmes le 28 de Juillet vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans. Cette ville est distante d'une lieue par terre, d'un lac qui communique aux possessions de la Mobile, cédées à l'Angleterre. Elle est à environ trente lieues

de l'embouchure du fleuve, dont les bords sont cultivés & très-habités depuis trois ou quatre lieues au dessus du détour des Plaquemines. Elle est assez bien bâtie en brique; le quai est large & vaste, les rues propres & grandes, & les maisons du Roi sont belles; elle est médiocrement peuplée. Les habitans sont d'un beau sang, d'une taille robuste, & d'un caractère mâle & gai. Cette ville n'est la résidence fixe que de Marchands & d'Ouvriers de toute espece, de la garnison & des Officiers du Gouvernement. Les Colons, qui sont adonnés à la culture de leurs habitations, & ceux qui sont établis au loin, à cause de leur commerce avec les Sauvages, n'y résident que dans les intervalles de leur travail & de leur traite.

On ne peut trop admirer le courage des Habitans de la Louisiane, qui, embrassant la vie des Sauvages par le désir de faire fortune, prennent même leurs vêtemens, & se livrent aux travaux les plus pénibles, pour un profit souvent peu considérable. Les uns vont errer vers le bord de la mer, pour faire de l'huile avec les oiseaux de marais; les autres s'avancent à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, pour chasser Pours, le chevreuil ou le bœuf Illinois, dont ils rapportent des

Caractere &
industrie des
Habitans.

peaux, de la graisse & des viandes boucanées; d'autres s'enfoncent dans les forêts, pour travailler le bois de cedre, de cyprès & d'érable, dont cette Colonie fait un grand commerce aux Isles de l'Amérique; quelques-uns transportent par mer ces productions aux mêmes Isles, & en rapportent des marchandises de traite ou d'autre commerce; d'autres enfin, pour transporter ces mêmes marchandises à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, entreprennent de vaincre à la rame un courant très-rapide pendant cette distance. Dans leurs courses par terre, ils ne mangent jamais que la viande de leur chasse, & n'ont pour vêtement qu'une chemise flottante, & une bande de drap à la ceinture. Ils font tous leurs voyages par eau, & se servent de pirogues ou arbres creusés, pour transporter leur famille aux lieux de leur chasse ou de leur traite. Lorsqu'ils y sont rendus, une cabane de branches, enduite de limon, fait tout leur logement: quelques-uns d'entre eux mettent leur industrie à chercher des arbres, nommés ciriers, dont les petites branches donnent de la cire, qu'on extrait de la façon suivante par une espèce de lessive. Ils coupent ces petites branches assez menu, & les mettent dans un cuvier sur une espèce d'échafaudage qui laisse quelque dis-

Arbre nommé
cirier.

tance entre elles & le fond; ils versent dessus une lessive qu'ils laissent couler environ deux jours; les parties grasses de ces branches se séparent insensiblement & tombent au fond du cuvier, où elles forment un sédiment, qui, lorsqu'il est refroidi, donne un pain de cire verdâtre, assez consistant, servant ensuite à faire des bougies. Tous ces exercices les rendent robustes & bien faits, & entretiennent leurs corps & leur esprit au courage & au travail dont ils viennent se délasser à la Ville, après avoir rempli leur objet.

Je m'y délassai aussi des fatigues que notre petite traversée, depuis le Cap François, m'avoit occasionnées par le nouveau genre de vie que j'avois embrassé. J'avois tâché, malgré mon peu d'usage, de prendre ma part des travaux du bord, pour commencer à m'habituer aux peines de corps. Je pris toutes les informations que je pus me procurer, sur la possibilité de me rendre par terre à la Nouvelle-Espagne. Ayant appris que le dernier établissement de chasse François, chez les Sauvages du nord-ouest, nommés *Nachitoches*, n'étoit éloigné que de sept lieues du premier poste Espagnol, chez les Sauvages nommés les *Adacs*, je hasardai d'entreprendre ce voyage.

Avis sur la
route de la
Nouvelle-Es-
pagne, & mo-
tifs de mon
voyage par
terre.

Courage,
vêtement, &
industrie des
Savages.

Je passai mon temps à admirer la beauté de ce pays, & je vis, pour la première fois, de ces hommes que nous nommons Sauvages. Leurs manières me firent croire qu'ils n'en avoient que le nom, & que nous ne leur avions donné qu'à cause de leurs mœurs simples, & de leur manière de vivre plus dure que la nôtre: j'admirois sur-tout ce flegme & cette sérénité qu'ils conservent toujours, ne prenant pas cet intérêt vif ou inquiet que nous prenons au bon ou au mauvais succès. L'attrait que les belles formes ont pour nous, me faisoit examiner avec attention celles des deux sexes, dont les muscles nerveux, sans graisse, & de couleur de maron rougeâtre, fixoient mes regards. Quoique la figure fasse la partie la plus intéressante de l'homme, je prenois moins de plaisir à examiner celle des Indiens sauvages, que la beauté & la tournure robuste de leur corps, de leurs cuisses & de leurs jambes; je me plaisois sur-tout à considérer dans les hommes ces deux filets de chair ferme qui sont des deux côtés de l'épine du dos, & qui, dans leur état naturel, ont une forme remarquable. Les femmes ont la gorge peu considérable, mais ferme & rebondie, & elles dessinent ordinairement une rose autour du

mamelon avec de la poudre à tirer. Les uns & les autres ont la figure matérielle, mais point inepte: leurs cheveux sont rudes & coupés à quatre doigts de longueur; leur front est ceint d'un bandeau de rassades, ou grenats de verre: ils portent une large écharpe de la même matière, & les femmes ont les bras & les jambes ornés d'une égale bande de rassades. Les hommes ont la ceinture couverte de peaux de chevreuil ou de bandes de drap qu'ils passent entre leurs cuisses, & les femmes sont également couvertes de peaux ou de pièces de drap plus longues, & flottantes jusques à mi-cuisse; ils ont de plus, pour se garantir du froid, de grandes peaux, & des couvertures qui les enveloppent exactement, lorsqu'ils sont accroupis.

Ces Sauvages viennent à la Nouvelle-Orléans, pour se pourvoir d'un superflu dont nous leur avons appris l'usage, & ils l'achètent avec leurs volailles, leur chasse & leur pêche. J'achetai de leur poisson, qui étoit assez grossièrement apprêté, mais de manière à se conserver. Ils en font calciner la superficie sous la braise, en sorte qu'elle devient comme un charbon, & l'intérieur, privé d'une abondance de suc qui pourroit se cor-

rompre, défendu de l'air extérieur, impénétrable à la calcination, se conserve assez long-temps.

C H A P I T R E I I I .

ROUTE par le Fleuve du Mississipi & la Riviere rouge, depuis la Nouvelle-Orléans jusques à Nachitoches, & mon séjour dans ce lieu.

Départ de la Nouvelle-Orléans pour Nachitoches.

Le 4 d'Août 1767.

PENDANT mon séjour à la Nouvelle-Orléans, qui ne fut que de six jours, un Négociant de cette Ville fit équiper une pirogue de cinq avirons en marchandises de traite, pour les Indiens Sauvages des parties des Nachitoches; je faisis cette occasion, & m'y étant embarqué, je partis le 4 d'Août. Cette pirogue avoit environ trente-cinq pieds de longueur sur quatre de largeur; elle étoit faite pour aller légèrement & bien gouverner; elle étoit formée d'un seul gros arbre creusé; il y avoit à l'avant un excédent de bois, relevé de deux pieds au moins, en forme de coquille entr'ouverte; cet excédent étoit taillé très-fin, pour qu'il pût écarter l'eau au pied des chutes, & fendre le courant en les remontant, sans risque

d'être submergé. Nous étions huit hommes en tout, savoir cinq rameurs, dont deux Negres, un Canadien qui venoit d'arriver de son pays par les terres, & deux Matelots qui furent ensuite remplacés par deux Sauvages, le Patron de la pirogue, le Propriétaire, & moi.

La rapidité du courant, augmentée par la quantité d'embaras qu'on rencontre, ne nous permettoit de faire que quatre lieues par jour. L'on appelle embaras un ou plusieurs arbres de dérive, dont les branches s'embarassent dans la vase du fond ou des bords du fleuve; ils sont ordinairement en travers du courant, & ils y forment une espece de digue, qui, changeant sa direction, lui donne plus de rapidité, ce qui rend la navigation dangereuse, à cause des branches ou tronçons sur lesquels on risque d'échouer & de rester.

Les deux bords du fleuve sont très-bien cultivés en maïs & en indigo; ils abondent en arbres fruitiers, sur-tout en pêchers. Les défrichemens me parurent plus réguliers; ils s'étendent plus avant dans le bois que ceux que nous avions vus avant d'arriver à la ville. Je vis sur le bord du fleuve d'assez belles maisons de campagne, & des beaux jardins, le tout appartenant à des Colons François. A quelques lieues de la Ville, on trouve une

Bornes de la
Louisiane.

colonie d'Allemands, qui, pour le moins, ne cedent en rien à l'industrie des François. Il y a ensuite deux quartiers d'Acadiens réfugiés, qui, étant les derniers établis, n'ont ni la même aisance, ni la même culture que les premiers. Ces Peuplades sont enfin terminées sur la rive gauche, par un canal qui communique au lac Ponchartrain; c'est là que se termine l'Isle de la Louisiane, qui est formée par la mer, le fleuve, le canal, le lac Ponchartrain, & les rivières de la Mobile. L'on compte trente lieues de distance de cet endroit jusques à la Nouvelle-Orléans, & cet espace est entièrement bordé d'habitations, à peu d'éloignement les unes des autres (1).

Nous trouvâmes ensuite, sur la rive gauche, quelques villages d'Indiens Sauvages,

(1) Les François possédoient sur le bord de ce canal le Fort de Manchac, & les Anglois venoient aussi d'en construire un sur la rive opposée, au commencement du terrain de la rive gauche du Mississipi, qui leur appartient depuis la nouvelle cession. Ce canal communique par le Mississipi avec le lac Ponchartrain, & celui-ci baigne la Floride qui leur appartient aussi. La liberté de la navigation du fleuve, qui, depuis le Canada jusqu'ici, borde l'ouest des possessions de la Nouvelle-Angleterre, leur ayant été cédée, ils en profitoient pour établir leur commerce chez les Sauvages de l'ouest de toutes ces parties, & pour se ménager peut-être des voies & des vues plus étendues vers le Mexique.

nommés

nommés *Chacla & Tounica*, d'où étoient ceux que j'avois vus à la Nouvelle-Orléans. A quelque distance, sur la rive droite, est la séparation d'une branche du fleuve qui se jette à la mer dans le sud-ouest; on voit aussi quelques habitations sur cette rive.

Quelques jours après, nous arrivâmes à un établissement François considérable, nommé la Pointe coupée; il est situé sur la même rive droite. Le tabac est la seule production qui s'y trouve de plus qu'à la Louisiane, & à cela près, la qualité du sol & la forme des maisons sont les mêmes. Les Habitans ont les mêmes mœurs qu'à la Nouvelle-Orléans, excepté qu'ils ont un peu plus de rusticité; car, quoiqu'ils soient bien vêtus dans les jours de cérémonie, ils sont habillés ordinairement comme les chasseurs avec une simple chemise, sans culotte, & couverts seulement à la ceinture d'un morceau de drap. Les femmes sont, dans l'intérieur de leur ménage, sans chemise, les épaules & le sein nus, n'ayant qu'une simple jupe pour vêtement. Ce lieu, bien & agréablement peuplé, est voisin de plusieurs lacs qui conduisent aux Aperoussa, autre établissement François dans l'ouest de celui-ci. Un peu plus haut, & à l'autre bord du fleuve, est un village de Sauvages, qui, comme tous

Etablies
ment Fran-
çois, nommé
la Pointe cou-
pée.

Relâche
un village de
Sauvages.

Tome I.

C

ceux de ces contrées, n'en ont que le nom. Ils se servent de fusils & de casse-têtes, de même que ceux que nous avons déjà vus.

Leur travail, leur caractère.

Ils cultivent pendant l'été du fruit & du maïs, & l'hiver ils vont à la chasse, dont ils se nourrissent & dont ils vendent le superflu aux Européens. Ils se louent pour travailler; & deux de nos rameurs étant tombés malades, nous les remplaçâmes par deux Sauvages.

Pour marquer leur deuil, ils se laissent croître la barbe, qu'ils ont (excepté ce cas) grand soin d'arracher, en ayant d'ailleurs très-peu, au menton seulement, & d'environ deux lignes de longueur. J'ai remarqué aux Philippines à peu près la même espèce & rareté de barbe, & je crois qu'il en est de même chez les Peuples des Pays chauds, qui n'ont point mélangé leur sang avec les Habitans des Pays froids. Ces Sauvages vont pleurer sur les tombeaux de leurs proches; un d'eux venoit de perdre sa femme, & laissoit croître sa nouvelle barbe pour marque de sa sensibilité. Il s'étoit engagé avec nous pour quitter des lieux qui lui retraçoient la perte qu'il venoit de faire: un jour, s'étant éloigné de nous pour laisser un libre cours à sa douleur, qui paroissoit profonde, il nous donna lieu de remarquer qu'ayant vu inopinément sa fille, âgée d'en-

viron douze ans, qui nageoit avec ses compagnes dans le fleuve, il en détourna sa vue en versant des larmes; la petite Sauvagesse s'en étant apperçue, cessa son amusement, tomba dans la tristesse, & alla se renfermer dans sa cabane. J'observai que les deux sexes nageoient très-bien, & non comme nous, mais à brassée seulement, en s'élançant avec force, & battant l'eau des pieds & des mains. L'autre Sauvage que nous avions loué étoit jeune, & avoit une jeune femme qui se séparoit de lui avec regret. Nous craignîmes qu'elle ne le dissuadât de son voyage, & ce ne fut pas sans peine que nous le détournâmes de ses représentations; l'appât d'une couverture pour lui, & d'un peu de drap rouge pour sa femme, l'emporta enfin sur leur tendresse, tant il est vrai que l'avidité est le germe de la diminution des qualités sociales: cependant, avant de se déterminer tout-à-fait, il avoit toujours quelque nouvelle affaire dans sa cabane; c'étoient des changemens d'avis continuels de part & d'autre, & des nouveaux repas avec du maïs pilé dans des morceaux d'arbres creux, & bouilli avec des pêches; ils ne pouvoient se résoudre à se séparer. Nous le décidâmes enfin, & pour le divertir de la tentation de nous quitter, nous éloignâmes

la pirogue de sa cabane, en la conduisant à l'autre bout du village.

Ce village peut avoir soixante cabanes; elles sont faites, comme toutes celles des Sauvages, avec de gros arbres, qui, plantés en rond dans la terre, viennent se joindre par le haut en forme de cône; le peu de distance que la rondeur ou la forme de l'arbre laisse entre deux, est rempli par des branches; & le tout, solidement lié & enduit de limon, ne permet point de passage à la pluie. Excepté dans l'espace qui forme une petite porte d'entrée, la cabane est garnie dans sa rondeur d'un large banc, fait avec de petits arbres rangés près à près, & couverts d'une natte de roseaux; ce banc leur sert de lit. Le feu se fait dans le milieu, & la fumée sort par la porte ou par un trou pratiqué dans le haut, à la jonction des arbres. Les cabanes des Principaux ont, à trois ou quatre pas de distance, vis-à-vis de la porte, une autre cabane ouverte ou galerie qui sert à prendre l'air & à se mettre à l'abri du soleil. Celle-ci est simplement couverte de feuillages ou de roseaux, soutenus par quatre ou six piliers, & c'est le lieu d'assemblée de la Nation; ils y reçoivent les étrangers, & ils y passent leur temps de délassement à dormir ou à fumer avec leur casse-tête. Cette arme est une

espece de hache d'armes, dont le manche, ordinairement creux, sert de tuyau qui communique au dos de la hache, & sur lequel est formé en fer un noyau de pipe.

A notre approche des villages, nous étions annoncés par un cri que faisoient les premiers Sauvages qui nous appercevoient. Le Chef & les Principaux s'assembloient chacun devant sa cabane, & nous envoioient un d'entre eux: nous leur présentions ordinairement une bouteille de tafia, ce qui étoit cependant à notre volonté. Ils nous rendoient amplement des volailles, du poisson ou des fruits; ils nous offroient à fumer du tabac, mêlé & adouci avec une feuille rouge, de la forme de celle du pêcher. Ils nous recevoient mieux enfin que je ne l'ai été, comme inconnu, dans aucun village Européen.

Ils sont grands & bien faits, ayant les traits du visage grands & gros, cependant sans rudesse. Ils paroissent avoir beaucoup de respect pour les vieillards; ils se marient très-jeunes, & paroissent aimer leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement: les femmes se communiquent peu avec les hommes; ils ne paroissent point jaloux. Ils ne s'occupent que de la guerre, de la chasse & de la pêche. La culture des terres (où l'on

trouve beaucoup de pêcheurs, & où on sème du maïs, des citrouilles & des melons), le soin du ménage, le transport des effets dans leurs longs voyages, & l'apprêt du produit de la chasse ou de la pêche, sont les occupations des femmes. Ils se couvrent la ceinture avec des peaux de chevreuil; & en temps d'hiver, ils ont ou des couvertures d'Europe, ou des peaux de ciboule ou bœuf Illinois. Ce bœuf est un animal assez ressemblant au bœuf d'Europe, à l'exception d'une élévation ou bosse qu'il a sur les épaules, comme celui de l'Inde; les Sauvages en tannent très-bien les peaux avec le poil, qui est plus bourru que la laine, & fin comme la soie, ce qui les rend très-bonnes contre le froid.

Je fus surpris de voir les meres attacher leurs enfans sur des tretaux qui leur servent de lit: ces tretaux ne dépassent pas les épaules, en sorte que la tête reste pendante; elles les laissent ainsi, ne prenant d'eux d'autre soin que de leur donner à teter.

Ils se servent de plantes pour la Chirurgie, & sur-tout de la feuille de squine, qui est excellente pour les blessures; mais pour la Médecine, leur unique remède est la diète & l'eau.

Enfin, ces Peuples m'ont paru affables,

humains, laborieux & braves. L'union qui regne tant dans leurs familles que dans leurs villages; leur exactitude à remplir les devoirs réciproques du jeune homme envers le vieillard, du père envers le fils, du mari envers la femme; leur bonne réception & le peu de crainte qu'ils ont de leurs ennemis, m'ont donné la meilleure opinion de leur douceur, de leur affabilité & de leur bravoure. Nous avons éprouvé leur courage en différentes guerres, de même que les Espagnols; ils venoient alors de faire une incursion sur les Anglois, dont le voisinage ne leur plaisoit pas. Ils ont beaucoup de peine dans les voyages qu'ils entreprennent pour aller à la chasse; mais ils ne sont effrayés ni par la rapidité du fleuve, ni par l'aspérité du sol, qui n'a encore reçu aucun adoucissement de la part des hommes.

Poursuivant notre route, nous passâmes aux deux Isles, qui formant trois passes, doivent rendre la navigation du fleuve plus difficile. La majesté de ce fleuve, qui se soutient à cette distance, me fit croire que c'étoit un des plus beaux & des plus étendus du Monde; car on le remonte à l'espace de huit cents lieues, sans qu'à cet éloignement sa largeur ni sa profondeur donnent encore

Passage aux
deux Isles, &
idéas du Missi-
ssipi.

le moindre espoir de s'approcher de sa source. Ses eaux sont les meilleures que j'aye encore bues, & il est par-tout bordé d'arbres d'une hauteur prodigieuse, sur-tout de cyprès; les principales rivieres qu'il reçoit, sont les rivieres rouge & noire; le Missoury & la belle Riviere. Il communique à quantité de lacs, & à ceux qui avoisinent le Canada, où l'on peut traverser en pirogue, à quelque petit portage près.

Nous avons cependant beaucoup de peine à vaincre le courant, & lorsque nous étions dans la direction de quelque fil d'eau extrêmement rapide, nous luttions souvent une demi-heure pour gagner une toise en avant. Je fus souvent obligé de prendre la rame, pour ne pas dériver, & pour suppléer à la foiblesse de notre jeune Sauvage, que le changement d'air avoit rendu malade. Malgré cette peine, le plaisir de voir des lieux aussi nouveaux pour moi, me dédommageoit de mes fatigues: tantôt nous voyions des plages de sable & de gravier, où le courant plus foible avoit laissé épars des arbres énormes, qui, étendus avec leurs branches & leurs racines à demi-pourries, & séchées par le soleil, sembloient désigner, par leur couleur lavée, qu'ils étoient morts depuis plusieurs siècles. Auprès des endroits bas & marécageux, je voyois errer

*Description
des bords du
fleuve, &
rencontre des
caymans.*

lourdement des caymans ou crocodiles, abominables par leur puanteur & leur figure. Dans d'autres endroits où le fleuve couloit uniformément, il nous présentoit des bords unis & couverts de gros arbres butés ou ferrés par de grosses lianes, qui, après s'y être entortillées, retomboient jusques à terre. Les bois fourrés y laissoient entrevoir de temps en temps ou de petites prairies, ou des marécages, ou un sol uni, couvert d'ombrages inaccessibles aux rayons du soleil, & quelquefois embarrassé de gros arbres tombés de vieillesse; quelques-uns, qu'on auroit cru encore sains à la couleur & à la solidité de l'écorce, se réduisoient en poussière sous la main qui les touchoit. Sur des rives élevées à pic, où la rapidité de l'eau indiquoit l'inégalité du sol, tantôt des terres éboulées laissoient voir de grosses racines sans appui, & annonçoient la chute des colosses déjà inclinés qu'elles ne soutenoient plus qu'à demi; tantôt le terrain tout-à-fait miné en dessous, cédant à son propre poids, entraînoit avec lui les bois qu'il portoit, & faisoit, en tombant, retentir au loin un bruit confus, par l'éboulement des terres & le sifflement des branches qui se rompoient après leur vibration. Deux de ces éboulemens que nous entendâmes au moins d'une lieu de distance,

& dont le fracas, augmenté & reproduit par les échos que formoit la hauteur immense des bois qui regnent le long du fleuve, produisirent un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Cependant nous avançons, quoique lentement; nous rencontrons de temps en temps des vacheries & des habitations Angloises ou Françoises, dont les possesseurs avoient préféré une vie presque sauvage à celle pour laquelle ils avoient été élevés. J'ai remarqué par expérience le penchant naturel que nous avons pour ce genre de vie: j'ai vu beaucoup de personnes qui l'avoient embrassé; mais je n'ai vu aucun Sauvage qui ait éprouvé le même sentiment pour nos usages & nos mœurs; ce n'est qu'à la longue que ces usages, leur procurant plus aisément leur nécessaire, & leur créant des besoins nouveaux, leur donnent l'idée de la vie commode, & les engagent peu à peu à suivre notre façon de vivre.

Embouchure
de la riviere
rouge.

Nous avons couru dans le Nord l'espace de quatre-vingts lieues, lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere rouge, qui vient de l'ouest. Nachitoches étant dans cette partie, nous prîmes notre route par cette riviere. Ses eaux rougeâtres & bourbeuses ne valoient pas celles que nous venions de quitter; il est vrai

que le courant n'étoit pas bien fort. Ce n'étoit plus cette majesté du Mississipi qui m'avoit étonné; un cours assez paisible succédoit à sa rapidité; les bords étoient assez bas & vaseux. Les bois, moins antiques & plus fourrés, étoient entrecoupés de prairies marécageuses; tout annonçoit une nature moins mâle, refroidie par la quantité des eaux qui couvrent cette partie durant l'hiver: beaucoup de coqs d'Inde, au moins aussi gros que les nôtres, passaient d'un vol rapide sur cette riviere, & les chevreuils passoient tranquillement dans ces prairies. Nous dépassâmes bientôt l'acor du mur & l'embouchure de la riviere noire qui vient du nord-ouest (1); nous continuâmes notre route par la riviere rouge. Vers les bords de la riviere noire, le terrain n'étoit pas si bas, & le paysage étoit plus agréable. Les bois du Mississipi se retraçoient de nouveau à notre vue; nous commençâmes à voir des

Embouchure
de la riviere
noire.

(1) Cet acor du mur est une éminence, ainsi nommée à cause de son élévation à pic sur le reste du sol, qui, fort au loin, est noyé pendant l'hiver; il est par conséquent le seul susceptible d'être habité, & s'il l'étoit, il pourroit être regardé comme la clef de la riviere rouge, & par conséquent des parties du nord-est de la Nouvelle-Espagne, dont on connoît les riches productions; car pour ce qui est de la route par terre, par la voie des Aperoula, elle est trop marécageuse pour être praticable.

ours, & l'on me dit qu'il y avoit aussi des especes de tigres. Nous nous rafraîchîmes à la maison d'un ancien Officier François, qui s'étoit relégué dans ces bois avec une femme & quelques Negres esclaves, pour cultiver la terre & soigner ses troupeaux.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes au pied d'une petite chute d'environ huit pieds : il y avoit dans cet endroit deux habitations Françaises, dont les Colons avoient épousé des Sauvageesses, & avoient aussi donné leurs filles à des Sauvages. Nous prîmes un de ces François pour piloter notre pirogue, qu'il fallut décharger, & les Sauvages d'un village voisin vinrent nous aider à la remonter par une espece de glacis que forment le lit de la riviere & la chute de l'eau. Le Pilote resta dedans; tout le monde, sans distinction, se rangea sur deux cordes dans le lit le plus haut, & halant la pirogue avec force, nous la remontâmes suivant la direction que donnoit celui qui étoit resté : on recharga, & l'on continua la route. Deux lieues après, nous recommençâmes le même ouvrage à une seconde chute; nous n'étions plus alors qu'à vingt lieues de Nachitoches, mais le plus difficile nous restoit à faire. Nous travaillions le jour tous sans distinction; car nous avons

deux hommes malades, & le métier de rameur est le plus dur que je connoisse. Nous dormions peu la nuit sur le bord de la riviere, qui est d'une vase mal desséchée; nous y étions dévorés d'insectes, & entourés de caymans ou crocodiles, qui, de jour même, venoient familièrement sur le bord chercher les restes de notre dîner : d'ailleurs la société des deux Negres & des deux Sauvages, nos compagnons de travail, étoit un peu nouvelle pour moi, à cause de leur rusticité.

Nous nous trouvâmes le troisieme jour au pied d'une troisieme chute, au haut de laquelle est un lac, justement nommé lac à la vase. Le Pilote que nous avons pris au pied de la premiere chute, nous guida à travers ce lac. Autrement la riviere avoit vraisemblablement un autre cours, car dans cet endroit elle s'étend & se perd avec très-peu de courant, dans un espace d'environ trois lieues de tour. Il n'y avoit ici qu'environ un demi-pied d'eau sur une vase extrêmement délayée, & dans un sol plein de racines & de chicots, à cause des arbres, qui avec le temps se déracent ou pourrissent à fleur d'eau. Pour alléger, il fallut se mettre dans l'eau, & poussant notre embarcation nous n'eûmes pas peu de peine à la passer. Malgré notre attention, la pirogue

donnoit à chaque instant sur des tronçons d'arbres, où elle restoit comme sur un pivot; elle n'en fortoit qu'avec beaucoup de force, & nous nous mettions dans la vase jusques à la ceinture, d'où nous ne nous retirions guere sans quelques entailles aux jambes ou aux cuisses, causées par les chicots ou les coquilles qui étoient cachées sous l'eau.

Nous eûmes peu de relâche après avoir passé ce lac, & nous arrivâmes au rapide; c'est un courant extrêmement fort, il est formé par la pente du terrain & quantité d'embaras. Les autres passages n'étoient que pénibles, mais celui-ci étoit réellement dangereux. Pour peu que notre pirogue ne se fût pas présentée au droit fil de la direction du courant qu'il falloit garder, nous eussions péri sans ressource. Nous le passâmes heureusement, & deux jours après, deuxième de Septembre, nous arrivâmes au grand embaras. Dans celui-ci, la riviere coule à travers des tas de gros arbres, qui s'y étant traversés & accumulés, ont barré le passage ou formé des îlots, qui, avec le temps, ont cru par le charroi de la riviere. Nous travaillâmes à nous faire un passage à coups de hache; mais comme cette opération étoit fort longue, & que nous n'étions qu'à une petite lieue de

distance de Nachitoches, j'en fis le chemin par terre. 2 de Sep-
tembre 1767.

Il y avoit encore dans ce voisinage une cabane d'une Créole qui s'étoit mariée avec un Sauvage, chez qui nous dînâmes, & qui nous reçut très-bien.

Le voisinage du poste François rendoit les bois fréquentés par les chasseurs & par les gardiens des troupeaux, & la coupe que l'on en faisoit tous les jours pour les différens besoins, les rendoit assez ressemblans aux nôtres. Après les avoir traversés, je vis une vaste prairie, parsemée de divers champs, plantés de maïs & de tabac. Au loin, sur une hauteur au bord de la riviere, étoit un carré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & très-près l'un de l'autre; il servoit de fort à cet établissement. A quelque distance en arriere paroissoient des petites maisons de bois qui étoient en ligne, quoiqu'à de grandes distances. Quelques autres étoient cependant éparfés çà & là; elles pouvoient être en tout au nombre d'environ soixante ou soixante-dix, & elles formoient tout l'établissement des François fixés dans ce lieu, ou qui y faisoient leur entrepôt de traite pour les Sauvages du haut de la riviere, nommé le Cado. Ce village & le fort dominoient sur l'autre rive, qui offroit

Arrivée à
Nachitoches;
caractere, cul-
ture & indus-
trie des Ha-
bitans.

une grande prairie couverte de chevaux & de vaches; la vue étoit de tous côtés bornée au loin par les bois.

Je logeai chez le propriétaire de la pirogue; mais j'y étois très-mal, tant pour le logement que pour la nourriture. La maison étoit sale & petite, & nous n'avions que de très-mauvais pain, mêlé de maïs & de riz. Je regrettois les bords de la riviere, & le biscuit dont nous avions vécu depuis la Nouvelle-Orléans, quoiqu'il se fût gâté depuis que nous avions quitté le Mississipi. On ne peut imaginer à quel point l'odeur puante de l'urine ou des excréments des caymans infecte l'air sur la riviere rouge; le biscuit en avoit été empoisonné au point qu'en le mangeant nous croyions mâcher du musc pourri & infect; mais je me promettois de faire un court séjour dans ce pays, & quelques repas de dindes & de chevreuils me dédommageoient de la mauvaise chere que me faisoit mon hôte.

On compte que Nachitoches est éloigné de la Nouvelle-Orléans de cent quarante lieues dans le nord-ouest; il est assez bien peuplé, vu sa petitesse. Les Habitans, ainsi que tous ceux de la Louisiane, y sont spirituels, bien faits, & durs à la fatigue. Ils remontent les rivieres à quatre ou cinq cents lieues de distance avec
toute

toute leur famille, pour aller en chasse ou en traite, & ils emploient quelquefois dix-huit mois à cette occupation.

Certains d'entre eux s'adonnent sur-tout à ^{Chasse de} la chasse de l'ours, qui ne se fait que dans ^{l'ours.} l'hiver, temps où il est gras & rend beaucoup d'huile; cet animal a ordinairement sa retraite dans des cyprès creux, dont l'ouverture est dans le haut: le Chasseur le guettant lorsqu'il y est entré, monte, à l'aide de crocs, sur l'arbre voisin; il est muni d'un fusil & d'une lance à feu, & lorsqu'il apperçoit l'ouverture du creux, il y jette la lance enflammée; l'animal effarouché sort, & dans le temps qu'il met à descendre, le Chasseur tâche de le tirer à la tête ou aux épaules; il tombe, & le Chasseur redouble jusques à la mort de l'animal. Je pris dans ce poste des informations touchant les possessions des Espagnols; j'appris avec plaisir qu'elles n'étoient éloignées que de sept lieues; que là étoit le poste des Adaës ou Adailles, avec un Gouverneur de cette Province nommée Tégas.



CHAPITRE IV.

ROUTE par les Adaiſſes & Naquadoch, de Nachitoches à San-Antonio. Mon ſéjour aux Adaiſſes & à Naquadoch, & deux voyages à ce dernier lieu.

JE ne ſéjournai que trois jours à Nachitoches, & je me préparai à paſſer chez les Eſpagnols; j'en pris un pour m'y conduire, qui étoit plus noir & plus groſſier qu'un Sauvage. Il étoit tout déguenillé, & ne me donnoit pas bonne idée des Créoles de ſa Nation. Il m'avoit loué ſon cheval pour porter mes effets que j'avois emballés, pour la commodité du transport, dans trois peaux d'ours: j'en deſtinois une pour me ſervir de lit, l'autre de toit, & l'autre pour garantir mes effets de la pluie dans les Pays inhabités où je me propoſois de paſſer dans la ſuite.

Paſſage de l'é-
tabliſſement
François au
poſte Eſpa-
gnol.

Nous partîmes de Nachitoches pour les Adaiſſes le ſoir, & nous fîmes notre route de nuit.

A moitié chemin, nous trouvant un peu fatigués, nous nous repoſâmes quelques inſtans, & mon guide crut me faire un grand régal, en partageant avec moi un morceau

de pain de maïs de quatre onces au plus. Après ce court repas, nous nous remîmes en route; nous avions quelque peine à marcher dans un ſentier peu frayé, ſur un ſol inégal, obſcurci par les bois que nous traſſions, & ſouvent barré par les vieux arbres que le temps & la pourriture avoient abattus. Souvent, lorsque je conduiſois par la bride mon cheval chargé de mes effets, l'obſcurité ou les détours qu'il falloit prendre nous faiſoient perdre le ſentier; auſſi nous n'arrivâmes que vers les trois heures du matin chez un bon Sauvage baptisé, où je logeai.

Il me reçut très-bien, & cacha avec ſoin mes effets: il craignoit qu'ils ne fuſſent regardés comme contrebande, & il me les rendit enſuite très-fidèlement. Je m'endormis ſur mes peaux d'ours à un coin de ſa maiſon qui n'en méritoit pas le nom, n'y ayant pour ſoutenir le toit & pour ſervir de mur que quelques pieux, dont les deux tiers étoient tombés de vétuſté. Dès que le jour fut venu, ſa famille, qui dormoit ſur un lit placé à côté de moi, me fit amitié, & l'on me prépara à manger: je voyois cependant que mes hôtes n'étoient pas opulens; je leur donnai à choiſir du linge ou de l'argent, pour me procurer ma nourriture. Ils penſerent que le linge ſeroit

de meilleure dé faite, mais ils ne purent trouver du maïs que le lendemain, & en petite quantité; j'avois cependant grand faim, & je les pressois d'en chercher davantage; ils m'assurèrent que le poste en étoit absolument dépourvu. Ce fut la première fois de ma vie que je sentis vivement la dureté des besoins réels; cette disette me fit faire des réflexions désagréables. Je me déterminai cependant à aller chercher dans le village des hôtes plus industrieux & plus aisés: je m'y logeai en effet chez un Chef de soldats, qui, quoique peu somptueux, avoit de quoi manger; je fus cependant pressé plus d'une fois par la faim chez ce nouvel hôte.

Ce poste est composé d'environ quarante mauvaises maisons, construites de pieux fichés en terre; elles sont situées sur le penchant d'une petite colline: la hauteur est occupée par un grand carré, entouré de gros arbres fichés en terre, qui sert de fort comme à Natchitoches: ils nomment ces forts ou redoutes *Prasidio*. Les maisons du village sont éparfes à l'entour, du côté du couchant: de ce même côté, un petit vallon sépare du village une autre hauteur un peu plus considérable, où l'on trouve un couvent de Franciscains & l'église. Quelques arbres épars, & un défriche-

ment rempli de ronces & de broussailles, d'un quart de lieue de largeur, & borné par le bois, en formoient tout le paysage.

Le terrain est presque sans eau & très-sec, ce qui, joint à la paresse des Habitans, les fait souvent manquer du pur nécessaire, qui se réduit à du maïs; ils le font bouillir avec de la chaux, pour en pulvériser la peau & ramollir tant soit peu le grain: après l'avoir bien lavé, ils l'écrasent sur une pierre à chocolat, & l'ayant mouillé à proportion, ils en font une pâte qu'ils pétrissent entre leurs mains; ils en forment ensuite des gâteaux très-minces & assez larges, qu'ils mettent cuire sur une lame de fer extrêmement mince. C'est la nourriture primitive des Habitans de la Nouvelle-Espagne, & ces crêpes ou gâteaux, qu'ils nomment tortillas, sont assez bons lorsqu'ils sont bien faits. Les Habitans de ce poste sont presque tous Soldats à cheval, & vivent de la paye-du Roi, qui est d'une piastra par jour; mais, soit par les dépenses que cause l'éloignement des choses nécessaires à leur habillement qu'ils tirent de Mexico, soit par leur paresse qui les réduit à aller chercher au loin leurs vivres, cette solde suffit à peine à leur entretien.

Ils passent leur temps de séjour ou à racon-

ter leurs exploits, soit dans les combats, soit dans les obstacles qu'ils ont à vaincre dans ces contrées rustiques, ou bien ils montent à cheval pour visiter & exercer leurs troupeaux à la domesticité, & s'amuseut ensuite à jouer. Ils possèdent, la plupart, les restes d'un corps robuste, mais ruiné par leurs courses à cheval pour le service contre les Sauvages (qu'ils nomment Mecos), ou par quelque ressentiment de leurs galanteries. Ils sont toujours portés à rendre service, humains, compatissans & braves; ils sont très-hospitaliers, & quoiqu'ils soient pressés par la faim, ils partagent leur dernier morceau de pain avec le premier venu; mais ils sont en même temps altiers, menteurs, & voleurs par besoin ou par curiosité. J'ai remarqué que ce penchant au vol leur étoit commun avec la plupart des Sauvages. Je n'en trouve la source que dans le premier mouvement imprimé par la Nature, de satisfaire ses desirs & ses besoins. Ils doivent y être soutenus par la pratique de cette espece de communauté de biens que la Nature leur inspire, tant à leur avantage qu'à leur désavantage; mais les Sauvages se corrigent aisément de leurs défauts.

Vêtemens
des Espa-
gnols.

Ces Espagnols demi-Sauvages sont habillés très-bizarrement; ils portent une espece de

loubre-veste & des culottes sans couture, assez communément galonnées, mais dont les pieces tiennent les unes aux autres avec des boutons d'or ou d'argent. Lorsqu'ils sont à cheval, ils portent une grande cape ou une espece de chasuble arrondie par le bas, & ornée à l'entour du col de cinq ou six larges galons: avec cet habillement ils n'ont quelquefois point de chapeau ni de chemise, ou ce même vêtement, quoique sans être usé, est déchiré & en lambeaux par les ronces qu'ils rencontrent dans les bois. Ils portent des bas de peau, & des souliers dont la peau de dessus est coupée en bandes, pour laisser passage à l'air & à la boue, ou à la poussiere; leurs talons sont chargés de deux éperons trainans de six pouces de longueur pour le moins, le rouet en ayant plus de deux à lui seul. Lorsqu'ils étoient sur leurs chevaux, qu'ils savent très-bien manier, ils me rappeloient l'ancienne Chevalerie. Leurs armes sont composées d'une cuirasse de peau de chevreuil, d'un bouclier, d'une large épée tranchante, d'une carabine, & d'un tromblon; deux petits coffres de cuir placés en avant de la selle, renferment leurs vivres; les cuirs & le fût de la selle leur servent de matelas & d'oreiller; ce fût sert aussi de piédestal à la carabine, qui tient lieu de pilier à une espece

de tente qu'ils forment avec leur large cape. Leurs selles sont couvertes de cuirs très-bien travaillés, ornés de divers dessins qui y sont empreints, & elles sont garnies tout autour de petits clinquans d'acier flottans, qui, s'entreheurtant par le mouvement du cheval, paroissent autant de petites sonnettes. Je fus étonné d'y voir deux immenses étriers, du poids d'environ cinquante livres, formés par quatre épaisses bandes de fer en croix, placées de telle façon que le vuide nécessaire à mettre le pied du Cavalier est formé à la jonction des bras de la croix; elles sont de quatre à cinq doigts de largeur, & d'environ quatre lignes d'épaisseur. La longueur du montant de cette même croix est presque triple de celle des bras, & je ne puis mieux représenter ce montant que par deux cartes à jouer que les enfans buttent les unes contre les autres pour faire leurs châteaux. Ces étriers singuliers sont très-bons pour rappeler, par leurs poids, le Cavalier qui vacille, & à tenir ses pieds dans la position que demande l'attitude d'un bon Cavalier; mais il faut y être accoutumé, car les premiers jours, j'en eus les chevilles disloquées & gonflées; ils peuvent également contribuer à soulager un cheval assez vigoureux pour n'être pas incommodé de leur poids, leur

balancement égalisant dans la partie inférieure celui du Cavalier dans la partie supérieure. Les mors de leurs brides sont aussi très-bons; ils forment un carré long qui s'enfonce dans la bouche du cheval, & j'ai vu depuis, qu'ils étoient semblables à ceux dont usent les Arabes qui sont très-entendus dans cette partie.

Je m'instruisis, autant qu'il me fut possible, de la route de Mexico, qu'on me dit être de ^{Départ pour Mexico.} cinq cent cinquante lieues.

Le second établissement est à deux cent cinquante lieues de celui-ci, par un chemin qu'on ne peut quelquefois pas découvrir, & à travers beaucoup de rivières dont le passage est très-dangereux. L'on m'assura que quoique les Sauvages & les Soldats pussent faire cette route au nombre de deux ou trois pour le moins, il étoit cependant impossible de la faire à moins d'être dix à douze personnes, lorsqu'on emportoit des effets avec soi. Je vis avec peine que je ne pouvois faire ce voyage qu'en grande compagnie, ce qui me mettoit dans la nécessité d'attendre des voyageurs pour me joindre à eux. Je séjournai donc.

J'appris, quelque temps après, que l'ancien Gouverneur de cette Province, rappelé à Mexico pour quelque démêlé avec le nouveau, étoit tombé malade à cinquante lieues

de là, dans une mission nommée Naquadoch : je me décidai à aller le joindre, & à attendre son rétablissement & son départ. J'achetai un cheval, & je fis porter mes effets par les mulets des soldats de son escorte, qui étant venus faire de nouveaux vivres, retournoient pour le joindre.

Celui avec qui j'avois fait prix pour me guider, étoit un honnête fripon de Mexico; il me traitoit bien en apparence, mais l'intérêt étoit son but : il fit écarter, sans doute exprès, dans le bois, la mule qui portoit mes effets, & se servit du prétexte de la chercher, afin d'avoir, en mon absence, un intervalle assez long, pour me filouter quelque linge, qu'il cacha apparemment dans les broussailles.

Description
du Pays.

Le sol que nous parcourions est varié, & composé de petites hauteurs assez étendues, & de larges vallons. Dans ces vallons on voit des prairies d'une herbe extrêmement haute, & apparemment marécageuses en hiver. Les hauteurs sont occupées par des bois de diverses especes aux endroits humides, & par des pins très-hauts & très-gros aux endroits secs. Je fus surpris de voir une grande quantité de ces pins couchés par terre, noirs, & comme en poudre de charbon par le pied : on auroit dit qu'on y avoit mis le feu. Je remarquois la même

chose à ceux qui, étant très-vieux, étoient encore sur pied. Au raz de terre, le pied de l'arbre devient noir, se réduit en poudre, & peu à peu le corps manquant de base, tombe. Je ne pus en découvrir la raison, car ce n'est point par pourriture, le temps, le fol & le corps de l'arbre étant très-secs; peut-être est-ce par l'écoulement de la sève. Nous vîmes souvent, en continuant notre route, des chevreuils & des especes de petits loups ou de chiens sauvages, de moyenne grandeur, & effilés, ayant un hurlement différent des chiens & des loups d'Europe, mais extrêmement poltrons, & en grand nombre.

Quoique je payasse assez bien pour ces contrées, une mauvaise honte me faisoit toujours partager les travaux de mes compagnons de voyage; autant que mes forces le permettoient. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je couchois dehors; les nuits étoient devenues fraîches, les journées étoient en comparaison très-chaudes, ce qui, joint à la fatigue, me donna la fièvre, à trente lieues des Adaës; elle me conduisit jusques à Naquadoch. J'ignore par quelle providence je ne me rompis pas vingt fois le cou, soit en tombant de cheval, soit en m'accrochant aux branches des arbres qui étoient sur notre fen-

Fatigue que
j'éprouvai.

Arrivée à
Naquadoch,
après les Ais-
ses.

tier; lorsque l'accès me prenoit, le tournement de tête m'ôtoit l'usage de mes sens, il ne me restoit que la pensée, & nous ne pouvions pas nous arrêter, étant obligés d'arriver le soir aux ruisseaux où nous pouvions trouver de l'eau & de l'herbe pour nos chevaux. Lorsque nous fûmes arrivés à la mission de Naquadoch, un peu de repos remit mes forces, & je retrouvai ma santé. Nous avons passé une autre mission, nommée les Aisses, & ce sont les deux seules habitations que l'on rencontre. Elles sont voisines de quelques villages sauvages du même nom, tantôt amis, tantôt ennemis des Espagnols.

A mon arrivée à Naquadoch, cet ancien Gouverneur, dont j'ai parlé, me fit un assez bon accueil; mais il me fut nécessaire de retourner aux Aisses, pour faire les vivres nécessaires pour la route, n'en ayant point absolument trouvé à Naquadoch, ni chez les Sauvages voisins; car, comme je l'ai dit, il falloit faire plus de deux cents lieues dans des Pays incultes, pour se rendre au poste voisin.

Retour aux
Aisses.

Je partis donc, mais seul, n'ayant trouvé ni compagnon de voyage, ni domestique. Je ne pouvois quelquefois assez admirer, pendant cette petite route de cinquante lieues, les décrets de la Providence, lorsque me reposant

sur des peaux d'ours qui me servoient de matelas, & mon cheval, attaché à des brouffailles, paissant à mes côtés, je me confidérois seul dans ces vastes forêts. J'y menois une vie à peu près semblable à celle d'un Sauvage; car les meilleurs vivres du voyage & les plus commodes à porter, étoient un peu de viande séchée au soleil, & de la farine de maïs rôti, que les Espagnols nomment pynolé. Cette farine, détrempée dans de l'eau, se gonfle beaucoup, & une poignée suffit pour un repas. Je me trouvai fort embarrassé le lendemain de mon départ; je m'étois mis en route avant le jour; je m'égarai par un sentier battu, qui me conduisit à un village Sauvage; je le reconnus à travers les arbres, à la rondeur des cabanes en pain de sucre, & je rebroussai chemin sans être découvert. L'obscurité & la nuit me servirent; car, au premier mouvement, si les Sauvages se fussent éveillés, ils eussent très-bien pu tirer sur moi, croyant que je venois pour les espionner ou les voler.

Le même jour, ayant vu une troupe de Sauvages, je m'étois écarté du sentier, pour dîner & m'éloigner d'eux, par une crainte involontaire qu'en ont encore les Européens; mais à peine avois-je mis pied à terre, que

Rencontre
des Sauvages
dans le bois.

je fus joint par deux Sauvageffes , qui me demandoient du maïs ; je partageai avec elles ce que j'avois : mais je fus bien agréablement surpris , lorsque , quelque temps après , je les vis revenir pour me faire part de leurs gâteaux de fruits sauvages ; je fus comblé d'amitiés par les hommes de leur troupe que je rencontrai ensuite. Ils m'indiquerent le chemin , & les bons endroits pour dormir & faire paître mon cheval.

Le soir , je m'étois couché pour prendre du repos , & j'avois attaché mon mulet à des brouffailles dans un lieu où il y avoit de l'herbe fraîche. Je m'éveillai au milieu de la nuit , suivant ma coutume , pour le placer à un nouvel endroit où l'herbe ne fût ni foulée ni broutée ; mais je fus bien surpris de ne plus le trouver , il s'étoit détaché & s'étoit écarté : quelles réflexions il me survint dans ce moment ! je restois seul fans monture dans ces vastes forêts , sans vivres ni armes pour m'en procurer ou me défendre. Je considérois tristement deux peaux d'ours & ma selle qui me servoient de lit & d'oreiller , & , crainte de me perdre , je n'osois de nuit m'enfoncer dans le bois pour chercher mon mulet. La nécessité me fit cependant bientôt reprendre courage ; ayant observé , par la position de la lune , la direc-

tion du sentier , je courus chercher dans le bois. Heureusement , une demi-heure après , je le trouvai paissant sur la pente d'un ruisseau , qui donnoit de l'herbe fraîche ; mais ce fut une nouvelle peine pour le saisir ; enfin j'en vins à bout ; la patience ne me manqua jamais : j'étois résolu , plutôt que de retourner sur mes pas , de m'adresser aux Sauvages ennemis des Espagnols , qui voyagent quelquefois dans ces contrées , ou de partir seul. L'expérience des difficultés qui se trouvent à ces voyages , m'a démontré par la suite que ce parti eût été impraticable , puisqu'il l'est même pour un Sauvage nouveau dans le Pays.

Ayant fait des vivres de l'espece dont j'ai parlé , je repartis pour la mission de Na-

Retour à Na-
quadoch.

quadoch. A midi du jour de mon départ , le hasard , ou mon mulet qui , connoissant le chemin , étoit souvent mon guide , me conduisit mieux que je n'aurois fait moi-même , j'arrivai au bord d'une petite riviere que j'avois passée à gué à mon premier voyage : l'on m'avoit prévenu qu'elle pourroit être gonflée ; elle l'étoit en effet ; mais comme on m'avoit dit d'observer si certaines pierres qui se trouvent sur le bord , n'étoient pas couvertes d'eau , ce qui eût indiqué que le passage étoit encore

praticable, je crus les reconnoître, & j'entra hardiment dans le lit de la riviere. Je n'étois pas encore au milieu, & quoique je pressasse mon mulet, il ne voulut plus aller en avant, il reculoit par bonds, & paroissoit effarouché. Je fus obligé de céder à sa volonté, & je ne savois trop quel parti prendre: je craignis de m'être trompé, le gué pouvant être à une autre direction que celle que j'avois prise. Je me confiai à mon mulet; je le remis dans le sentier, & lui mettant la bride sur le cou, je le piquai, lui laissant prendre la direction qu'il voulut; il en prit une autre que la mienne, & je passai très-heureusement.

Ayant voulu m'arrêter pour manger, je l'attachai à un arbre, & m'étant écarté pour examiner quelque chose, je le trouvai, à mon retour, qui se débattoit en bondissant; je m'approchai, & le vis couvert d'un million d'abeilles, l'air en étoit obscurci aux environs. Je me couvris le visage & les mains, & coupant à la hâte son licol, je le traînai à toute course derrière moi; ces mouches s'éleverent, & ne pouvant suivre notre marche elles resterent en arriere. Je le baignai dans la riviere, pour diminuer l'enflure & la cuisson des piqûres qui le tourmentoient; ce remede fut sans succès, & je crus qu'en le fatiguant, la chaleur & la

sueur

sueur le soulageroient: je continuai mon chemin, que j'allongeai par cette raison, & le lendemain il n'y parut plus.

J'arrivai le troisieme jour à Naquadoch, & par les soins du bon Pere Missionnaire, j'achetai deux mules. Mon compagnon de voyage reprit un peu de santé, & j'espérai d'arriver à mon but.

Je rapporterai ici un trait de la générosité des Sauvages. Il se présenta à nous un pauvre homme, qui, sans vivres ni cheval, imploroit le secours de notre petite caravane, pour le nourrir & le monter pendant le voyage de San-Antonio, où il vouloit se rendre. Il fut unanimement rejeté, & je ne pouvois moi seul lui rendre ce service; mais quelle ne dût pas être notre honte, lorsque nous apprîmes que les Sauvages voisins lui avoient fourni un cheval & des vivres, & qu'ils l'emmenoiert avec eux jusque dans le voisinage de ce poste, où ils vont en cherchant des fruits, dont ils font de très-bons gâteaux!

J'avois aussi remarqué, en bien des occasions, la bonté de ces gens lorsqu'ils ne sont point excités par quelque passion; mais aussi, dans ce dernier cas, leurs premiers mouvemens sont très-violens, jusqu'à ce que leur tranquillité naturelle se soit peu à peu rétablie,

Tome I.

E

Trait générale
des Sauvages.

Il n'est point ici question de cette raison soutenue de l'éducation & de la religion, que possèdent les Peuples policés, ni de cette politique, qui, sous la même apparence, enfante, exécute, diffère ou prolonge les plus noirs complots. La simple raison naturelle les rend amis, compatissans, & reconnoissans; mais la vivacité de leur sang échauffant quelquefois leur imagination, les rend cruels, & les porte au libertinage & au vol.

Je rapporterai à cet effet, à la honte des François de la Louisiane, qu'ils ont porté leurs vices jusque dans quelques familles de ces Peuples simples. J'ai vu à Nachitoches une fille très-bien faite, qui, venant du fond des bois, s'abandonnoit, non pas indifféremment à tout le monde, mais à ceux qui lui offroient des présens, quoique de peu de valeur. C'est ainsi, comme je l'ai souvent remarqué, que le commerce & la fréquentation des Etrangers, en donnant à ces Peuples innocens l'idée du luxe, & en leur faisant des besoins que ne connoît pas la simple Nature, font éclore le germe d'une corruption qui ne se seroit jamais manifestée parmi eux. Je me convainquis que les Peuples étoient moins corrompus en raison de leur rusticité, parce qu'ils se fréquentent moins, qu'ils sont en plus petit

nombre, & qu'ils ont moins de besoins. Je me suis depuis affermi dans cette dernière idée, par bien des comparaisons & des expériences, prises même chez les animaux, qui diffèrent très-peu de notre espèce, relativement aux premiers mouvemens de la Nature.

J'admirois souvent la bonne foi des Sauvages, lorsqu'ils venoient s'acquitter de leurs dettes avec autant d'exactitude que leur chasse le leur permettoit; d'autres fois mon ame étoit doucement saisie, lorsque le hasard me faisoit surprendre un jeune couple couché sous quelques peaux. Je voyois sur leurs visages, & la vraie pudeur d'une jeune épouse, & la noble assurance d'un mari tranquille, dépouillé de toute espèce de honte & de méfiance envers sa femme & l'étranger.

Mais je reviens à notre départ de Naquadoch; car il seroit trop long de rapporter tous les obstacles qui se trouverent dans la poursuite de mon voyage, à travers des pays si différens des nôtres par leur rusticité; il me seroit difficile de rendre les sensations douces, l'espèce de volupté que je n'avois jamais éprouvée, & que je ressentis à la vue de la simple & première Nature, tant par rapport au sol qu'aux habitans.

Quoique je fusse à la veille d'entreprendre

Départ de
Naquadoch.

une route assez dure, l'espérance & la joie de continuer mon voyage commencerent à me faire oublier les fatigues de corps & d'esprit que j'avois essuyées depuis la Nouvelle-Orléans. Nous fûmes bientôt prêts à partir, & nous nous mîmes en route le deuxieme de Novembre; nous étions environ quinze personnes, car nous étions escortés par des Soldats ou des demi-Sauvages. Nous avions vingt mules chargées, & environ deux cents mules ou chevaux de rechange; ce cortège formoit un coup-d'œil assez agréable, par l'ordre qu'observent ces animaux, sur-tout dans les mauvais pas & dans les rivières rapides, où leur manège & leur instinct sont admirables.

Deux jours après notre départ, nous fûmes retenus par les pluies dans des prairies, au bord d'une petite rivière, où le terrain peu solide cédoit sous nos chevaux, qui enfonçoient jusques aux fangles. Le sol s'étant un peu séché, nous nous remîmes en route, & nous passâmes deux ou trois villages de Sauvages assez considérables, nommés Tégas de San-Pédro, & dont les cabanes étoient éparées & en grand nombre.

Cette Nation me parut plus nombreuse que toutes celles que j'avois déjà vues; elle étoit

aussi plus industrieuse. Ces Sauvages different de ceux qui font le long du Mississipi & de la rivière rouge; ceux-ci font tous leurs voyages dans des pirogues. Les Tégas, cabanés bien loin des rivières considérables, élevent des chevaux pour leur transport, ainsi que ceux des Aïsses, Adaiïsses & Naquadoch. Ils cultivent aussi beaucoup plus de maïs. Ils s'adonnent moins à la chasse, se nourrissant en partie pendant l'hiver avec des fruits des bois, dont ils font des gâteaux. Le climat plus chaud, & le sol plus fertile en fruits sauvages, fournissent à ceux-ci une partie de leur nécessaire, & les portent moins à manger de la viande que ceux du Nord.

Les Espagnols vivant froidement avec eux depuis qu'ils avoient demandé des explications & menacé les postes, à cause des défenses de commerce que le nouveau Gouverneur de cette Province avoit faites aux François de Nachitoches, nous ne nous y arrêtâmes pas. Certains d'entre eux se rendirent cependant à notre halte, pour voir l'ancien Gouverneur qui étoit de leurs amis; mais on les reçut avec une grande circonspection, & on les congédia le plus tôt qu'il fut possible. D'autres vinrent nous joindre à cheval dans notre route du lendemain, & nous accompagnèrent

quelques heures, en faisant parade de la vitesse de leurs chevaux & de leur adresse à les conduire. Je suis forcé d'avouer que je n'ai rien vu de plus noble & de plus mâle que ces gens-là. Leur corsage est grand & nerveux; ils courent ventre à terre, ayant leur fusil le long de l'avant-bras, & une couverture ou une piece de drap en écharpe flottante au gré du vent que cause la rapidité de leur course; tout le reste du corps est presque nu; les belles statues équestres de nos Rois donnent une idée de ces Sauvages. Quelques-uns, d'un caractère plus tranquille, portoient en croupe leurs femmes & leurs filles, que la pudeur engageoit à éviter nos regards & à se ferrer contre leur conducteur. Ils nous marquoient, par la brièveté de leurs visites, combien ils étoient peu satisfaits de leur curiosité.

Façon d'aborder & de passer à gué les rivières difficiles & rapides.

Huit jours après, nous arrivâmes à la rivière de la Trinité, guéable, quoiqu'avec beaucoup de courant, & ayant environ deux portées de fusil de largeur. L'on prend la précaution de former trois files, en mettant les bêtes de charge au milieu, & les Cavaliers des deux côtés; par ce moyen ils rompent le courant supérieur, & retiennent dans la partie inférieure ceux qui, sans cette précaution, cédroient à sa rapidité. Lorsqu'il s'agit de des-

cendre dans le lit des rivières, les mulets sont accoutumés à se laisser glisser sur leurs jambes de derrière, en observant un parfait équilibre, pour ne pas renverser leur charge. Nous continuâmes ainsi notre route, qui étoit à peu près dans l'ouest, prenant un peu du sud; nous allions à travers champs, sans suivre aucun chemin, mais les Soldats Sauvages, qui connoissoient le pays, arrivoient très-juste au terme qu'ils se propofoient.

Nous passâmes ensuite à gué un des bras d'une rivière appelée les *Bras*; mais le second ne se trouvant pas guéable, l'on choisit pour s'arrêter un de ces endroits tortueux, où le courant est jeté d'une pointe à l'autre. Nous nous armâmes de haches, & choisissant dans le bois de gros arbres secs & sains, nous les jetâmes dans la rivière, & nous en fîmes des radeaux, attachés avec les licols de nos chevaux; par ce moyen nous passâmes peu à peu nos effets. Les Espagnols appellent ces radeaux *Balsas*; le courant les jette à l'autre bord. Ils sont très-petits; un bon nageur est au devant, tenant entre ses dents une corde qu'on laisse assez longue, & par le moyen de laquelle il leur donne la direction nécessaire, tandis que deux autres nageurs, des deux côtés, ont attention de la leur faire suivre,

Façon de passer sur des radeaux les rivières profondes, & nos travaux à cet effet.

& d'empêcher que le courant ne les renverse. Lorsque tout le bagage est passé, l'on mène tous les chevaux & mulets sur le bord; un bonnageur se jette à l'eau, un autre le suit à cheval, & la troupe de chevaux chassée suit le Cavalier, qui les appelle de la voix, tandis que d'autres gens, sur l'autre bord de la rivière, font de grands cris à l'endroit où ces animaux doivent prendre leur direction pour aborder. Tout le monde passa très-heureusement sur ces radeaux. L'on ne sauroit cependant croire la peine que nous donnoit le passage des rivières ou des gros ruisseaux : leur lit, ordinairement profond, & quelquefois des bords vaseux, nous forçoient, pour pouvoir y aborder, à ouvrir & à pratiquer la descente à coups de bûches, ou à transporter sur la vase des fascines & de la terre, crainte d'y périr. Il falloit, outre cela, y transporter quelquefois d'assez loin nos effets, que nous laissons sur des endroits secs : le même travail recommençoit sur l'autre bord, & souvent des ruisseaux étroits & vaseux nous arrêtoient deux ou trois jours. En un mot, je ne fais quel est le plus difficile, ou de vaincre la rapidité du Mississipi & les chutes de la rivière rouge, ou de chercher un chemin difficile à travers des rivières considérables, tantôt pro-

fondes, tantôt guéables, mais parsemées de rochers, ou sur des terrains remplis de marécages & entrecoupés de ruisseaux vaseux & de fondrières.

Des traits légers de notre première liberté embellissent seulement ces campagnes sauvages, & l'agrément de la vue de ces paysages champêtres étoit pour moi le seul, mais agréable dédommagement de tant de peines. Je ne saurois exprimer l'impression qu'ils faisoient sur moi, & la seule expérience peut faire connoître les diverses émotions que produit la Nature sur notre ame.

Les bords des rivières ou des ruisseaux étoient couverts de forêts. Certains arbres, tout-à-fait ou en partie desséchés, y présentoient, dans les lacunes, les restes vigoureux d'un sol mâle & fécond; d'autres, également antiques, étoient soutenus par des lianes entortillées, qui, avec le temps, avoient presque égalé la grosseur de leur premier appui; la diversité des feuilles y formoit le plus agréable mélange : d'autres, recélant dans leur tronc creux un fumier qui, formé des débris de leurs feuilles & de leurs branches à demi-mortes, avoit échauffé les graines qu'ils y avoient laissé tomber, sembloient, par les arbrisseaux qu'ils renfermoient, promettre un dédommagement de

la perte de leurs peres. Sur les bords des prairies, il semble que la Nature ait voulu mettre à couvert des injures du temps certains de ces vieux arbres, affaîlés sous le poids de leurs années, en leur formant un manteau d'une mousse grisâtre, qui pend en festons depuis la cime des branches jusques à terre. Les François appellent cette espece de mousse barbe d'Espagnol.

La vue, bornée dans les forêts, s'étend à volonté dans les prairies, dont l'étendue annonce la liberté de leurs habitans. Des chevreuils peu farouches y paissent en si grand nombre, que dans le lointain je les pris souvent pour des troupes de nos chevaux qui s'étoient égarés. La confiance naturelle, & que l'éloignement des hommes donne à tous les animaux, les rend si familiers, que les garces & d'autres oiseaux venoient se percher sur le dos de nos mulets.

Méfiance des Espagnols envers les Sauvages; productions de ces pays en fruits & animaux sauvages.

Nous continuions ainsi notre route, & nous faisons bonne garde, ayant découvert, par la fumée, que des Sauvages étoient dans le voisinage. Ils vivent en grande méfiance envers les Espagnols, qui les ont forcés de se retirer vers le Nord, par une conduite bien opposée à celle des François, remplie de douceur & de ménagemens. Nous chassions depuis la

riviere rouge des coqs d'Inde & des chevreuils, lorsqu'il étoit possible de s'éloigner de la route & du travail, ce qui étoit fort rare. Nous trouvâmes des ours dont la chair est excellente; la terre est couverte d'oignons, dont nous fîmes bonne provision, & nous y trouvâmes aussi des petites châtaignes & des noix d'une coque différente, mais dont la chair est égale à celles d'Europe; cette coque est semblable, à l'extérieur, à celle des noix muscades. Ces châtaignes & une espece de nesses sont très-abondantes; j'y vis aussi des plants de vigne sauvage. Nous commençâmes bientôt à trouver des traces de bœufs, qui, de domestiques qu'ils étoient dans leur origine, sont devenus sauvages & se sont multipliés en s'étendant dans ces déserts. Je trouvois la farine de maïs délayée dans de l'eau, ou le maïs entier rôti ou bouilli, une nourriture très-seche; mais un morceau de viande fraîche, coupée assez mince & jetée sur des charbons, me parut un ragoût succulent. Notre voyage commença enfin à être plus doux.

La prise des bœufs étoit une fête qui précédoit les repas qu'ils nous donnoient; lorsque nous en appercevions, les Cavaliers les plus lestes s'éparpilloient en fer à cheval dans la plaine; ils les tenoient ainsi enfermés & les

chassoient à coups de fouet devant eux en divers sens, jusques à ce qu'ils fussent fatigués; alors ils les amenoient quelquefois pêle-mêle avec nos chevaux, en tâchant par leurs cris de ranimer le reste des forces de ces malheureux animaux. On les tuoit lorsqu'ils ne pouvoient plus suivre; on en prenoit une portion plus que suffisante, & on laissoit le reste. Quoique j'aimasse mieux manger de la viande que de la farine de maïs, mon corps n'en recevoit pas plus de nourriture; mon estomac fatigué ne s'accommodoit ni de l'un ni de l'autre. Je les mangeois séparément, ménageant la farine qui me restoit, pour les repas où nous n'avions pas de viande. J'aurois peut-être eu besoin de mêler ces deux nourritures; mais la prudence ne le permettoit pas, & m'empêchoit même souvent de satisfaire mon appétit. J'éprouvai alors ce que jen'avois pas voulu croire des chasseurs, accoutumés à ne vivre que de viande. Ils m'avoient assuré qu'il étoit difficile de se nourrir long-temps avec la partie maigre, dont on se dégoûtoit dans peu de temps; mais que la chair grasse des animaux étoit la seule que pouvoient supporter ceux qui usoient de cette nourriture.

Continuant notre route, nous passâmes à gué la riviere rouge ou Colorado, qui me

parut plus considérable que les deux autres, par sa largeur & sa rapidité. Nous eûmes alors abondamment des bœufs & des chevreuils, & nous ne vivions presque que de viande. Ce pays n'est formé que de vastes prairies, coupées par des petites rivieres ou ruisseaux de distance en distance, lesquels sont bordés de quelques bouquets de bois, où croissent quantité d'aromates inconnus en Europe: je crois que c'est une des plus belles contrées du Monde. Nous arrivâmes au bord d'un ruisseau, gonflé & profond, nommé à juste titre, *Quitto calçones*, ou *Quitte tes culottes*; il fallut travailler à le passer sur des radeaux. Tandis que nous étions à cette occupation, quelques Sauvages parurent pendant la nuit qui avoit interrompu notre travail. Ils avoient saisi le temps où nous étions séparés, moitié sur un bord du ruisseau, & moitié sur l'autre, & ne pouvant pas nous rassembler à cause de l'obscurité. Ils visitèrent d'abord la troupe de nos chevaux qui païssoient dans la prairie, espérant de les enlever: la partie de nos gens qui pouvoient les secourir y vola, & leur bonne garde dégoûta apparemment les Sauvages de nous attaquer, à cause de leur petit nombre.

Enfin, nous arrivâmes à la dernière riviere considérable, qu'il fallut passer pour se rendre

Les Sauvages tentent de nous attaquer.

à San-Antonio, le second poste Espagnol que l'on rencontre. Elle se nomme Guadeloupe, & il y fallut renouveler la cérémonie des radeaux. Quatre jours après, nous arrivâmes aux plantations de maïs du poste, dont les Habitans ne sont pas tout-à fait si paresseux que ceux des Adas. Elles sont vastes & belles, entrecoupées de prairies, où l'on élève grand nombre de bestiaux de toute espece. Nous commençâmes à y trouver des figuiers de Barbarie & des pimens sauvages; l'on me montra aussi une racine semblable à un navet, dont une tranche assez mince suffit pour purger avec force; mais elle perd son effet, dès qu'on avale un peu de farine de maïs délayée dans de l'eau. Nous nous y reposâmes; j'achetai une troisième mule, & nous y donnâmes à garder tous nos animaux. On sera peut-être surpris de la quantité de chevaux dont nous étions pourvus; mais on verra que c'étoit encore peu, attendu les difficultés du voyage, la rudesse du sol, & le foin qu'il faut avoir de changer de monture au moins chaque jour. Enfin, le dernier Novembre nous arrivâmes à San-Antonio.

Arrivée à
San-Antonio,
le 30 Novem-
bre.

J'y trouvai le nouveau Gouverneur de la Province, que j'avois vu aux Adaises; il s'y étoit rendu par un chemin du Nord, où toutes

les rivières sont presque toujours guéables, mais impraticables pour des mules chargées; ces rivières sont bordées, dans ces parties, de Sauvages Tégas & Apaches. Les derniers sont ennemis mortels des Espagnols, & les avoient même forcés autrefois d'abandonner un poste dans leur pays, nommé San-Xavier, mais ils se retirèrent à leur tour dans le Nord, où ils ont bâti des villages. Quoique la population sauvage ne soit pas bien considérable, nous avons assez régulièrement trouvé depuis la Louisiane jusques à San-Pédro, des villages sauvages, à vingt-cinq ou trente lieues les uns des autres, & quelquefois plus près; mais cette vaste étendue que nous avons passée depuis ces mêmes villages de San-Pédro, & celle qui s'étend jusques au *Rio grande*, est absolument dépeuplée de Sauvages. Ils fréquentent néanmoins ces parties, soit pour faire la guerre aux Espagnols & piller leurs troupeaux, soit pour chasser des bœufs sauvages, & pour y chercher des fruits, comme des plaquemines, des châtaignes & des noix; mais ils n'y construisent pas des cabanes, les leurs étant au nord de cette partie, comme je l'ai déjà dit. Ces incursions leur ont fait donner faussement le nom de Sauvages errans.

Population
sauvage, &
pourquoi les
Apaches sont
nommés errans.

Guerre avec
les Sauvages,
& leur sages-
sité.

Pendant mon séjour dans ce poste, les Sauvages chez qui nous avions passé à San-Pédro, s'étant tout-à-fait brouillés avec le nouveau Gouverneur, qui vouloit empêcher leur commerce avec les François de Nachitoches, vinrent enlever un troupeau d'environ quatre cents chevaux. La garnison prit les armes, monta à cheval, & les ayant suivis l'espace de cent lieues à la trace sans les atteindre, elle retournoit tranquillement à San-Antonio, lorsqu'au passage de la riviere de Guadeloupe, un autre parti des mêmes Sauvages, cachés dans des haliers, fit une bonne décharge sur les troupes Espagnoles. Ceux-ci se défendirent bravement pendant trois heures; mais il fallut céder au nombre, & ils perdirent environ cent cinquante chevaux, & beaucoup d'effets. Le poste étant insulté quelques jours après, on travailla à le mieux fortifier: j'offris mes services, & je me préparois à une bonne défense; mais le tout se borna à quelque légère escarmouche. La façon de combattre des Sauvages ne me donna pas d'eux une idée défavantageuse. Je remarquai d'abord, que lorsqu'ils avoient tenté de nous attaquer à *Quitto calçones*, ils avoient espéré que nous trouvant embarrassés & séparés au passage de

ce

ce ruisseau, qui n'étoit pas guéable, notre division entraîneroit notre défaite, & certainement ils auroient réussi, s'ils eussent été un peu plus nombreux ou plus hardis. Je remarquai ensuite que lorsqu'ils attaquèrent les Espagnols au passage de Guadeloupe, ils attendirent également qu'ils se fussent partagés; l'usage des Espagnols étant de passer les rivières moitié avec le Gouverneur, & moitié avec la troupe de chevaux de rechange. Lorsque le Gouverneur se présenta avec sa troupe pour passer la riviere, les Sauvages étoient embusqués près du sentier; ils firent leur première décharge à bout portant, & prenant leur course dans la plaine, ils allèrent recharger derrière leurs Cavaliers, qui, au signal, étoient sortis d'une autre embuscade, & couroient sur les Espagnols pour faire aussi leur décharge. Le combat continua de même, les piétons s'avancant quelques pas en avant pour tirer, & les Cavaliers, qui tiroient à leur tour, les couvrant jusqu'à ce qu'ils eussent rechargé. L'infériorité du nombre & le désir de secourir leurs camarades, engagerent les Espagnols à dégarnir le détachement qui escortoit les chevaux de rechange; les Sauvages en profiterent, & se jetant entre ces chevaux & les Espagnols, ils resterent maîtres du re-

change. J'admirai sur-tout leur précaution pour éviter d'être pris. Ils se mettent exactement nus, même à la ceinture, afin de ne pouvoir être accrochés en fuyant, & ils se frottent d'huile, afin que les mains des ennemis glissent sur leurs corps, usage conforme à celui des anciens Athletes; mais je ne les crois pas des guerriers bien opiniâtres, & à la longue ils cedent à la tenacité des Européens. Je fus cependant bien aise qu'ils ne s'entêtassent pas à vouloir nous assiéger; nous n'eussions pas pu tenir au moindre coup de main.

*Description
de San-Antonio.*

Le poste de San-Antonio est en plaine; une de ses faces occupe l'ouverture du coude que forme une petite riviere: il représente un carré long, qui est partagé par une petite branche des eaux de cette même riviere. Il est ceint par les murs de pierre des maisons dont il est bordé, & les chemins sont barrés par des pieux en forme de palissades. Comme il est fort grand, & que certaines maisons sont ruinées, il n'est pas exactement fermé, & il faut beaucoup de monde pour le garder; ses dehors sont d'ailleurs embarrassés par des cabanes qui couvrent & favorisent l'abord de l'ennemi. Le coude de la riviere est également plein de cabanes, habitées par des Colons naturels des Isles Canaries. Il est au reste très-agréablement

situé, formant une presqu'Isle en pente douce, qui domine l'autre bord de la riviere. Tous les environs, plantés de maïs, sont fertiles, & bien arrosés par l'eau de la riviere, dont on forme différens canaux. Ces lieux étoient pleins d'une quantité prodigieuse de grues. Le nombre des maisons peut être de deux cents, dont les deux tiers sont bâties en pierres. Celles-ci sont toutes couvertes en terrasses de terre bien battue, qui suffisent à cause du peu de pluie & du beau ciel de ce pays. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je n'avois pas essuyé vingt jours de pluie. L'on m'a dit cependant que le climat de la riviere rouge, de Nachitoches & des Adaises, étoit assez pluvieux, froid & mal sain. Les marais & les bois qui les avoisinent peuvent en être la cause; cette pluie n'existe point à San-Antonio, qui est situé dans des prairies, & n'est entouré que de petits bois de cassis, ou de mesquitte qui est aussi une espece de cassis. Les grands bois de futaie finissent aux environs de la riviere rouge ou Colorado: il y a cependant encore quelques bouquets de gros arbres sur les bords de celle de Guadeloupe.

*son climat;
& celui de la
riviere rouge.*

Ce poste est le plus considérable des quatre qui composent cette Province; savoir, les Adaès à sept lieues de Nachitoches, les Aco-

*Postes Espa-
gnols au nord
de la Nouvelle-
Espanne.*

quiffa à cent lieues, dans le sud-ouest de celui-ci, Labadie du *Spiritu Sancto* à deux cents lieues dans l'ouest sud-ouest, & enfin le poste de San-Antonio à deux cent cinquante lieues dans l'ouest & ouest $\frac{1}{2}$ sud-ouest des mêmes Adaès. L'on trouve encore le poste de San-Saba dans l'ouest $\frac{1}{2}$ nord-ouest de San-Antonio; à cent lieues de distance, & à l'ouest du même San-Antonio, celui du Rio-Grande, situé sur le bord de ce fleuve. A peu près au même air de vent, on trouve ceux du *Passe-de-nord* & de *Santa-Fe*, au nouveau Mexique, qui sont à environ deux cent cinquante lieues de distance de San-Antonio. L'on voit par ce détail, qu'il y a une erreur considérable dans les Cartes qui marquent le nouveau Mexique beaucoup plus dans le Nord qu'il n'est réellement; & quoique les détours puissent tromper sur la précision des distances, je crois cependant que la latitude de ces lieux, qui sont les plus au nord des possessions Espagnoles, est de 33 à 34 degrés. Le Gouvernement de Cuvilla qui est dans l'ouest, est au moins cinquante lieues plus au sud, & celui de la Sonora qui joint à la Californie, est dans le sud-ouest de ce dernier. Les Espagnols ont eu autrefois des postes beaucoup plus au nord; mais étant vexés par les Sauvages, ils ont été

obligés de les abandonner. Ils ne s'entretiennent qu'avec beaucoup de peine à *San Saba*, à *Santa-Fe* & à *Passe-de-nord*; il y avoit même eu des ordres d'abandonner San-Saba. Les routes de la Nueva-Sonora, qui conduisent aux nouvelles mines du Serro-Prietto, sont presque impraticables, & j'ai vu faire des armemens considérables pour les dégager des Sauvages ennemis. Comment peut-on allier de pareils faits avec la quantité de postes que les Cartes nous désignent au nord de ces parties? Les relations des Naturels Indiens, voyageurs dans les parties les plus au nord de ce Royaume, ne me permettent pas d'ajouter foi à l'existence de ces établissemens; ce ne sont point des conjectures légères que je hasarde, je ne parle qu'après les informations que j'ai prises avec les porteurs des marchandises destinées à l'habillement des Espagnols établis au Nord, & avec les Géographes de la suite du Général, que je vis aux Adaès, lesquels avoient été commis pour lever le plan des postes situés chez les Sauvages, & qui venoient de la Nouvelle-Sonora.

Excepté le poste de San-Antonio, qui a une colonie d'Espagnols des Isles Canaries, les autres postes ne sont composés que de Soldats & de quelques Indiens, autrefois Sauva-

ges. Leur occupation est d'élever des chevaux, des mules, des vaches & des brebis. Ils laissent errer ces animaux par troupes dans les champs, & les amènent tous les deux mois dans des parcs qu'ils ont près de leurs maisons; alors ils les lâcent, les attachent; enfin, ils les manient le plus qu'il leur est possible pour diminuer leur férocité. Deux ou trois jours après, lorsqu'ils apperçoivent que la faim commence à tourmenter ces animaux, ils les lâchent & en amènent d'autres; aussi, moyennant le soin qu'ils prennent de ne pas laisser devenir leurs troupeaux tout-à-fait sauvages, ils sont quelquefois riches de cinq à six mille animaux.

Voici comme ils s'y prennent pour les lâcher : comme ils sont très-bons cavaliers, ils vont dans les champs & à travers bois, en suivant à la course l'animal qu'ils veulent prendre. Lorsqu'ils l'approchent, ils tiennent un long lacet roulé sur le haut du bras, ils le lui lancent, soit au cou, soit aux pieds, & rompant la direction de leur cheval, ils arrêtent l'animal lacé. Ils ont aussi des animaux privés qui leur donnent du lait, & qui servent à leurs voyages. Les vaches demi-sauvages servent à faire de la graisse & de la viande séchée. Les chevaux ou les mulets sont ordi-

nairement vendus, lorsqu'ils sont à demi-domptés; ces deux especes d'animaux ne sont pas bien chères; j'en ai vu vendre pour une paire de fouliers. Ils lâchent également jour & nuit, dans les bois, les animaux privés, & ils n'ont qu'un ou deux gardiens pour toute la troupe du poste. Lorsque quelqu'un de ces animaux s'écarte, ils connoissent à la trace sur l'herbe, s'il s'est écarté en paissant ou en fuyant, & si c'est une mule ou un cheval, alors ils le suivent l'espace de quinze à vingt lieues. Cette finesse de coup-d'oeil que l'usage leur donne aisément, leur sert aussi à poursuivre les Sauvages dans les bois. Les uns & les autres voulant cacher leur marche, mettent le feu à l'herbe dans les endroits qu'ils laissent derrière eux; aussi trouve-t-on souvent deux ou trois lieues de pays brûlé.

Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnaissance d'après la position des bois voisins, & ils connoissent dans les bois la partie du nord par le côté du corps des arbres, qui, n'étant point exposé au soleil, est devenu verdâtre par l'humidité & par une espece de mousse qui s'y forme; l'autre côté de l'arbre qui fait face au sud devient blanchâtre & net.

Missions pour
convertir les
Savages.

Il ya, aux environs de ce poste, quatre Missions de deux Franciscains chacune, situées le long de la riviere, à deux ou trois lieues de distance les unes des autres. Ces Missionnaires y élevent des familles de Savages pris à la guerre, qu'ils ont baptisés & mariés. Chaque Mission en a sept à huit, qu'elle entretient avec leurs femmes & leurs enfans, & les fait travailler à son profit. L'Ordre de ces Missions est à peu près le même, quant au temporel, que celui qu'observoient les Jésuites aux établissemens du Paraguay, où les Indiens étoient cependant moins gênés qu'ici.

Les Savages Tégas sont les derniers qui se servent de fusils & traitent avec les François; les autres, qui se tiennent à environ cinquante lieues au nord de San-Antonio, & qui se nomment Apaches, se servent de fleches, de même que ceux qui sont vers les bords de la mer, entre les postes des Acoquissa & Labadie du *Spiritu Sancto*. Quelques Européens ont cru ces derniers, qui se nomment Coumaches, anthropophages; les Espagnols les peignent seulement comme poltrons & cruels, & ils n'échappent à l'esclavage qu'en fuyant dans des islots & des marais, sur le bord de la mer.

Façon de les
prendre.

Les Espagnols font très-sûrement la guerre à ces Savages à fleches, en se couvrant la tête d'un bouclier, & le corps d'une casaque faite de trois ou quatre peaux de chevreuils, piquées avec du coton & à l'épreuve de la fleche. Lorsque le nombre des Savages est petit, & que les Cavaliers Espagnols sont sûrs de la victoire, ils ne tirent sur eux qu'à l'extrémité; mais ils les lacent comme des chevaux, en les poursuivant à la course, & en leur lançant le lacet au cou & aux pieds, de telle façon qu'ils l'étendent, alors le Sauvage ne peut faire aucune défense. Ensuite ils les lient, & les conduisent dans les Missions, où, par la douceur, la faim, les femmes qu'on leur donne à épouser, & la raison, on tâche de les adoucir; alors on les catéchise, & on les baptise. Le préjugé qui empêche les Espagnols de fréquenter les Savages indépendans, & leur opiniâtreté à les chagriner par leur voisinage, ou par de légères hostilités, leur a acquis, à la longue, le terrain immense & dépeuplé qui est au nord de la Nouvelle-Espagne; il est douteux que toute autre politique, ou que la voie des armes à force ouverte, eût fait le même effet, au moins eût-elle coûté bien du sang & des dépenses.

Mœurs simples & pures des Espagnols de ce pays.

Je m'étois logé chez un bon homme Indien, auquel m'avoient attaché la douceur & la patience désintéressée avec lesquelles il m'avoit rendu service pendant tout le voyage que j'avois fait depuis les Adaès. J'avois d'ailleurs fait beaucoup de connoissances, & mes façons unies plaisoient assez généralement. Je crois que ces gens pensoient que je pourrois me fixer parmi eux; ils me pressoient souvent sur cet article; plusieurs soupçonnoient que je pouvois avoir de l'argent, voyant la quantité de mes hardes, qui, quoique peu considérables dans nos pays, pouvoient ici faire la fortune d'un homme de leur état. Ils voyoient d'ailleurs ma conduite régulière, & il me sembla que par ces deux raisons, ils n'eussent pas été fâchés que je me fusse épris des charmes de quelqu'une de leurs filles. Il y en avoit, à la vérité, qui le méritoient par leur figure & leur caractère, & il m'étoit aisé de m'en assurer, mangeant & logeant ensemble dans la même chambre. Je sentoient le prix des mœurs douces & pures que la liberté, une honnête pauvreté, & une éducation pieuse donnoient à ces honnêtes gens. Je trouvois tous ces avantages dans la famille de mon hôte; mais, quelque frappé que je fusse de leurs mœurs, de la beauté du climat & de

la fertilité du sol, j'étois bien éloigné de leur idée.

J'avois déjà acheté un cheval & trois mules, & je m'occupai des provisions nécessaires à ma subsistance, ne voulant plus me trouver dans le cas de souffrir la faim. J'avois trouvé ce besoin si pressant & si incommode, que je n'ai pas honte d'avouer qu'il avoit absorbé toutes mes autres pensées, & même m'avoit fait oublier jusqu'aux principes de mon éducation. Je payai toutes mes dépenses comme j'avois déjà fait aux Adaès, avec mon linge, qui étoit de très-bonne & plus commode valeur dans ce pays, que l'argent qui y a très-peu de cours; je n'étois d'ailleurs pas fâché de l'épargner, & de m'alléger d'autant. Un Créole, natif du Sartille, venoit cependant de me soulager d'une partie de ce poids, en me filoutant une douzaine de chemises, & d'autres effets, dont je recouvrai cependant la valeur en grande partie; un Habitant, de ses amis, m'ayant cédé un billet de vingt piastras sur Mexico, en échange de ce vol. Je fais observer le lieu de la naissance de ce Créole, parce que dans les petits désagrémens que j'ai essuyés, j'ai remarqué que la malice augmentoit en proportion des grades & de l'extraction: la pureté des mœurs diminueoit au con-

traire progressivement depuis l'habitant des bois jusqu'à celui des villages & des villes; en sorte qu'entre le Sauvage, l'Indien, le Créole & l'Espagnol, ce dernier se trouvoit le moins sociable. Je n'ai jamais éprouvé de tort bien considérable de la part des Sauvages ou des Indiens semi-Sauvages; aussi, dans les Peuplades, préférois-je le logement d'un Indien à celui d'un Espagnol: cela répondoit d'ailleurs au plan que je m'étois fait, & à la satisfaction que j'avois d'approfondir les usages des Peuples simples que je trouvois sur ma route.



CHAPITRE V.

ROUTE par la Rheda, & à travers le Rio-Bravo, de San-Antonio à la Ville du Sartille, & mon séjour en cette Ville.

ÉTANT prêts à partir pour le Sartille, nous nous mêmes en route la troisieme fête de Noël. Le 27 Décembre
1757. Nous n'avions pas encore fait cinq lieues, lorsque nous eûmes avis de nous méfier des Sauvages ennemis, qui venoient de poursuivre un Moine. Nous séjournâmes dans sa Mission, crainte d'être attaqués en route; car n'étant plus escortés, nous n'eussions pu faire une longue résistance. Le lendemain, ayant envoyé à la découverte, & les passages paroissant libres, nous nous remîmes en route, ne suivant pas de chemin frayé, crainte de mauvaise rencontre. Nous traversâmes des bois de mesquittes, espece de cassis plein d'épines, & très-bas; c'est la seule espece de bois qui soit commune, après qu'on a dépassé San-Antonio. Nous passâmes ensuite des collines de terre, dont l'eau, distillant en abondance, rendoit le sol peu praticable. Ces sources nous conduisirent au bord d'une petite riviere

guéable, mais difficile par ses rochers, ses trous & la rapidité de son courant. Quelques prairies & des ruisseaux bordés de mesquittes se terminerent au *Rio-Frio*, que nous passâmes à gué.

Passage pénible à l'avers des marais, & le Rio de Las-Nuicès.

Nous trouvâmes ensuite des lacs & des marais, abondans en oiseaux & en poissons, & bientôt après le Rio de Las-Nuicès, qui étoit presque à sec, & très-vaseux. Nous transportâmes des fascines pour le passer, & cela ne nous donna pas peu de peine. Nous traversâmes ensuite de belles prairies, qui nous conduisirent dans un fond vaste & étendu. Nous arrivâmes enfin, après dix jours de route, à un village de dix à douze maisons, nommé la Rheda; il est éloigné de quatre-vingts lieues de San-Antonio, & il est sur le bord d'une grande riviere, nommée Rio-Grande, & sur les Cartes Rio-Bravo: en effet, après le Mississipi, elle est la plus considérable de ces parties, & assez semblable à ce fleuve par sa grandeur & sa rapidité.

Il y a un bateau pour le passage, après lequel le pays commence à être plus peuplé. Nous commencâmes aussi à découvrir des montagnes; car je n'avois trouvé ni colline, ni hauteur un peu considérable, depuis le commencement de mon voyage. La campa-

gne étoit cultivée & habitée en quelques endroits, & les champs étoient semés de maïs; l'air y étoit peuplé d'une immense quantité de grues: notre voyage étoit assez agréable, par les beaux pays que nous traversions, & dans lesquels nous trouvions abondamment de quoi manger.

Nous passâmes, peu de temps après, la riviere salée, qui, un peu au dessus, porte le nom de Sabinas; elle est rapide & pleine de roches. Nous fûmes ensuite tourmentés par des cours de ventre que nous donnerent les eaux minérales; les chevaux en furent même très-incommodés. Nous trouvâmes aussi différentes sources d'eaux très-chaudes, d'un goût salé & fort amer; il en falloit cependant boire, puisqu'il n'y en avoit pas d'autres. Le pays est très-sec & désagréable. Dans les fonds, ce sont des bois épineux de mesquittes, qui laissent cependant appercevoir un sol assez net & presque sans herbe; mais les plaines & les hauteurs sont semées de plantes épineuses. Elles se diversifient en mille especes, par leurs formes & par leurs épines; les unes sont en façon de dard, les autres en scie unie ou rebroussée, & d'autres en harpon; mais elles sont toutes très-aiguës; elles entrent très-facilement dans la chair, & n'en sortent qu'en

Passage en bateau de la riviere Sabinas: eaux minérales.

déchirant & causant par conséquent une assez grande douleur. Il semble que la Nature se plaise à faire acheter par des souffrances le passage de ces contrées.

Animal
puant.

Nous y fûmes empestés par l'odeur d'un animal à peu près de la grosseur d'un lapin, mais beaucoup plus lourd; cet animal emporte avec lui une singulière défense. Lorsqu'il est chassé & qu'il est près d'être joint, il exhale une odeur si infecte, que celui qui en seroit trop près risqueroit d'en être étouffé, & la fuite est le seul remède. J'avois aussi vu dans la plaine de Tégas un petit animal à poil court & rouffâtre, les pattes & le corps courts & renfoncés; il est de la grosseur d'un gros chat, ressemblant à cet animal quant au museau & aux oreilles, mais son front est comme celui du lapin. Nous en tuâmes un, & après l'avoir fait rôtir sous la cendre, nous le mangeâmes; sa chair étoit très-bonne, fine, blanche, & entre lardée comme celle du cochon. Les Indiens le nomment Tacouagge; il y a aussi dans ce pays des serpens à sonnette, mais je n'en vis pas.

Mines de la
Sierra & de
Laguana.

Nous laissâmes sur la gauche les mines de la Sierra & de Laguana, & plusieurs hameaux. Nous passâmes aux Peuplades d'Indiens de la Punta, Sant-Yago & de la Caldera, & nous
l'aisâmes

l'aisâmes à droite une montagne isolée, nommée par sa forme la table de la Caldera. Elle est taillée à pic de tous ses côtés, n'y ayant qu'un sentier très-difficile & presque impraticable pour y monter; l'on n'y peut aborder que par cet endroit, & il seroit même impossible à des chevres de gravir par un autre. Le haut est une plaine fertile qui donne de bons pâturages; l'on trouve des sources dans ses inégalités: l'on y a enfermé des bestiaux qui donnent un bon profit; une maison bâtie sur le sentier empêche qu'ils ne sortent de cette espèce de parc ou de terrasse.

Les Etats d'Indiens policés, que les Espagnols conquièrent après la mort de Montézuma, commencent à la rivière salée: on rencontre peu après le village de la Caldera dont je viens de parler. Nous étions entrés dans les montagnes, & ces belles plaines de la Province de Tégas n'étoient remplacées que par des rochers & par quelques vallons, qui ne produisent que des aloës, des figuiers de Barbarie, & une autre plante épineuse d'une seule tige, sans feuilles, nommée en Europe Cierge Pascal; ici elle est d'un aspect réellement majestueux. Cette seule tige s'élève de terre à la hauteur d'environ quinze pieds; elle se sépare en quatre ou cinq autres, qui, après

Cierge Pas-
cal.

s'être éloignées de trois ou quatre pieds de celle du milieu, s'élevent ensemble à une hauteur perpendiculaire d'environ vint pieds; aussi est-ce presque le seul arbre ou plante que fournisse cette contrée.

Quatre jours après avoir passé par les villages Indiens que j'ai déjà nommés, nous trouvâmes des bois d'une espece de dattiers, quant à la forme des feuilles & à l'emplacement des branches au bout desquelles le fruit est placé. Il est à pepin, doux & très-bon; il vient en régime, de l'arrangement, de la forme & de la grosseur d'une espece de petites figues bananes qui croissent dans l'Inde, & qui sont connues aux Philippines sous le nom de *dedos de Dama*, ou doigts de Dame; le sol de cette partie est d'ailleurs extrêmement sec.

Poste de Cuwilla.

Nous laissons alors le poste de Cuwilla à l'ouest, éloigné d'environ vingt lieues. Le pays abonde en chevres & en brebis, que l'on tue pour en vendre la peau. Nous côtoyâmes une petite riviere qui passe plus bas à Monterey; elle est très-salée, comme toutes les eaux que nous avons trouvées depuis le Rio-Salado ou Sabinas. Les bords de cette riviere sont cultivés & peuplés d'Indiens. Nous passâmes ensuite environ vingt lieues de terrain désert, à travers de hautes montagnes très-rudes, après

quoi nous découvrîmes une belle plaine bien cultivée, dans laquelle est situé le Sartille, où nous arrivâmes le 20 Janvier 1768. Nous croyions alors avoir fait cent soixante lieues au sud-ouest. Aux approches du Sartille, deux jours avant notre arrivée, nous avions remarqué une éclipse de soleil; elle me sembla plus considérable & plus exactement centrale que celle du 1^{er}. Avril 1764 ne m'avoit paru en Provence où j'étois alors.

Arrivée à Sartille, le 20 Janvier 1768.

Eclipse de soleil.

La ville du Sartille est assez grande, & elle est moyennement peuplée d'Espagnols & d'Indiens; les églises y sont belles, de même que les places publiques; les principales rues sont larges, propres, & bordées de maisons médiocrement bien construites en pierre; mais le reste de la Ville est mal bâti & de mauvais goût, sur-tout les maisons des Indiens, qui ne savent pas distribuer leurs logemens. L'on trouve dans certaines rues des sources qui diminuent la sécheresse du sol. Il y a au Sartille un assez grand nombre de Marchands honnêtement riches. Cette ville est l'entrepôt des productions sauvages des pays que nous venions de quitter, productions qui se répandent ensuite dans les pays plus peuplés; elle l'est aussi des vêtements & des superfluités de la vie, que les Sauvages viennent acheter en échange

Description de cette ville.

Mœurs des
Habitans.

de leurs peaux, de leurs viandes, & de leurs chevaux. Les Habitans, excepté les Indiens, suivent la coutume de la populace, qui se livre aisément aux mœurs vicieuses dont on lui donne l'exemple, sans en adopter également les préservatifs. Je leur trouvai en général un caractère orgueilleux, fourbe & frauduleux; ils agissent avec une feinte générosité qui cache des sentimens plus qu'intéressés; en un mot, ils ont l'orgueil, mais non le caractère bon & généreux du véritable Espagnol. Cette ville est composée d'un quartier d'Espagnols, ou soi-disant tels, la plupart d'entre eux n'ayant peut-être pas la huitième partie de sang Européen; leur couleur est un composé de celles de l'Européen, du Negre & de l'Indien: ce dernier est regardé dans ce pays comme l'extraction la plus basse; aussi s'allie-t-il peu avec l'Européen. Le second quartier est composé d'Indiens, nommés *Trascatteguas*. Autant les premiers sont orgueilleux & paresseux, autant ceux-ci sont laborieux & affables. Ils sont les seuls qui cultivent les jardins & les champs qui donnent du maïs & du blé en abondance. Ce fut ici le premier endroit où je mangeai du pain de froment, depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans. Les jardins y donnent des figues, des pommes, des raisins, toutes sortes

Productions
du Pays.

de plantes d'Europe, & une large plante épineuse, dont la sève fait une boisson assez bonne; elle se nomme Maguey, & le suc, Pouchre; elle croît dans presque toute la Nouvelle-Espagne.

Nous étions dans le mois de Janvier; le climat étoit très-doux, sans pluie, & le ciel, toujours serein, étoit encore plus pur que celui que j'avois trouvé à San-Antonio. J'y vis la fête de la Chandeleur, qui est celle de la Ville; elle fut célébrée assez singulièrement. Après la Messe, on fit en pompe une procession avec l'image de la Vierge, qu'on alla reposer sur un théâtre, placé à côté d'un cirque qui servoit au combat des taureaux, & tout le monde se retira. Après la sieste, l'on ouvrit le spectacle du combat des taureaux par des fanfares qui étoient jouées par des instrumens placés aux côtés de l'image de la Vierge: ce divertissement dura jusqu'à la nuit, & l'on acheva la procession, en reportant l'image dans l'église. Après cela commença une Foire, bien pourvue de sucreries, vins, pâtisseries, & autres gourmandises. Là se déploie toute la galanterie des Espagnols, qui sont si pauvres que plusieurs engagent leur dernière chemise pour y bien régaler leurs connoissances. Je trouvai singulier de voir les maris porter cette galanterie à

Célébration
de la fête du
lieu.

l'excès envers leurs femmes. Je vis une femme, qui m'avoit paru avoir beaucoup de bon sens, se formaliser de ce que son mari n'étoit pas assez galant pour vendre un couteau de chasse qui lui restoit, & en employer l'argent à la régaler de sucreries à la Foire. Pendant cette cérémonie, les deux époux sont très-graves & sérieux, & les maris ont pour leurs femmes des petits soins à l'Espagnole, comme s'ils étoient au temps de leurs premières amours. Cette fête dura trois jours. J'en avois vu une pareille à San-Antonio, pour la Conception. La veille de la fête on alla chercher l'image de la Vierge dans l'église; elle étoit accompagnée d'un grand nombre de gens déguisés, les uns en Diables, les autres en Anges, d'autres avoient des habillemens d'homme ou de femme à la Mauresque. On apporta l'image dans une salle de bal chez le Chef de la fête, & l'on commença à danser & à distribuer des rafraîchissemens. On représenta ensuite une espee de Comédie; le lendemain, les mêmes amusemens recommencerent avec le combat des taureaux, & durerent jusques au soir. La fête étant finie, on reporta en procession l'image de la Vierge dans l'église. Tant il est vrai que certains usage, pieux dans leur origine, dégènerent bientôt en abus!

Dans l'est & dans le sud de ces contrées, sont les Provinces de Parras & du Reyno; elles donnent de très-bon vin, beaucoup de fruit & de sucre, du maïs, du blé, & des bestiaux. Les côtes du Reyno qui bordent une partie du golfe du Mexique, sont très-poissoneuses; c'est dans cette partie qu'est situé le port de Tampic. Cette Province donne aussi un peu de cochenille, espee d'insecte qui se nourrit sur une plante épineuse, de la forme du figuier de Barbarie, mais dont les feuilles sont beaucoup plus petites & plus fines. Cet insecte fait une petite coque qu'il attache aux feuilles de cette plante, s'y renferme, & y meurt; le tout se colore, se consolide, & prend la forme que nous connoissons à la cochenille, à la dernière préparation près. On étend un linge sous l'arbusste, qu'on secoue pour en séparer la petite coque. Cette production vient dans les champs sans culture, de même que l'indigo; elle est ramassée par les seuls Indiens, dont peu même en connoissent tout le prix.

Description
de la coche-
nille.

Les affaires de mon compagnon de voyage n'ayant fini qu'au commencement de Février, nous nous préparâmes alors à partir; les chemins étant assez praticables, il voulut voyager plus vite que nous n'avions pu faire jusque-là, à cause de nos effets. Nous les don-

nâmes en conséquence à fret pour Mexico, à un Franciscain qui y retournoit, après avoir accompagné l'habillement nécessaire pour les différentes Missions des parties sauvages que nous venions de laisser. Les gens que nous avions emmenés retournerent dans leur Patrie, & je me séparai de mon fidele Indien de San-Antonio. Je ne saurois assez admirer le zele patient avec lequel il me rendit toujours service, & corrigeoit ma mal-adresse dans des pays si différens des nôtres par leur rusticité & par leur peu de ressources. La prudence, le bon sens, la religion & l'humanité qui éclatoient dans toutes ses actions, m'obligent de dire que cet Indien est le seul homme en qui j'aye trouvé réunies autant de qualités, sans s'être démenties une seule fois depuis plus de quatre mois que je le connoissois. Je payai un nouvel homme, pour me servir dans le voyage que j'allois continuer.



CHAPITRE VI.

ROUTE par les Villes de Charcas, San-Louis Potosy, San-Miguel el-Grande, & San-Juan del-Rio, depuis la Ville de Sartille jusqu'à celle de Mexico, & mon séjour dans cette dernière Ville.

Nous partîmes du Sartille pour Mexico, le 10 de Février 1768; nous n'avions plus besoin de faire des vivres, & nous mangions de bon pain. Pendant trois journées, nous trouvâmes un pays très-peuplé; mais nous en passâmes ensuite trois autres sans trouver autre chose qu'un sol très-sec, & de la poussière corrosive comme de la chaux. Il n'y a d'autre eau dans cette traversée, que celle des puits qui sont très-profonds. On paye pour leur entretien l'eau qu'on y prend, qui est faumâtre & d'un mauvais goût; l'on n'en trouve que toutes les sept à huit lieues. Il y a une cabane pour leur gardien, & ce sont les seules habitations que l'on rencontre. Après avoir dépassé ce petit désert & deux journées de prairies, nous arrivâmes à une mine nommée Charcas, où est une petite Ville assez

Départ du
Sartille pour
Mexico, le 10
Février 1768.

Arrivée à
Charcas.

jolie, moins grande que le Sartille, mais mieux bâtie & plus peuplée.

Je me sépare
de mes com-
pagnons de
voyage.

Mon compagnon de voyage, l'ancien Gouverneur de Tégas, y tomba malade; je ne voulus pas retarder ma marche, & la route étant fréquentée, je pensai à me séparer de lui: il parut affligé de ce que je l'abandonnois; mais j'étois forcé de partir, ayant appris l'arrivée du galion de Manila à Acapulco, dont j'étois encore éloigné de deux cent cinquante lieues; le mois de Février étoit déjà à moitié écoulé, & ce vaisseau devoit partir sur la fin de Mars.

Ma santé s'étoit assez bien soutenue depuis mon départ de San-Antonio & du Sartille, à une attaque près de rhumatisme au genou, que je guéris par un grand exercice & des cataplasmes de mente broyée & frite avec du suif de bouc; j'éprouvois encore une foiblesse d'estomac, que la farine de maïs rôti, & quantité de maïs rôti ou bouilli que j'avois mangé jusques au Sartille, avoient dépravé.

Mon arrivée
au village
nommé le Ven-
nau.

Je passai à un village nommé le Venau, tout composé d'Indiens, gouvernés par leurs Chefs. On venoit d'exécuter douze des plus séditieux d'entre ceux qui s'étoient révoltés; leurs têtes étoient sur des pieux, à la place de leurs maisons qu'on avoit rasées, après avoir

envoyé toute leur parenté en exil. Cette punition d'exil est très en usage chez les Espagnols, & la politique m'en parut très-sage; car il arrive souvent que des sujets qui deviendroient rebelles, s'ils trouvoient des moyens d'appuyer leurs révoltes, restent fideles & utiles à l'Etat, lorsque ces moyens leur sont ôtés; leur mélange avec des sujets fideles & heureux par leurs bonnes mœurs, les engagent bientôt à suivre leur exemple. L'occasion ou le désespoir est la cause presque inévitable des plus grands crimes; mais la société des hommes honnêtes, laborieux & charitables, en prévient les funestes effets. La connoissance des hommes apprend que la plupart des criminels ne l'eussent pas été, s'ils étoient nés dans des climats & sur un sol heureux, dont la culture abondante les eût payés de leurs peines. Un travail modéré, & l'attrait de la nature au bien, les auroient éloignés du vice. L'origine de nos Colonies en est une preuve, quoique l'ancienneté de la population y ait apporté quelque différence; car j'ai trouvé des mœurs bien plus pures à la Louisiane & aux Philippines, qu'à Saint-Domingue & au Mexique. Sans attaquer l'origine de certains Créoles de la Louisiane & des Philippines, tout le monde fait cependant que la

nécessité d'établir la premiere Colonie y avoit fait admettre des gens de toute espece, & que les Philippines sont le lieu d'exil de plusieurs mauvais sujets du Mexique, qui lui-même en reçoit beaucoup de ceux d'Espagne. J'ai vu néanmoins à Manilla des Officiers, de riches Négocians, & des personnes de tout état, qui, y ayant passé les fers aux pieds, y ont mené dans la fuite & menoient encore une vie très-réguliere & exemplaire, quoiqu'il se trouve dans ce Pays bien des moyens de provoquer le vice. Les Espagnols avoient suivi au Venau une voie de justice très-sévère, en décapitant les plus séditieux; l'exemple & la politique, cruelle par nécessité, l'exigeoient peut-être; mais la bonté de leur cœur ne leur permit pas d'étendre plus loin la sévérité des loix, & le reste des séditieux fut exilé. J'ose remarquer ici qu'il faut que la population Indienne soit bien abondante, ou que les relations ayent bien grossi le carnage & les vexations qu'essuyèrent les Mexiquains; j'ai vu par moi-même l'immense quantité d'Indiens dont ce Royaume est peuplé, & l'aisance dans laquelle ils vivent, quoique subordonnés à leurs Conquérens. La levée du tribut & la police sont exercées en beaucoup d'endroits par leurs Chefs, & les loix du Roi d'Espagne tendent

plutôt à les rendre sujets patriotes, qu'esclaves malheureux: plusieurs d'entre eux, dépendans subalternes, sont admis aux charges de l'Eglise, de la Justice & du Militaire. Ils s'allient avec les Espagnols, sur-tout dans les grandes Villes & à Manilla: c'est seulement loin des Villes que la hauteur qu'inspire le titre de Conquérens à des vagabonds que la fortune a favorisés, donne quelques désagrémens aux Indiens. Le peu de fréquentation des deux Nations les engage alors à suivre le préjugé de supériorité & d'éloignement que toute Nation a pour une autre, & sur-tout l'Espagnol. Les Indiens se regardant comme les plus foibles, leur soumission & leur caractère suppléent au petit nombre d'Européens, & la politique rend utile à l'Etat ce que le caractère des deux Nations opere par hasard.

L'Espagnol que j'avois pris à mon service m'avoit d'abord paru un coquin. Lorsque j'étois en compagnie du Gouverneur que je venois de quitter, je croyois n'avoir rien à craindre de sa part avec un aussi grand nombre de compagnons de voyage; mais lorsque nous nous trouvâmes tête à tête, j'eus quelque méfiance de sa probité; heureusement il n'avoit point d'armes, & je portois toujours un couteau à ma ceinture. Mes chevaux &

Précautions
contre mon
guide.

mes mules ne m'avoient jusques alors rien coûté de nourriture, étant gardés dans les pacages, pendant la nuit, par mes compagnons de voyage; je ne jugeai pas à propos de donner à celui-ci la même commission, crainte qu'il ne me les enlevât, & qu'à mon réveil je ne me trouvasse à pied.

Je trouvois chaque soir des maisons pour coucher; je pris le parti d'y acheter de quoi manger pour mes mules: je faisois coucher mon domestique dans la maison, & je dormois seul au pied des piquets où je les attachois, car dans ce pays-là il n'y a point d'écuries; j'étois d'ailleurs plus assuré de ce qu'elles mangeoient, & j'avois plus d'attention à elles qu'à moi. Il est singulier combien elles sembloient contrariées de ne pas paître en liberté; elles resterent deux ou trois jours à ne manger que très-peu d'herbes coupées, & je ne pus les accoutumer au grain qu'en leur faisant mâcher par force, après l'avoir trempé dans de l'eau de sel. La première nuit qu'elles resterent attachées, leurs jambes & leurs corps s'engourdirent à tel point, que le matin elles paroissoient tout d'une piece; ce ne fut qu'à grands coups de fouet & en les traînant, qu'elles commencerent, non à former des pas, mais à sauter, comme si elles eussent

eu des entraves, & en traînant les deux pieds de derriere; mais leur sang s'échauffant peu à peu par les coups & par l'exercice, elles reprirent l'usage de leurs jambes comme auparavant.

Le lendemain de mon départ, j'arrivai à San-Louis Potofy, où sont de fameuses mines d'or & d'argent, principalement celle du Serro San-Pédro. San-Louis est une jolie Ville, d'une grandeur médiocre, & bien bâtie, ayant de belles rues tirées au cordeau; elle est bien peuplée, environnée de beaux jardins. On y voit de superbes églises, & les Habitans y sont riches & jouissent de toutes les commodités de la vie.

Dans toute cette Provence, les Indiens étoient fort tristes; leur humeur avoit été aigrie par de nouveaux impôts, par l'exclusion des Jésuites, & par le joug Espagnol qu'ils portent avec peine. Ils avoient été animés par des Chefs vindicatifs que le Gouvernement avoit autrefois punis, & toutes ces raisons avoient porté ceux de cette Province jusques au Venau, à une espece de sédition, qui, sans la promptitude & la sévérité dont on usa pour l'étouffer, auroit pu avoir des suites, n'y ayant sur vingt Indiens qu'un Espagnol ou soi-disant tel.

Description
de San-Louis
Potofy.

Origine de
la sédition des
Indiens de
cette Provin-
ce.

Maniere
adroite de
prendre les
vaches.

On élève dans ce pays de très-beaux chevaux, & j'en achetai un; on y nourrit aussi beaucoup de vaches, le tout pour la consommation de Mexico. La maniere de prendre les vaches est adroite & singuliere; elles errent dans les champs, & lorsqu'on en a besoin on les chasse à la course. Quand on les a jointes, on prend le temps du galop où elles tombent sur les pieds de devant; alors le Chasseur les élevant indirectement & avec force par la queue, leur fait perdre l'équilibre, & elles s'abattent sur le nez; en même temps il passe en avant sous les cuisses la queue qu'il tenoit à la main. Cette attitude est si gênante pour ces animaux, qu'ils restent dans la même situation des journées entières, & jusques à ce que le nombre dont le Chasseur a besoin étant complet, il vienne les dégager. J'avois laissé dans l'ouest les Provinces de Guadalaxara, Zacatécas, & leurs Villes. Là sont des mines considérables; il y en a beaucoup d'autres dans le sud-ouest de San-Louis: ce pays est plein de richesses & de pauvreté cachée, les Créoles dépensant avec la même facilité qu'ils amassent.

Je séjournai deux jours à San-Louis, & m'étant remis en route, je passai des pays variés par des collines, semées de beaucoup de villages

villages Indiens, & bien cultivés en blés, & sur-tout en maïs. Le sac de maïs y valoit un écu au plus; l'espace depuis Charcas à San-Louis Potofy, est à peu près le même que celui-ci pour la population & pour la culture. Les Indiens chez qui je logeois toujours étoient assez simples, & hospitaliers. Leur bonne santé, les douceurs d'une vie innocente & tranquille, sont les fruits de leur sobriété & de leur amour pour le travail. Ils sont sans luxe ni hauteur, & simplement vêtus; les uns le sont à l'Espagnole, les autres conservent leur vêtement primitif. Les hommes portent une culotte & une chemise courte & sans plis, qui descend jusques à la ceinture: le tout est de peau de chevre: d'autres ont, au lieu de chemise & de culotte, une espece de chafuble, dont les côtés sont cousus par le bas. Les femmes ont de plus, autour de la ceinture, une piece d'étoffe qui tombe jusques à mi-jambe, & une semblable chafuble sur les épaules; leurs cheveux tressés se nouent de différentes manieres sur le derriere de la tête, qu'elles ont toujours découvertes. Les hommes couvrent la leur d'un chapeau à l'Espagnole.

Outre les Alcades, qui sont des especes de Consuls en qui réside certaine partie de la Justice Civile & Militaire, les Commandans de

Fertilité du
Pays.

Caractere de
vêtemens des
Indiens.

Province, les différentes Cours de Justice, les Evêques, les Chapitres & les Moines forment des Corps très-puissans. Ils ont tous de très-belles possessions, & tout le pays est divisé en Seigneuries, la plupart titrées; elles ont de très-beaux châteaux, & de grands revenus, leur terrain étant fertile & étendu. Tout y annonce leur luxe & leur grandeur, qui égale celle de nos plus grands Seigneurs.

Passage à San-Miguel-Grande, & autres lieux; population & industrie de ces Pays.

Quatre jours après mon départ de San-Louis, j'arrivai à San-Miguel el-Grande; cette Ville est en effet grande & belle, plus considérable que celles où j'avois déjà passé; elle est située sur le penchant d'une colline. Les maisons, les rues, les jardins y ont un air plus noble, plus recherché, & y annoncent en tout la richesse de leurs Habitans. Le surlendemain, je couchai aux environs de Queretano, lieu célèbre par ses manufactures de chapeaux, de draps & autres étoffes; je me rendis ensuite à San-Juan del-Rio, très-jolie Ville, d'une moyenne grandeur; elle est bien habitée, & arrosée par une jolie rivière, qui est bordée d'arbres & de promenades. Ce Pays est très-cultivé, extrêmement habité, & plein de grandes Villes. Les bois, qui y sont rares, y sont cependant désagréables, excepté quelques arbres épars le long des ruisseaux &

des rivières; les bois ne sont composés que de figuiers de Barbarie, qui ont vingt-cinq à trente pieds de hauteur; après San-Juan del-Rio sont des montagnes assez hautes, & pendant trois journées je n'y trouvai que de gros Bourgs bien bâtis, qui annonçoient cependant l'approche d'une grande Ville. Enfin, le 28 de Février, après avoir fait depuis le Sautille cent cinquante lieues de route dans le sud, je découvris des hauteurs, un très-grand lac, au milieu duquel, à environ une lieue de distance, paroît la ville de Mexico, comme une masse immense qui ne tient à la terre que par les chaussées qui y conduisent: au pied de la montagne, sur le bord du lac, est un Bourg, nommé Nostra-Sonora de Guadalupe, qui pourroit passer pour une petite Ville d'Europe. Il y a un bel aqueduc & une belle église, dédiée à cette même Nostra-Sonora, de même que tout le Royaume. On se rend à la Ville par une superbe chaussée, très-bien entretenue; elle a au moins cent pieds de largeur, & une lieue de longueur; on y remarque des arcades de distance en distance, pour donner un libre cours aux eaux du lac, qui sont saumâtres. Cinq pareilles chaussées conduisent de différens côtés à cette grande Ville, qui peut avoir six lieues de tour, & qui

28 Février
1768.

Arrivée à Mexico, & description des beautés de cette capitale.

n'est fermée que par des barrières. Le lac lui tient lieu de fortification, car il est impossible de le passer à gué, à cause de la vase, & il n'y a pas assez de bois dans le pays pour construire un grand nombre de bateaux. Les rues sont presque toutes tirées au cordeau & larges; leur nom y est inscrit, ainsi que le numéro des maisons, ce qui sert beaucoup aux étrangers, qui risqueroient de s'égarer. Il y a des jardins publics, de belles promenades, & l'on y trouve de grandes & belles auberges, comme dans toutes les Villes des environs; mais elles sont peu commodes, n'y ayant que des chambres sans meubles ni vivres. Les maisons sont belles, & à trois & quatre étages; la Cathédrale, le Palais du Vice-Roi, & les simples restes du Palais & des Bains des Empereurs du Mexique, prennent les trois côtés de la place principale. Ils excitent la curiosité des arrivans, de même que l'Hôtel des Monnoies, dont les cours sont sans cesse plaines de lingots entassés, qui s'y succèdent pour être pesés & touchés. On en soustrait ensuite le quint, qui est le droit du Roi, sur l'exploitation des mines, qui, la plupart, appartiennent à des particuliers. Le Baratillo, espece de Bourse, dont la régularité & la richesse flattent la vue, mérite l'attention du Voyageur. Le même goût

se fait remarquer sous les voûtes qui servent aux marchés des fleurs, des marchandises de mode, des sucreries, & de tout ce qui dépend de la bijouterie & du vêtement.

Les Indiens y exercent avec succès la Peinture & la Sculpture, qui brillent sur-tout dans les églises: l'Orfèvrerie tient un des premiers rangs parmi les Arts de cette Ville, & les ouvrages, quoique massifs, y ont du goût & sont achevés. L'argent y est employé à une infinité d'usages, sur-tout dans les églises, qui sont d'une richesse prodigieuse: on peut s'en former une idée le jour de la célébration de la conquête du Mexique; chaque particulier fait dans ce jour parade au dehors de sa maison, de ses meubles les plus précieux; il seroit difficile de déterminer la valeur totale des richesses étalées; ils poussent la somptuosité jusques à se servir d'argent au lieu de fer pour les roues de leurs carrosses & pour leurs chevaux. Les hauts Habitans, Créoles ou Européens, qui, comme les autres Nations, n'ont pas tous la fureur d'habiter l'Europe où ils seroient moins bien, vivent ici avec beaucoup de faste. Les seuls habillemens propres ou du mode y sont chers; mais les vêtemens honnêtes & les vivres sont à très-bon marché, & deux cents lieues ne sont rien pour l'infatigable Indien, qui,

à bas prix, apporte de toutes parts des productions à cette grande Ville. Il évite, par son travail, l'indigence, qui ronge le bas étage des Espagnols de ce Pays; autant le haut Habitant est riche & aisé, autant le reste est pauvre. On peut juger de la richesse de cette Ville, par le luxe, le jeu, la construction des maisons, les meubles, le nombre de domestiques & de voitures à quatre ou six mules; mais la pauvreté y est en même temps extrême pour le bas étage; sous une cape de cent morceaux, on ne trouve souvent ni culotte ni chemise; la même chose arrive aux femmes: au surplus, la débauche, l'ivrognerie de vin ou de poulchre, & les jeux des cartes, ou les paris aux combats des coqs, font l'occupation des deux sexes de tout étage.

Les Mexiquains nomment généralement les Sauvages du nord *Mecos*; ils n'en parlent qu'avec des démonstrations d'une crainte sans égale, & c'est chez eux le comble de l'injure de nommer quelqu'un Chychymeco. Quelle induction tirer de ces deux circonstances? Les Chychymecos seroient-ils une Nation à part, plus féroce que les *Mecos*, ou le terme de Chychy renchérit-il sur l'injure de Meco? Les Sauvages du nord de ce Royaume n'étant point aussi dociles que le furent jadis les Indiens,

on choisit & l'on paye largement les meilleurs Créoles pour leur faire la guerre: l'on venoit d'envoyer de ces troupes à la Province de Sonora, pour en rendre la communication libre avec Matanchel, d'autres ports où on s'embarque pour la Californie, & avec quelques mines nouvellement découvertes au Serro-Prietto; cela augmente l'étendue de ce Royaume, qui est très considérable. Sa grandeur, qui n'est pas bornée, la quantité de grandes Villes, le nombre de ses Habitans, sa fertilité, ses mines, & ses riches productions particulières, m'en ont donné une grande idée; mais passager, & n'en ayant vu qu'une partie, je n'en ai pu prendre qu'une connoissance imparfaite.

Pendant que j'étois à Mexico, l'Inquisition, Inquisition qui y est très-sévère, fit fouetter publiquement différentes personnes, entre lesquelles étoient deux femmes, victimes d'une superstition ridicule; elles étoient accusées de faire des plaies à leurs ennemis par certaines invocations, & en cicatrisant les parties correspondantes d'une espee de poupée qu'elles avoient à cet effet.

Ces femmes portoient en conséquence ces poupées suspendues à leur cou. Les autres criminels portoient en écrit, sur une espee de mitre, la qualité de leur crime. Le fouet

n'est que le prélude du châtement, & il est toujours infligé dès que les accusés sont reconnus criminels, & avant le jugement décisif. Les châtimens de l'Inquisition sont regardés avec vénération, comme très-agréables à Dieu. J'ai remarqué dans le Catéchisme Espagnol, au nombre des œuvres de charité, celle, non de remettre dans la bonne voie, mais de châtier ceux qui sont dans l'erreur.

Climat du
Mexico.

J'avois trouvé, pendant les premiers jours de mon séjour, l'air humide & frais; mais dans la suite il ne me parut pas mal sain, & quoiqu'il fût humide, il étoit assez vif, le lac étant situé sur des montagnes. Je me délassai amplement pendant mon séjour dans cette Ville, y jouissant de tous les agrémens de la vie que fournit ce bel endroit. Je me nourrissois avec de très-bons alimens. Les légumes, le jardinage, & certains fruits d'Europe y sont aussi communs que ceux de l'Amérique; je prenois très-souvent une boisson rafraîchissante, faite avec de l'eau de farine de maïs, qui, bouillie jusques à un certain point, prend la consistance du chocolat; on la nomme Atollé. Je visitois les curiosités, les églises, les palais, les promenades publiques, & sur-tout le jardin public de l'Almeyda, les jardins & les aqueducs de Tacuba. Cependant le temps du départ du galion

d'Acapulco pressoit, étant ordinairement du 25 au 30 de Mars; mais j'attendois mes effets, donnés au Sartille à fret, à un P. Franciscain. Ce ne fut que vingt jours après mon arrivée, que l'on m'écrivit de Quérétano, que le Religieux porteur qui s'en étoit chargé, étant tombé malade, je ne pouvois les avoir qu'à sa convalescence, temps où on me les apporteroit. Je ne pouvois différer mon départ à moins de manquer le galion; je pris le parti de les abandonner. J'ai depuis prié un Négociant de les faire vendre, & d'en donner le montant à mon ami l'Indien de San-Antonio. Je fus un peu fâché de la négligence du bon Franciscain, mais il fallut prendre mon parti.



CHAPITRE VII.

*ROUTE à travers le Rio-de-las-Balsas
& le Bourg de Chilpancingo, depuis la
Ville de Mexico jusques au Port d'Aca-
pulco, & mon séjour dans ce Port.*

Le 18 Mars
1768.
Départ de
Mexico.

JE partis de Mexico pour Acapulco, le 18 du mois de Mars; je n'avois gardé que deux mules; l'Espagnol que j'avois pris avec moi depuis le Sartille n'avoit pas voulu laisser sans fondement mes idées sur son compte. Je l'avois perdu de vue dans Mexico avec le cheval qu'il montoit, & que j'avois acheté à San Louis Potofy. A son défaut, j'engageai un François qui étoit dans la misere & que j'avois nourri les derniers jours de mon séjour, à me suivre à Acapulco; mais il disparut le jour que je devois partir. Je me trouvai donc sans compagnie, & ne pouvant plus remettre mon départ; je me mis en route seul. Les chemins étoient larges, beaux & fréquentés, & je ne risquois pas de m'égarer.

Climat &
description
des environs
de Tchusco.

Après avoir passé une chaussée aussi belle que celle de Guadeloupe, je montai une haute colline sablonneuse, & je couchai à un en-

droit, nommé Tchusco, environné de maisons d'Indiens, qui faisoient du charbon, des bois de pin d'alentour. Je traversai le lendemain plusieurs bois petits & mal-venans, & je couchai à la Bourgade de Cuernavaca, qui est située au pied d'une colline vers le sud. Elle est très-agréable par la douceur du climat, qui est humide, mais sain à Mexico, & froid à Tchusco; l'oeil y est charmé par la quantité d'eau & de jardins qui produisent toutes sortes de fruits d'Europe & d'Amérique. Je traversai, les jours suivans, des montagnes escarpées & seches, où très-rarement croissent quelques pins. Certains recoins des vallons sont cependant plantés de cannes à sucre, & arrosées, ce qui fait une agréable diversité. J'allai deux jours en compagnie de gens qui se rendoient aux villages voisins; mais je fus obligé ensuite de prendre des guides de distance en distance.

Climat &
fertilité de
Cuernavaca.

Laisant à droite les mines de Tascou ou Real Delmonte, je couchai au Cannobial ou village des roseaux, & je passai, le cinquieme jour de mon départ, une riviere large, profonde & rapide, nommée Rio-de-las-Balsas, ou riviere des radeaux, qui sont ici construits avec des roseaux, soutenus par un grand nombre de calebasses. La quantité de cousins que produisent les eaux de cette riviere, fait

qu'on ne voyage que bien avant dans la nuit. J'y pris un guide Negre, le chemin étant dans des vallons à pic qui se succèdent, où j'aurois pu m'égarer de nuit, & dans des lits de ruisseaux très-difficiles pour un étranger. Je crois que ce Negre n'étoit pas trop honnête homme; car dans un chemin obscur, il piqua précipitamment son cheval en prenant une route détournée; il vouloit apparemment s'enfuir avec une de mes mules qu'il avoit attachée derriere lui: je le dépassai au galop, & il s'excusa sur le caprice de sa monture; je le ferrai de près le reste de la route, & je tenois mon couteau prêt à l'en frapper au moindre signal de ses mauvaises intentions; mais il n'osa plus bouger après cette entreprise. Etant arrivé au premier village, je le congédiai, & nous nous quittâmes assez mécontents l'un de l'autre, & moi très-dégoûté des guides. Après ce village, qui est à dix lieues de la riviere, le sol n'est plus montueux; mais il est fertile & bien cultivé. J'arrivai ensuite à un grand Bourg nomme Chilpancingo, composé d'Indiens, dont tout le pays est peuplé, n'y ayant que très-peu d'Espagnols. Jusque là le sol ne m'avoit offert que peu de goudron, d'huile, de maïs, de sucre, de coton, de cacao, & de fruits. Ici il donnoit abondamment toutes ces

Productions
& fertilité des
environs de
Chilpancingo.

productions. Les chemins rudes, à travers beaucoup de montagnes, étoient devenus plus praticables; le climat étoit très-chaud, & je voyois quelquefois des écureuils sur les arbres.

Toute la Province apporte ses denrées à Mexico, & Acapulco y supplée lors du séjour du galion. L'Indien, qui n'a d'ordinaire que des ânes pour le transport de ses denrées, est assez laborieux pour porter lui-même la charge sur ses épaules lorsqu'ils sont fatigués, & alors il les laisse marcher à vuide devant lui. Les Indiens sont vêtus comme au nord de Mexico, & la chaleur du climat fait que leurs maisons ont des grilles de roseau au lieu de murs. Continuant ma route, j'arrivai enfin à la riviere des Papagallos ou Perroquets; j'y couchai chez un bon Indien, qui me reçut avec une cordialité sans égale. Il ne me restoit plus que vingt-deux lieues de route; je me résolus à les faire d'une traite. Après en avoir fait dix, je me reposai à un village pendant deux heures: j'y pris un guide pour la nuit, le chemin étant à travers des montagnes qui bordent Acapulco; mais à mi-chemin, mon guide, qui étoit le domestique de celui qui s'étoit accordé avec moi pour me guider, se trouvant très-fatigué, me pria de lui donner

Passage de la
riviere des Pa-
pagallos, &
marche for-
cée jusques à
Acapulco.

quelque relâche. Je le laissai, & je continuai seul, quoique j'eusse largement payé le Maître de cet homme pour me faire guider pendant la nuit. Je voulois hâter ma marche; une journée de retard pouvoit être de grande conséquence, car j'avois appris que le dernier Courrier du Vice-Roi du Mexique, qui apportoit au galion les dernières instructions pour son départ, étoit passé depuis deux jours. Je montai à travers un sentier étroit, obscur & plein de grosses roches, où je ne pouvois aller que très-doucement à cause de la fatigue de mes mulets. Je craignois d'ailleurs de m'égarer, & je leur laissois chercher le chemin, sachant par expérience que ces animaux sentoient la voie la plus battue. Vers une heure du matin, étant sur le sommet de la montagne, j'entendis briser les vagues de la mer; mon cœur tressaillit d'une douce joie, remerciant Dieu de la fin d'un voyage aussi pénible. À la descente, je vis la mer, & je rendis à Dieu de nouvelles actions de grâces à la vue d'un élément & d'un vaisseau, après lesquels je soupirais depuis si long-temps. Enfin, vers les six heures, après cent lieues de route dans le sud-sud-ouest depuis Mexico, & environ huit cents lieues depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, j'arrivai au Port d'Acapulco, que les

Action de grâces à la vue du galion & de la mer du sud.

Naturels du pays appellent souvent Portou, ou simplement le Port. C'est une mauvaise Bourgade qualifiée de Ville, très-mal bâtie, & sur un sol stérile; elle est entourée de hautes montagnes semées de volcans, qui rendent l'air très-mal-sain & pesant. Elle est très-peu peuplée, & presque entièrement par des Nègres; mais la rade est vaste, sûre & belle: outre qu'elle est le relâche ordinaire du galion de Manilla, elle étoit autrefois fréquentée par des vaisseaux du Pérou, qui venoient y acheter du goudron & des marchandises de la Chine & de l'Europe; mais la Compagnie de Lima a fait défendre ce commerce. Le cabotage ne s'y fait seulement pas, & les belles perles qui se trouvent sur ces côtes & sur celles de la Californie, ne peuvent exciter l'émulation. Elle est située sur une espèce d'anse dans la partie ouest-nord-ouest de la rade. Cette anse est formée par la sinuosité de la côte, & par une langue de terre assez avancée, sur laquelle est un vieux Fort mal entretenu, & peu considérable; elle est le mouillage ordinaire du galion; la tenue y est bonne; l'on peut mouiller à moins de deux encablures de terre, & la pointe du Fort pare des vents & de la mer de la rade. Il y a une autre anse dans la partie du sud-est; elle est sur une langue de terre

Description du Port d'Acapulco.

montagneuse, qui sépare & ferme la rade du côté de la mer. Elle est plus sûre que celle qui est devant la Ville, & les vaisseaux vont s'y mettre à l'abri lorsqu'ils hivernent à Acapulco. L'on trouve aussi sur la côte, en dehors de la rade, & à environ une demi-lieue de la Ville par terre, une anse assez vaste, où je crois qu'il y a un bon mouillage, qui ne seroit cependant praticable que dans la belle saison. La rade d'Acapulco a environ trois lieues de largeur; elle a cependant un banc de roches, qui est dans le nord-ouest, ou en dehors de l'anse fermée par le Fort; ces roches sont est & ouest avec lui. L'entrée de cette rade est trop large pour être défendue; elle est sud-est & nord-ouest, & l'on range ordinairement la côte de tribord, en sortant à la distance d'une portée de pierrier.

Sonfonate, Acapulco, Matanchel, & San-Joseph, sont les seuls Ports de la Nouvelle-Espagne que les Espagnols fréquentent sur cette mer du sud. Sonfonate l'est par les vaisseaux du Pérou, qui viennent y chercher du goudron & des bois; Acapulco l'est par le galion de Manilla, qui y apporte des marchandises de l'Inde & de la Chine, & en rapporte le prix en piafres. Matanchel est l'entrepôt de la Californie avec la terre ferme, & San-

Joseph

Joseph est l'aiguade du galion de Manilla, à son arrivée sur les côtes de la Nouvelle-Espagne ou de la Californie.

Je ressentis, pendant mon séjour dans ce lieu, trois secousses de tremblement de terre, dont la première fut la plus considérable. Comme j'étois couché par terre, à la façon des Indiens chez qui je logeois toujours, & dans un de ces instans où un profond assoupissement, avant-coureur du sommeil, laisse ressentir encore les mouvemens extérieurs, je sentois que le sol trembloit sous moi, & j'entendois un bruit pareil à celui d'une lourde voiture dans des rues étroites & bordées de hautes maisons; je m'imaginois être encore à Mexico, où roulent quantité de carrosses; mais j'étois surpris de la forte impression qu'ils faisoient sur les murs de la maison, & de leur pesanteur. Je formois ce raisonnement dans mon assoupissement, lorsque je fus éveillé par les cris perçans des femmes, qui, dans les rues, prioient Dieu ou pleuroient, & crioient toutes: *Ave Maria, Ave Maria, Santissima*. Je compris quelle étoit la nature du tremblement que je ressentois, & j'eus le temps de remarquer que le bruit se faisoit d'abord entendre du côté des montagnes, & que les secousses n'étoient qu'une espèce de propagation des

Tremble-
ment de terre.

Tome I.

I

vibrations qui lui succédoient. Elles ne devoient donc être que la suite de l'ébranlement du sein des montagnes, causé par l'éruption de quelques-uns des volcans qu'elles renferment. Je crus voir la même chose dans les deux autres secousses, qui furent peu considérables.

Foire d'Acapulco, cargaison du retour du galion, & mon embarquement pour Manilla.

Les marchandises qu'on enleve toutes à Mexico, étoient parties, & cette Foire étoit réduite à quelques petits Marchands, qui venoient vendre les denrées nécessaires aux Commis & Officiers du Commerce de Chine. On avoit embarqué trois millions de piaftres, prix de la cargaison du galion & de l'entretien des Isles Philippines; enfin, ayant vu embarquer environ cent passagers, dont quarante étoient des Moines, je me rendis à bord.



CHAPITRE VIII.

TRAVERSÉE d'Acapulco à Manilla, aux Isles Philippines, avec mon séjour à l'Isle de Guam, une des Isles Mariannes, à l'Isle de Samar, qui est le plus à l'est des Philippines; un petit voyage dans cette dernière Isle, & mon séjour à Manilla.

Nous mîmes à la voile d'Acapulco pour Manilla, le 2 Avril 1768, par la brise du nord-ouest, & nous gouvernâmes dans le sud & sud-sud-ouest. Il est difficile d'exprimer l'embaras qui regne dans ce vaisseau. L'on me dit cependant qu'il étoit très-dégagé pendant cette traversée, en comparaison de celle de Manilla pour Acapulco. Ce vaisseau-ci n'étoit que de cinq cents tonneaux; il portoit, outre son équipage, des Bannis, des Femmes, des Moines, des Marchands, des Officiers de tout grade, tant Militaires que de Justice, beaucoup de Commis, & un grand nombre d'Officiers du vaisseau. Ces Officiers ne sont point marins, leurs places s'achetant à chaque tra-

Départ de la Nouvelle-Espagne, le 2 Avril 1768.

versée pour en retirer les appointemens, qui sont très-forts, & pour faire un grand commerce. Les seuls Pilotes, qui ont grade d'Officiers-Majors, entendent la navigation; ils commandent la manœuvre & dirigent la route. Je m'arrangeai pour manger avec un d'eux, quelques jours après notre départ, n'ayant pas eu le temps de faire mes provisions à Acapulco, comme les autres; car dans ce vaisseau chacun embarque ses vivres, son eau, & mange à part; l'équipage même n'a pas de chaudiere commune, & quelquefois un seul homme en a une particuliere. Cela cause une confusion étonnante par le nombre de serviteurs, qui est plus grand que celui des maîtres, y ayant des matelots qui en ont jusques à deux.

Lorsque nous fûmes par les treize degrés de latitude, nous mîmes le Cap à l'ouest-sud-ouest; nous avions les vents à l'est & est-nord-est très-petits, ils faisoient à peine gonfler les voiles; mais ils étoient pesans, & nous faisons bonne route. L'horizon est toujours épais dans ces parties, de même qu'à Acapulco, & la chaleur est pesante. Nous avions souvent, pendant la nuit, des éclairs & quelquefois du tonnerre. Ayant atteint les dix degrés de latitude, nous nous y maintenîmes en variant

des neuf aux onze degrés, & nous fûmes plus de quinze jours sans toucher une manœuvre. Ensuite les vents fraîchirent dans la même partie de l'est, l'horizon étoit plus clair, & le chemin considérable par le plus beau temps & les plus belles mers du monde.

Vers le 15 de Mai, nous commençâmes à voir des poissons volans, qui avoient les ailes rougeâtres, au lieu que ceux que j'avois déjà vus les avoient blanchâtres. Après le 20, nous vîmes des oiseaux; du 20 au 30, les éclairs, le tonnerre, & quantité d'oiseaux nous donnerent connoissance des bancs & illots qui sont à quatre cents lieues à l'est des Isles Mariannes ou des Larrons.

Les premiers jours de Juin, nous nous mîmes par la latitude de douze à treize degrés; enfin, le 9 du même mois, les vents toujours est & est-nord-est depuis notre départ, nous découvrîmes les montagnes qui sont dans l'est-nord-est de l'Isle de Guam; c'est la seule des Isles Mariannes qui soit fréquentée par les Espagnols. Nous y conduisions un nouveau Gouverneur, & nous mouillâmes le lendemain dans la partie du sud de cette Isle par les trente brasses.

Nous étions à la portée du canon de terre, & vis-à-vis d'un petit fort & d'un village

Reconnoissance des bancs à l'est des Isles Mariannes.

Relâche à l'Isle de Guam.

Indien. Cet endroit est éloigné de trois lieues par terre du chef-lieu, qui est situé à l'ouest de l'Isle, & est la résidence ordinaire du Gouverneur & de la plupart des Espagnols; le chef-lieu est assez considérable, & sur le bord d'une petite riviere, à l'embouchure de laquelle il y a une rade qui est assez bonne pendant la belle saison. Le mouillage que nous occupions étoit plus sûr, & à l'abri des vents du nord-ouest qui régnoient alors; car le temps des pluies étoit arrivé. Nous avions dans l'est-nord-est une petite Isle, couverte de cocotiers; elle étoit séparée de la grande terre par des bas-fonds blanchâtres, qui s'étendent aussi un peu au large d'elle. Il y avoit huit ans que ce pays n'avoit eu communication avec personne, malgré l'usage ordinaire d'y envoyer de Manilla un bâtiment tous les deux ou trois ans.

Portrait des
Habitans.

Les Habitans sont grands & bien faits, ils ont la physionomie ouverte, & sont extrêmement généreux; ce sont les premiers à qui j'ai vu mâcher du bétel, qui consiste en une feuille d'un arbusse ou liane nommée Betle, qu'on enduit de chaux éteinte. On plie dans cette feuille une parcelle d'une espece de châtaigne ou de noix, que produit un arbre nommé Areca; l'on mâche sans avaler ce tout,

qui produit un picotement au palais, & excite une salivation qui se colore de rougeâtre; c'est une grande sensualité chez les Indiens, & certains s'en font une nécessité, comme nous du tabac à raper. D'autres sont plus sensuels, & y mêlent du tabac, de l'opium, des comines, & autres drogues fortes. Le bétel, après avoir été mâché, exhale un doux parfum pour celui qui l'a dans la bouche & qui se fait un grand plaisir de le répandre à ses voisins. C'est une grande marque d'intimité ou de faveur, lorsqu'un homme reçoit d'une femme ou d'un ami, un peu de sa mastication de bétel. Pour moi, outre la cuisson & la brûlure qu'on ressent les premiers jours qu'on mâche cette drogue, & le désagrément de paroître cracher un sang visqueux & verdâtre, je ne trouvois aucune sensation agréable à cet usage, & je ne pus jamais m'y accoutumer. Je bus dans cette Isle de la très-bonne eau-de-vie, faite avec la sève fermentée du cocotier; j'en avois bu de pareille à la Nouvelle-Espagne, mais qui étoit faite avec la sève du magney ou celle d'une espece d'aloès. Les fibres de ces deux dernieres plantes servent aussi au lieu de fil, & sont très-forts.

Eau-de-vie
de cocotier.

Les Habitans des Philippines assurent que ceux des Mariannes sont une de leurs Colo-

Production
du pays, &
fruit du pain.

nies; ils peuvent être au nombre de dix mille, distribués en sept à huit villages. Le sol est fertile, produisant du riz, du maïs, & beaucoup de légumes. Il s'y trouve quantité de volailles, quelques vaches, & différens fruits, entr'autres un que je n'ai vu dans nul autre pays, & qu'on nomme Rima ou fruit du pain. Il est de la forme & grosseur du Jacre, c'est-à-dire d'environ cinq pouces de diametre; il a une peau très-rude, comme du chagrin grossier; il est formé d'une chair jaunâtre & spongieuse, comme le masepain, mais plus solide. Le goût, en est très-bon, & on le fait rôtir sous la cendre, après l'avoir fait bouillir; les bois en sont pleins, de même que de cocos & de figues bananes. Le sol est formé par de hautes collines couvertes de bois, & par des vallons cultivés; le chef-lieu est dans la partie du nord-ouest, à quatre lieues dans les terres, & sur le bord d'une riviere assez considérable. On peut mouiller à son embouchure, mais la rade n'est pas excellente.

Après avoir fait de l'eau, pris des rafraichissemens, laissé à terre le nouveau Gouverneur, & embarqué son prédécesseur, nous mîmes à la voile le 15 du mois de Juin, & nous quittâmes avec plaisir les pluies qui régnoient à terre. Nous gouvernâmes ouest &

ouest $\frac{1}{2}$ nord-ouest, les vents étant très-petits à l'est. Le 20, ils varierent dans la partie du nord, & nous eûmes quelques calmes. Vers le 25, nous eûmes des calmes plus fréquens, & les vents varioient davantage du côté du nord-ouest; le Ciel étoit nébuleux, & nous avions de temps en temps des orages. Nous n'étions cependant pas à cent lieues des Philippines, & nous avions eu une belle traversée; mais le 30, les vents se déclarerent au nord-ouest & ouest-nord-ouest frais; le temps se chargea tout-à-fait, les nuages étoient très-bas, & les orages fréquens. Nous gardions l'amure à tribord avec peu de voile, & notre vaisseau, mauvais boulinier, gagnoit très-peu. Le 8 de Juillet, le vent venant gros-frais, & orage sur orage, on amena les mâts de hune & les basses vergues, en laissant la seule misaine, à la cape de laquelle nous avions mis dans la nuit. Elle étoit doublée & fortifiée par des bandes en carré, de distance en distance. Elle pouvoit s'emmener à mi-mât, ayant à mi-chute deux fausses relingues, qui permettoient de soustraire la moitié de la chute de la voile, à la façon des cache-marées.

Les vents avoient sauté au sud-ouest, & nous avions l'amure à bâbord; ils soufflerent violemment dans cette partie pendant sept

jours, & nous cassâmes une barre de gouvernail; j'avois vu autant de vent, mais non pas si continu dans une égale force, ni un ciel & une mer si courroucés; enfin, le 17 de Juillet, le temps s'étant un peu calmé, nous guindâmes nos mâts de hune & nos vergues; le vent varia à l'ouest & ouest-nord-ouest, le sud-ouest nous avoit jetés dans le nord. Nous mîmes l'amure à tribord, & le 24 nous découvrîmes la terre; nous crûmes que c'étoit celle de l'Isle de Samar, mais dans la partie du détroit de San-Juannico. Nous nous trouvions donc au sud du Cap du *Spiritu-Santo*, sur lequel nous comptions faire route; il y avoit d'ailleurs un mois que nous n'avions pu prendre hauteur. Lorsque nous fûmes près de terre, le vent varioit de l'ouest sud-ouest à l'ouest-nord-ouest; il faisoit quelquefois calme plat, & d'autres fois des orages, & le courant nous portoit rapidement dans le sud-sud-ouest. Nous voulûmes, pour ces raisons, conserver l'amure à bâbord, & perdant la terre de vue, le vent fraîchit encore considérablement dans le sud-ouest. Nous amenâmes nos mâts de hune une seconde fois; mais cette bourasque ne fut pas si violente que la première, & ne dura que cinq jours. Le sud-ouest nous avoit relevés, le nord-ouest

maniable lui succéda; nous découvrîmes le Cap du *Spiritu-Santo*, & nous gagnâmes terre bord sur bord. Cette saison étoit celle des vents d'ouest ou d'aval, & il nous restoit encore cent lieues dans cet air de vent pour arriver à Manilla; la route étoit à travers d'un archipel, qui, dans cette saison de vents forcés, rendoit la navigation dangereuse. Il fut résolu de relâcher à l'Isle de Samar, & d'y hiverner. En conséquence, le 1^{er}. d'Août nous mouillâmes par sept brasses fond de vase dans une vaste rade, formée par trois Isles à l'embouchure d'une riviere nommée Palapa, qui prend son nom d'un village voisin.

Hivernage à
l'Isle de Sa-
mar.

L'atterrage du Cap du *Spiritu-Santo* est connoissable par une montagne plate & élevée, qui est située dans l'ouest à lui. On la nomme *Mensa de Palapa*, ou la *Table de Palapa*; les terres furent ensuite dans l'ouest. Le mouillage où nous étions est bientôt après; il est à environ six lieues dans l'ouest du Cap du *Spiritu-Santo*, & la reconnoissance de l'embouchure de la riviere de Palapa est d'abord, en venant du large, la chute de la partie de l'est de la *Mensa* ou *Table*. Lorsqu'on approche de la terre, on voit plusieurs petits mornes ronds qui s'elevent en pain de sucre, & sont placés sur la grande terre dans le voisinage de l'Isle de Quiprau,

qui est la plus à l'est des trois qui forment la rade de Palapa. L'Isle de Cagayagan est la plus à l'ouest, & celle de Lawan est au sud de ces deux, par conséquent à terre d'elles. Entre Quiprau & la terre est l'embouchure du nord-est de la riviere de Palapa; elle paroît être la plus large, mais il n'y a pas d'eau, & elle est parfemée de roches; il faut donc éloigner la terre au moins à une lieue de distance, & après avoir dépassé l'Isle de Quiprau, l'on découvre la passe du nord de la rade de Palapa. Cette passe est entre l'Isle de Quiprau & celle de Cagayagan; il faut s'élever encore un peu dans le nord-ouest; car des deux pointes de ces Isles il s'éloigne dans cet air de vent, à bâbord & à tribord de la passe, des bancs & des rochers qui portent près d'une lieue au large, mais on les découvre blanchir ou noircir sous l'eau du haut des mâts. L'on gouverne ensuite au sud-sud-est, & étant entre les deux Isles, on met le Cap sur un Islet placé au milieu de la rade, & qui sert de cimetièr. Cette rade est très-vaste, ayant près de quatre lieues de longueur sur deux de largeur; elle a aussi une autre passe dans sa partie de l'ouest, entre les Isles de Lawan & de Cagayagan, mais il n'y a pas plus de dix pieds d'eau. Si l'on veut y hiverner, on s'approche de l'embouchure de la ri-

viere de Palapa qui s'y jette dans le sud-est, & les vaisseaux sont aussi en sûreté que dans le meilleur Port. L'aiguade est dans le sud de l'entrée sur l'Isle de Lawan, qui est la seule des trois qui soit habitée.

Nous dévorâmes les premiers rafraîchissemens; car nous n'avions tous eu, depuis le premier coup de vent, que huit onces de biscuit par jour, & de l'eau de pluie gâtée par l'eau de mer qui s'y mêloit lorsque la lame rompoit contre le bord; nous avons fait un aussi grand retranchement dans les vivres, vû l'incertitude de la longueur de la traversée, si nous n'avions pu attraper le mouillage de Palapa; mais ce pays abondoit en bonnes choses, & nous oubliâmes bientôt ce petit contre-temps. Le vaisseau étoit entouré de quantité de bateaux du Pays qui apportoit des rafraîchissemens, & de plusieurs petits vaisseaux nommés Champans, qui nous firent abonder de vivres.

Les champans sont les bâtimens de charge, en usage chez les Peuples, soit des Isles ou de la grand-terre qui bordent le golfe de la Chine; savoir, depuis la Chine jusqu'au Royaume de Malaca, & depuis l'Isle de Sumatra jusqu'à celles du Japon. Ils ont peu de façons, mais beaucoup de quète & d'élançement; ils sont

larges, courts, & hauts de bois, ayant un mât de l'avant, & un autre mât très-bas de l'arrière. Les plus gros, qui font de quatre cents tonneaux, ont trois mâts, mais sans mât de hune; les voiles font de nattes, & de la forme de celles des cache-marées; ils ont un gouvernail extrêmement large & creux, pour lui donner plus de légéreté, car il a plus de surface en grosseur que nous n'en donnerions à celui d'un vaisseau de cent vingt canons. Ils font très-enhuchés, par la quantité de cabanes de bambou les unes sur les autres, qui, divisées en trois parties, ne laissent sur le pont que deux petits espaces vis-à-vis des deux mâts; ces bâtimens ne marchent cependant pas si mal qu'on le croiroit au premier coup-d'œil. Les Naturels de ces Pays ne se servent pas de pavillons, & n'ont que des banderolles & des especes de petites flammes.

Voyage à
Manilla.

Je tentai, dès notre mouillage, de me rendre à Manilla par terre, la pointe ouest de cette Isle de Samar n'étant éloignée de celle de l'est de l'Isle de Luçon que par un détroit ou passage de cinq à six lieues. Parmi les premières pirogues ou bouangues qui étoient venues à bord, il y en avoit une qui appartenoit à des Indiens d'une Isle aux environs du détroit. Je leur proposai de me prendre

avec eux lorsqu'ils s'en retourneroient. Je voulois être plus à portée, par le voisinage de leurs Pays, de passer à l'Isle de Luçon; je m'embarquai en conséquence dans leur pirogue.

Son œuvre morte, trop basse pour la plaine mer, étoit entée avec des feuilles de nipes, soutenues par des bambous, & bien consues. Le mât étoit un bambou fendu, dont les deux morceaux, attachés aux deux bords & se joignant dans le haut, servoient de mât & de hauban; la voile étoit faite avec des feuilles de nipes, grossièrement consues, & ses manoeuvres étoient des routans; l'ancre étoit une branche d'arbre à deux pattes de bois, conformées comme les nôtres. Le jas avoit dans ses extrémités deux grosses pierres, & cette mécanique tendoit au même but que la nôtre; ses cables enfin étoient aussi de gros routans ajustés les uns aux autres, & liés en faisceau & non battus, & tordus comme ceux dont les Chinois font les leurs. Des barres, ayant un morceau de planche au bout, formoient les avirons; quatre gros bambous, attachés en forme de cadre, & posés en travers sur notre pirogue, arrêtoient ses trop grands balancemens; enfin, trois Indiens & moi formions l'équipage de cette espece d'embarcation.

J'étois surpris de me trouver dans un pareil

lieu, & je ne savois si je devois admirer la simple industrie de ces gens, ou la craindre; j'éloignois ces idées, crainte d'en trouver de désagréables, & je restois extasié. Nous voguâmes en pleine mer, faisant route à l'ouest, pour joindre la pointe d'une Isle que nous voyions devant nous, à deux lieues de distance. Un orage s'éleva, qui finit en pluie si abondante qu'elle remplissoit notre pirogue; nous fûmes obligés d'en vuidier l'eau, & nous en fûmes quittes pour être bien mouillés. Nous marchions très-bien, & nous relâchâmes bientôt à notre pointe.

Mœurs & caractères des Indiens demi-Sauvages.

Nous y trouvâmes quantité d'autres pirogues, & des Indiens en grand nombre qui y avoient relâché comme nous. Les uns avoient ôté leur chemise, crainte de la mouiller, & avoient leurs larges culottes roulées jusques à la ceinture, où elles étoient repliées; les autres étoient vêtus d'une espece de corset qui ne commençoit que sous les bras, & tomboit jusques à mi-cuisse; ce corset étoit surmonté d'un grand rochet, qui couvroit les épaules & les bras, le tout étoit formé de plusieurs couches de cette toile de fibres de cocotiers, qui est ourdie par la nature, & se trouve attachée au corps de l'arbre entre les branches. La couleur brune, le rude tissu & l'arrangement

successif

successif des pieces les unes un peu en dessus des autres, donnoient un air assez *sylvestre* à ceux qui portoient ce vêtement. Ils avoient la tête couverte d'une espece de plateau un peu convexe; il étoit fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diametre; ces feuilles venoient se joindre au centre par leur pointe. Une bande en rond, faite de peau de routan, & attachée en dessous de ce plateau, faisoit la forme ou l'enfoncement de cette espece de chapeau. Tous ces Indiens étoient armés d'une espece de couteau de chasse à lame serpenteée, nommé *cris* ou *campilan*, & d'un bouclier de bois, en long, de forme à parer tout le corps. Ils faisoient derrière ce bouclier cent contorsions différentes, pour éviter les blessures des combats dont ils donnoient le simulacre; ils faisoient leurs attaques & leurs retraites avec des cris & des sauts singuliers; ils paroissoient transportés de joie au bruit des orages, & les éclats qu'ils faisoient en fixant la nuée d'où partoient quelque éclair ou quelque coup de tonnerre, inspiroient l'effroi en exprimant l'allégresse. J'ouvris de grands yeux pour voir tout cela de dessous une roche où je m'étois mis à l'abri de la pluie; mes esprits étoient comme suspendus au milieu d'une Nation qui

Tome I.

K

m'étoit si nouvelle, & dont j'ignorois le langage. Je ne savois à quoi attribuer leurs transports de joie; étoient ils l'effet de leur férocité? étoit-ce rodomontade, bravoure, gaieté ou légèreté? Je crus reconnoître les deux dernières, & je n'en fus pas fâché pour ma sûreté particulière. La méfiance dont je m'étois aperçu à bord, où l'on ne laissoit pas approcher les Indiens en grand nombre; ce que j'avois entendu dire de leurs liaisons avec les Mahométans, & avec ceux du fond des terres qui n'étoient pas policés, tout cela me revenoit dans la tête. Je craignois que ces Indiens ne fussent de ceux qui ne sont pas encore ramassés en villages, & qui ne sont point soumis aux Espagnols, d'autant plus qu'ils ne paroissent pas trop s'inquiéter de moi; il en vint cependant bientôt après d'autres mieux mis, qui me regarderent attentivement; ceux-ci m'offrirent ensuite du riz à manger: je ne le refusai pas, j'avois trop besoin de me faire des amis dans mon nouvel état; mon imagination étoit dans un trouble que je ne pouvois débrouiller. Ils avoient fait cuire ce riz dans un bambou, percé comme un passoir; après l'avoir bouché, ils l'avoient enfermé dans un autre bambou plus gros & plein d'eau; ils avoient aussi bien bouché celui-ci, & l'avoient

Fagon de
faire cuire le
riz, & le tirer
du feu.

jeté sous les cendres ou des braises légères; l'eau du premier bambou, en bouillant, s'imbiboit dans le riz du second, & le feu ne pouvoit brûler le premier, à cause de l'humidité entretenue par l'eau qu'il contenoit; ils avoient fait du feu en frottant avec vitesse deux morceaux de bambou. La pluie cessa, & nous nous rembarquâmes dans notre pirogue, quittant cette Isle déserte, dont le court séjour me paroissoit un conte de Fées & n'avoit si fort étonné.

Nous passâmes, faisant toujours route vers l'ouest, dans un canal formé par cette Isle & par un autre à terre d'elle; je voyois beaucoup de pirogues allant & venant à cause de l'abord du galion; mais je ne voyois aucune trace d'habitation ni de culture. Nous sortîmes au large par un détroit que formoient les deux pointes de ces Isles, & nous longeâmes la terre à droite. Nous nous tenions au large à cause des roches, où rompoient de gros brisans qui nous empêchoient de ferrer la terre. Nous n'osions non plus prendre trop du large, à cause de la petitesse & de la foiblesse de notre pirogue; cette alternative nous faisoit souvent ranger de trop près les pointes des brisans, & nous mettoit en grand danger par la mer qui s'y élevoit.

Description
du village de
Lawan.

Enfin nous détournâmes une pointe, & j'entrevis, à travers les arbres, un village nommé Lawan; il avoit une espece de Fort sur une hauteur au bord de la mer, où étoient l'église & le couvent. Les maisons des Indiens étoient en dehors, éparfes dans le bois, que la Nature, trop fertile, rendoit difficile & touffu. J'étois tenté de comparer ces maisons à des cages; leur forme carrée & composée de bambous en grille, ou simplement en long & à jour, la façon dont elles sont perchées sur leurs piliers, & leurs vacillations au moindre mouvement de ceux qui sont dedans, vû la nature des bambous qui les soutiennent, leur donnoient assez l'air de véritables cages.

Nous y relâchâmes, & je descendis chez le Curé, qui étoit Jésuite, de même que tous ceux de cette Isle, & qui me fit une assez bonne réception; j'y mangeai des œufs d'un oiseau nommé Tabon, qui sont gros comme ceux d'une oie, & qui sont cependant pondus par un animal qui n'est pas plus gros qu'une tourterelle. Lorsque la femelle du tabon veut pondre, elle creuse une petite caverne profonde & tortueuse dans le sable, & y fait sa ponte, & lorsqu'elle l'a finie, elle couvre ses œufs avec du sable, en rebouchant son trou comme il étoit auparavant.

La chaleur du sol fait éclore les œufs, dont les petits pouffins grattent le sable jusques à ce qu'ils soient parvenus à se faire jour & à découvrir la lumière; mais il en périt beaucoup, car, dans cette obscurité, il arrive souvent qu'ils grattent ou horizontalement ou en bas, & ne peuvent par conséquent parvenir à la surface du sol; ils meurent alors de faim & de fatigue.

Nous repartîmes de Lawan au coucher du soleil, pour profiter du calme de la nuit, & longeant la côte à l'ouest, nous fîmes route pour Catarman; nous fîmes douze lieues cette nuit-là, mes Indiens étant bons rameurs, & la pirogue marchant bien: j'avois cependant d'eux quelque méfiance, car, quoique je n'entendisse pas leur langue, je comprenois qu'ils parloient souvent de moi. Sous prétexte de gesticulation & de signes, un d'eux, pressant avec liberté mes habits, approchoit fort de mes poches. Une pareille familiarité, que ma seule méfiance me rendoit peut-être suspecte, ne me plaisoit pas; je ne savois trop que penser; mais un violent désir de me rendre à Manilla me possédoit: je voulois profiter du seul vaisseau qui dût bientôt partir pour le port de Canton, & je passois sur toute espece de danger. Lorsque j'arrivai à Catarman, combien

Risque d'être
fait esclave,
& relâché à
Catarman.

n'eus-je pas à remercier Dieu, en apprenant que dans la nuit, à la même heure, & aux mêmes écueils où nous avions passé, les Corsaires Mahométans avoient pillé trois pirogues, & fait esclaves ceux qui s'y étoient trouvés ! Cette nouvelle avoit été apportée par ceux à qui l'obscurité de la nuit avoit permis de se sauver à la nage. L'on me dit aussi que les Indiens qui m'avoient conduit étoient de l'Isle de Capul, qui, depuis long-temps, n'avoit plus de communication avec les Européens, n'ayant ni Curé ni Gouverneur ; l'on ajouta que cette Isle servoit d'asile aux Mahométans, qu'ils aidoient quelquefois dans leurs courses ; peut-être est-ce par cette raison que notre pirogue ne fut pas attaquée comme les autres, les ennemis ayant reconnu leurs camarades.

Police civile
& militaire
de ce village,
exercée par
un Jésuite.

J'allai loger chez le Curé, qui étoit Jésuite ; il me reçut assez bien, mais avec un peu de hauteur. Je le voyois fort occupé à tenir ses especes d'audiences ; il y terminoit les démêlés des Indiens, ou les affaires concernant la police & la sûreté de la Paroisse. A la nuit, un petit garçon qui le servoit vint me prier de passer dans une chambre voisine, & de me reposer sur un canapé ; je le suivis, & m'ayant laissé seul, il ferma à clef la porte sur lui. J'en-

tendis un instant après, dans la chambre que je venois de quitter, beaucoup de monde, & la voix du Pere Jésuite. Il haranguoit, & faisoit rendre compte de leur conduite à certains de la compagnie, qui, par le son de leurs voix, me paroissoient âgés. Sa voix s'échauffoit, & l'interrogation finissoit ordinairement par ce mot, *Mangateau*, qui signifie chose ; il étoit suivi d'une fustigation ferrée, dont j'entendois les coups. L'Inquisition me revint dans l'idée, & je fus un peu surpris. J'eus grande attention, à souper, de lui demander, lorsqu'il eut lui-même commencé à me parler de ses fonctions de justice, si elles étoient pour quelque objet de religion, ou de simple police du lieu. Il m'assura, & je fus convaincu par la droiture de ses démarches, que ces punitions tenoient à la police.

Catarman, qui, en langage Indien de Samar ou Bissaye, signifie *pointe* ou *cap*, n'étoit qu'à quatorze lieues de Palapa, & il m'en restoit huit ou dix à faire jusques à l'Isle de Luçon ; je voulois m'y rendre ; mais à cause des Indiens Mahométans de Mindanao, Holo, Borneo, Paragoa, & autres Isles entre les Philippines & les Moluques, personne n'osa me passer au détroit de San-Bernardino, qui étoit leur principale croisiere. Je m'étois sé-

Corsaires Mahométans.

paré des Indiens de Capul qui m'avoient amené; car ce que j'avois appris touchant leur Ile, ne m'avoit pas donné de la confiance. Les Indiens Chrétiens craignent beaucoup ces Mahométans, qui infestent sans cesse les côtes des Isles Bissayas, & même celles de Luçon; ils viennent, sans opposition du Gouvernement Espagnol, enlever les Habitans jusque sous les murs de Manilla. Outre cela, l'on m'exagéroit la difficulté de la route par terre de San-Bernardino à Manilla, qui étoit de cent cinquante lieues, par des chemins à peine praticables dans cette saison, même pour les Indiens, qui étoient accoutumés à se mettre dans la vase jusques à la ceinture. Le pays ne donnoit presque d'autres montures que quelques buffles, dont même en beaucoup d'endroits on ne pouvoit se pourvoir: d'un autre côté, en attendant la fin de l'hivernage du galion, je manquois le seul bâtiment qui partit de Manilla pour Canton, où j'avois dessein de me rendre.

Cloches Indiennes ou tambours.

Tandis que je faisois ces réflexions, les gardes, placés sur les caps & sur les hauteurs, donnerent, par leurs cloches-tambours, le signal de l'approche des pirogues Maures. Ces cloches-tambours, connus par les Européens sous le nom de Tamtam, sont faits de métal, &

ils ont six points au plus d'épaisseur; ils ont la forme d'une espee de tambour de basque, dont le plan seroit interrompu dans le centre par une espee de plan elliptique, par conséquent cave d'un côté, & convexe de l'autre. On tient l'instrument suspendu, & on bat avec une baguette fourrée la partie convexe de cette ellipse, qui est l'extérieure. Le son que rend cet instrument est un peu rauque & sourd, mais fort; il est d'une nature à ne pas se faire entendre à plus de quatre cents pas; mais dans cet espace il s'entend plus généralement que le son de nos cloches, à cause de la plus grande quantité de ses vibrations. Je fus donc obligé d'abandonner le dessein de me rendre à Manilla avant le galion, par l'impossibilité d'aller en avant sans danger, les Maures ayant paru plusieurs fois devant le village. Après quelques séjours, je rétrogradai, & je me rendis à Palapa.

Il n'étoit resté à bord que l'équipage, & je trouvai ce village, qui peut consister en cent maisons, rempli par les passagers du vaisseau; les restes de cette Paroisse étoient épars dans les bois; je m'y arrangeai cependant assez bien, & mon séjour y fut agréable. Ce lieu, qui est situé sur une riviere de son nom, à deux lieues de la mer, étoit assez vivant à cause de la re-

lâche du galion, qui y avoit attiré les Indiens de Catarman, Lawan, Catuby, Ubi, & autres villages, à douze ou quinze lieues aux environs; l'on trouve aussi sur la côte du sud, vis-à-vis de l'Isle de Leyte, le chef-lieu de Samar, nommé Cabalongua, qui est le lieu de résidence du Gouverneur Espagnol de cette partie; il est ordinairement le seul Espagnol séculier de son Gouvernement; Cabalongua n'a guère d'autre productions remarquables qu'une espece de fèves de St. Ignace, nommées dans le Pays Pepitas de Cabalongua. Les maisons des Indiens sont construites de bambou, & le toit & les murs sont couverts avec des feuilles d'un arbusse appelé nipe; ces feuilles sont doublées & cousues sur un petit roseau, & rangées en façon d'ardoises: on n'habite point le bas des maisons; mais à quelque hauteur de terre on pratique un plancher de bambous fendus, rangés en grilles, & ferrés. Ils ont assez de solidité, & donnent lieu, par leur arrangement, à l'évaporation de l'humidité du sol, & au passage de l'air, ce qui rend ces maisons très-saines.

Je passai mon temps aux villages de Catarman, Lawan, & Palapa, qui, comme tous ceux du Pays, ont un petit Fort dans lequel est l'église; les Habitans s'y retirent avec leurs

plus précieux effets, lors d'invasion de la part des Mahométans que les Espagnols nomment Maures.

Tous ces Pays, vers les bords de la mer, suivoient autrefois cette Religion; mais les Missionnaires Espagnols les ont convertis, & rendus sujets de la Couronne; aussi exercent-ils sur eux un pouvoir presque despotique; ils punissent la moindre faute par des coups de fouet; tout y est également assujetti, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfans, sans distinction de rang, d'âge, ni sexe. Il est vrai que dans cette Isle, les Jésuites qui en desservoient les Paroisses, tournoient tellement l'esprit de ceux qu'ils châtioient, que remerciant le Pere, & recevant volontairement la punition, ils étoient persuadés de la justice de leur châtiment. Ils se repentoient même, & retomboient rarement dans la même faute. Ces punitions sont publiques & point déshonorantes, chacun connoissant qu'il est dans le cas de tomber en faute, & de les subir du soir au lendemain. Ils sont très-bien instruits de la Religion: outre les fêtes, deux jours de la semaine sont fixés pour célébrer le Service divin, & chanter des cantiques avec une harmonie, une onction & une simplicité naturelles, qui rendent cette cérémonie très-auguste. Je m'y

trouvai le jour de la fête du lieu ; elle se célébra décemment & avec dévotion , mais suivant le génie Espagnol. On arbora aux bastions du Fort les pavillons de la Vierge, de saint Ignace, de saint François, & autres, & ils furent salués de l'artillerie au lever & au coucher du Soleil. On a détruit depuis peu, dans cette Isle, l'usage de danser dans l'église le jour de la fête. On a cru avec raison ces actes d'alégresse dangereux ; mais je reviens aux Curés. Le Jésuite connoissoit par la confession, l'intérieur des ames de ces Indiens, qui vont bonnement consulter leur Curé sur leur moindre différent & dans leurs moindres besoins. Il les aide toujours de ses conseils & de quelque petite gratification, soit en remèdes, soit en vins, liqueurs ou viandes ; il mêle ainsi tour à tour la sévérité & la douceur, de façon que ces Peuples se corrigent de leurs défauts, & le regardent comme un Pere uniquement appliqué à les rendre heureux. Il tient en effet à leur égard la place de Pere de famille, de Directeur sévère pour établir le bon ordre, & de Capitaine de terre & de mer pour les défendre de leurs ennemis. C'est le Curé qui dirige la construction du Fort de chaque Paroisse, qui le pourvoit de canons, qui fait construire les

bateaux de guerre, & quelquefois qui les commande lui-même ; il nomme les Capitaines, les corps de garde, les postes des Sentinelles ; il est, en un mot, Directeur spirituel & temporel. Quoique je sois naturellement peu porté pour la sévérité & le pouvoir monastique, je ne pus m'empêcher d'admirer de pareilles dispositions, & quelle qu'en fût la source, bonne chez certains, & d'une autre nature chez d'autres, elles tendoient généralement au bien. Cet ordre me paroissoit, quant à la police & au spirituel, le même qu'observoient les Jésuites aux missions du Paraguai ; ici cependant les Indiens y trouvoient leur bien réel, & ils travailloient à leur profit. Pendant mon séjour dans ces Isles, le Roi d'Espagne ayant détruit l'Ordre des Jésuites dans son Royaume, on vint les rassembler pour les envoyer en exil. Ils supporterent, sous mes yeux, cet événement avec soumission & fermeté, quoiqu'ils se trouvassent dans un Pays où ils auroient pu causer des révolutions, par l'amitié que les Indiens avoient pour eux. Il ne restoit alors sous la domination Espagnole, dans cette partie du Monde, que ceux des Mariannes que nous n'avions pas eu ordre de prendre à notre passage, & peut-être dans l'Amérique, ceux de la Californie, que les In-

Emprisonnement des Jésuites.

diens avoient différé de renvoyer sous différens prétextes; ceux du reste de la Nouvelle-Espagne étoient partis pour l'Europe depuis long-temps.

Le sol de l'Isle de Samar est très fertile, & d'une culture aisée; il rend au moins quarante pour un; l'on n'y sème d'autres grains que du riz, qui sert pour les Curés, pour le Gouvernement de Manilla, & pour le Gouverneur de la Province, qui est le plus souvent le seul Espagnol séculier résidant dans un Pays très-étendu. L'Indien ne se nourrit ordinairement qu'avec des patates, des yams, & une autre racine qu'il nomme Gaby. Je me nourris aussi de racines pendant mon séjour; leur goût sucré me paroissoit plus agréable que la fadeur du riz cuit à l'eau. Dans le commencement, elles me parurent venteuses & pesantes, mais je m'y accoutumai bientôt, & elles me nourrissoient mieux que le riz. J'y mangeai aussi beaucoup de viande de cochon, qui est plus petit que le nôtre, & plus effilé; sa chair n'est point pesante, elle est noire & par filamens comme celle du bœuf. Les œufs de tabon y sont aussi fort communs; il s'en trouve quelquefois dans un trou jusques à quarante; l'expérience a appris aux Indiens à les rencontrer & à les déterrer; ces œufs sont pesans & indigestes: on y fait

de la bonne eau-de vie avec la sève de l'arbutte nipe, avec celle du cocotier, & celle d'un arbre nommé *Cabonegro*, à cause des fibres noirs qu'il produit, & dont on fait des cables & des cordages très-bons. Les Indiens se nourrissent aussi avec la chair du coco, lorsqu'elle commence à se consolider: elle ressemble alors à une espece de glu blanchâtre; mais elle est indigeste lorsqu'elle est formée, & alors elle a un peu le goût de l'amande fraîche.

L'Indien de Samar n'a d'autre arme & d'autre instrument de travail qu'une espece de couteau de chasse, qu'il nomme crys ou campilan: il s'en sert pour couper les plus gros arbres, dont il fait des pirogues, ou qu'il fend pour en faire des planches. Lorsque cet instrument est usé, il sert aux femmes pour gratter la terre qui est sablonneuse, & pour y planter des patates ou autres racines. Dans deux mois elles deviennent extrêmement grosses, & un espace de quarante toises fournit plus que le nécessaire d'une famille assez nombreuse.

Ils cultivent aussi des cannes à sucre, des choux, de l'ail, des oignons, des melons, des jacres, des oranges de la Chine, des citrons, des légumes, & beaucoup d'autres fruits inconnus en Europe, mais en petite quantité.

Ils ont des figues bananes en très-grande abondance; il y en a de douze à quatorze especes, & de divers parfums. Ils sont obligés par le Gouvernement d'entretenir des cacaotiers, qui sont ici des arbres à haute tige.

Les bois sont pleins de cocos, de figues, de citrons, de pomplemous, espece d'orange de cinq pouces de diametre au moins, de poivre, de miel, & de cire. L'on fait rarement peu de chemin sans rencontrer des ruches; elles sont suspendues aux branches des arbres, en forme de citrouille allongée.

Oiseaux &
quadrupedes.

La chasse n'est pas moins abondante, & les bois foisonnent d'oiseaux de toutes especes, sur-tout de poules; elles different des nôtres par leurs corps ramassés & leurs pattes courtes; elles sont de couleur grise, piquetée comme la perdrix; les tourterelles y abondent aussi; il y en a de trois sortes; les premieres sont grises & grosses comme des poulardes; les secondes sont plus petites, & la troisieme espece est verte & excellente. Il y a une autre espece d'oiseau nommé Calao; il est gros comme une oie, très-bon à manger, mais difficile à joindre. Il se perche aux environs des endroits humides, sur les plus hauts arbres; son vol est très-rapide, & il est remarquable par sa tête, sur laquelle croît une grande couronne

ronne oblongue & rouge, plane, & de même matiere que le bec dont elle fait partie: cet ornement, joint à sa grosseur, lui donne un air majestueux; ses plumes sont noires & roussâtres. J'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie la tête d'un de ces oiseaux. Les Cacaotiers, espece de perroquets blancs, & les Louris y sont aussi en très-grand nombre, & l'on y trouve beaucoup de jolies petites perruches de diverses couleurs, & de la grosseur d'un linot. Il y a encore une espece de petit oiseau, de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses couleurs, qui approchent du fauve, du rouge & du bleu; les quadrupedes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont pleins de singes très-gros, de buffles sauvages, & de chevreuils; l'on me fit dans ce Pays beaucoup de relations sur la différente qualité des serpens, en grosseur & en petitesse; mais je n'y en vis pas de bien extraordinaires.

Il n'est pas plus difficile dans ces Isles de s'habiller que de se nourrir. Il y a une espece de figuier bananier, dont les écorces roulées qui forment le pied, sont composées de fibres qui s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. On les ajoute les unes aux autres, & on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est

apprêtée avec de la chaux. On appelle ce fil ou cette fibre Abaca; outre la toilerie, elle sert pour les cordages. Il est aussi aisé de se loger que de se vêtir dans cette partie du Monde; car les rivières sont bordées de bambous, & les bois sont pleins de nipe & de routan. Ce dernier leur sert, au lieu de clous, à attacher leurs bambous avec une adresse extraordinaire; car ils n'emploient pas une once de fer dans leurs maisons. Enfin, deux mois de travail au plus répartis dans l'année, font l'exercice de ces Peuples, dont les mœurs douces annoncent la félicité. Les hommes sont d'un caractère aisé & ouvert, & les femmes gaies & galantes sans débauche; quoique peu portés à la fatigue, ils ne la craignent pas à la moindre nécessité; ils sont un peu vains, menteurs, & intéressés à l'égard des Européens, mais sans méfiance ni larcin. Leur penchant à l'amitié m'y a fait remarquer des épanchemens de cœur que je n'avois discernés nulle part, & je les crois extrêmement délicats sur les différens degrés de sensations.

Caractere
des Indiens.

Je fus bien surpris lorsque je les vis faire précéder le baiser, témoignage ordinaire de l'amour entre les deux sexes, ou entre les peres & leurs enfans, par une douce aspiration de l'odeur de la partie où ils vouloient

appliquer leurs levres. Ces Indiens Bissayes ont beaucoup de goût pour la Musique, & ils sont extrêmement adroits d'esprit & de corps pour toutes sortes d'Arts & de Métiers, quoiqu'ils n'y soient cependant pas maîtres bien achevés par le peu de pratique. Leurs fibres sont généralement plus souples que les nôtres, & ils se servent de leurs pieds, à peu de différence près, comme nous pourrions faire de nos mains, pour ramasser diverses choses, ou pour s'y accrocher. Ils pincet avec les doigts du pied aussi fortement que nous saurions faire avec les doigts de la main. Le même homme fera une guitare & un violon avec le même campilan qui lui aura servi à fendre un gros arbre ou à creuser une pirogue; ce même instrument lui servira également à faire des dessins sur des bambous, ou de la sculpture d'une finesse étonnante, & à se défendre contre ses ennemis; c'est enfin leur unique meuble tranchant. Ils font des nattes d'une telle finesse qu'elles peuvent entrer dans nos poches, quoiqu'elles aient six pieds de longueur. Elles sont très-bien travaillées en divers dessins, & peintes avec des couleurs très-vives, qu'ils font avec l'écorce ou le bois de certains arbres.

Ils travaillent de jolies étoffes, mélangées

en abaca ou fibre de figuiers bananiers, avec de la soie ou du coton; ils font des broderies sur des étoffes de soie extrêmement fines, & de la dentelle. Il n'y a point de maison qui, pour son usage, n'ait un métier de Tisserand. Lorsqu'ils sont à bord, ils deviennent Charpentiers, Voiliers & Calfats; à terre, ils sont Cordiers & Constructeurs. Je ne saurois enfin vanter assez leur goût & leur sagacité; & ce qu'il y a de singulier, c'est que pas un d'eux n'est ouvrier journalier d'aucun de ces métiers, mais ils les exercent tous, un peu grossièrement à la vérité, suivant leur fantaisie ou leurs besoins. On écrivoit autrefois dans ces Pays avec un stile sur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils ont la coutume de se faire *massarer*, ce qui consiste à donner de la circulation au sang & aux humeurs, en faisant craquer les jointures, & en pétrissant la chair des différentes parties du corps; ils frottent aussi les jointures aux enfans avec de l'huile. Tout cela me paroît très-sain, & est en usage dans toute l'Asie. Ils suppléent aux ventouses par des pincemens très-forts sur le haut de l'épaule, & qui étant redoublés forment des ampoules: ils suppléent à la saignée par des entailles dans la chair; ils connoissent d'ailleurs beaucoup de baumes & de plantes médicinales.

Ils n'ont pour vêtement qu'une large culotte longue qui descend à mi-jambe, une chemise qui descend à mi-cuisse par-dessus la culotte, & un mouchoir roulé en anguille autour de la tête, en façon de turban. Lorsqu'ils veulent être plus superbement habillés, ils mettent une espèce de robe de chambre de soie ou de coton, & ils portent un chapeau rabattu; c'est ici une grande beauté que d'avoir les ongles fort longs, mais du gros & du petit doigt seulement, & j'en ai vu de deux pouces au moins de longueur. Les femmes portent à la ceinture une espèce de toile ou de pagne, qui, faisant plusieurs tours autour du corps, les enveloppe jusques aux pieds; certaines d'entre elles portent une jupe d'abaca, dont la toile fine & claire les oblige par modestie à en replier un côté en avant dans la ceinture, & alors elles ont une jambe nue; elles portent aussi une chemise qui ne descend que jusques à la ceinture; leur tête est également ceinte d'un mouchoir comme les hommes; mais leurs cheveux sont roulés en couronne sur le haut de la tête: elles portent une robe en cérémonie. L'un & l'autre sexe a de très-beaux cheveux; les femmes sur-tout en prennent un soin tout particulier, en les oignant d'huile de coco, qui les consolide & les rend

très-noirs. Il est rare d'en trouver de laides, quoiqu'elles ayent le nez court & écrasé dans le haut, sans que les narines soient ouvertes comme chez les Negres; & quoique leurs traits soient assez petits & peu réguliers, elles ont presque toutes de fort beaux yeux & de la physionomie. Elles se servent, au lieu de cruches, de longs bambous, de six à sept pouces de diamètre; elles portent quelquefois des chapeaux de feuilles de nipe pareils à ceux que je vis aux premiers Indiens de ce Pays, & lorsqu'elles vont chercher de l'eau, l'arrangement de leur jupe, leur large chapeau, & le gros bambou dont elles sont légèrement chargées, leur donnent ensemble de la grace, de la noblesse, & une apparente fierté. D'ailleurs, au loin des villages, les deux sexes vont presque nus, surtout lorsqu'ils sont éloignés des Missionnaires.

Productions
de la mer &
de ses Isles.

Les rivières sont poissonneuses, de même que le bord de la mer où l'on pêche de belles perles. L'on prend le poisson en l'enivrant avec la pâte d'une espèce de bois broyés, qu'ils nomment *Coco*. Ils la répandent sur le sable, à basse mer & au flot; le poisson enivré venant sur l'eau est aisé à prendre; les bois de fer d'ébène & de teinture y sont communs. L'on tire de l'intérieur des terres, de la poudre d'or; mais les Moines seuls connoissent cette bran-

che de commerce. Ils défendent aux Espagnols de rester dans les villages Indiens, sous le prétexte louable (s'il a un bon principe) de ne pas exposer les mœurs de ces Peuples simples à la corruption des Européens; il n'y a que peu de temps que le Gouvernement de Manilla a essayé de restreindre le pouvoir monastique.

Je ne saurois finir de parler davantageusement de ce Pays, qui est le plus agréable que j'aye vu, & plusieurs fois j'enviai le bonheur des Bislayes (car on nomme ainsi tous les Indiens des Philippines qui n'habitent pas l'Isle de Luçon). Cette Isle-ci est d'environ soixante-dix lieues de tour, & de dix mille Habitans, & si la Province de Tégas m'avoit plu, Samar l'emporta. Le première avoit offert à mes yeux des plaines à perte de vue, des bois immenses par leur étendue & leur qualité, des rivières ou des lacs dont le bruit des eaux & l'étendue annoncent la majesté du Créateur. Samar me présentoit des fontaines, des ruisseaux, ou des petites rivières; tout le Pays est couvert de bois, qui, à la vérité, ne sont pas si majestueux qu'à Tégas, mais dont les arbres sont, les uns chargés de fruits ou de fleurs, & les autres donnent ou des baumes excellens pour la médecine, entre autres le pa-

l'omaria, ou des parfums pour les maisons. Les ruches qui y sont suspendues, l'air agréablement parfumé par une fleur blanche, analogue au jasmin, & par beaucoup de rosiers de Chine; tout enfin annonce la Nature dans son adolescence, telle qu'elle étoit avant que le travail des hommes eût changé sa forme agréable.

Des lieux aussi satisfaisans & des mœurs aussi douces que celles des Bissayes m'enchantent. Je me retraçois la moitié du tour du Monde que je venois de parcourir, & combien peu les préjugés qui l'enveloppent étoient capables de satisfaire une ame droite & pure. J'enviois le bonheur des Bissayes; leurs mœurs simples, la sincérité qui paroît dans la plupart de leurs actions, & la satisfaction tranquille de leur cœur me sembloient la plus grande perfection des sociétés humaines; j'étois également touché de leur forme d'adoration, soutenue par une musique simple & attendrissante; je n'étois pas moins frappé des beautés que j'avois découvertes jusque dans les moindres ouvrages du Créateur, dans des pays où l'avidité des hommes ne les avoit pas dégradées; je ne pouvois m'empêcher d'y reconnoître cette Providence qui m'avoit jusqu'alors conduit comme par la main; je lui devois de la reconnoissance, &

mes réflexions se tournerent vers la Religion; je fis plus d'attention que je n'avois fait jusques alors à la mienne; Dieu y étoit présenté avec plus de grandeur que dans toutes les autres, s'y étant élevé, si je puis m'exprimer ainsi, par ses bienfaits & ses avis d'exemple, aux extrêmes des deux puissances positive & négative de magnificence & d'abaissement; au lieu que dans les autres Religions, il n'étoit élevé que dans sa puissance positive de magnificence. Elle étoit, par son esprit, la seule digne de s'étendre universellement; elle me paroît enfin la plus propre à rendre les hommes heureux, s'ils en suivoient la morale avec simplicité & bonne foi, & je supposois ces qualités aux heureux Bissayes.

Je donnerai ici l'idée d'un bâtiment, nommé Bouanga, qui n'est peut-être qu'une amplification de celui que M. Anson décrit aux Isles Mariannes; ce sont des pirogues très-longues, & pontées. Le bois du corps du bâtiment est élevé au plus d'un pied au dessus de l'eau, mais à ce même corps est entée l'œuvre morte, qui est extrêmement légère, à peu près dans le goût de celle de nos anciens chébecs; elle a de chaque côté deux galeries de bambou, de deux pieds de large en amphithéâtre, qui regnent dans presque

*Description
d'un trirème
à cadre de
balancement.*

toute la longueur du bâtiment, laissant peu de distance à remplir de l'avant & de l'arrière. Le premier degré de cet amphithéâtre, placé à côté & en dehors du plat-bord, est élevé d'environ un pied & demi sur le pont; & le second, également à côté & en dehors du premier degré, a sur lui un pied seulement d'élévation. La première galerie ou degré est soutenue par des courbes attachées à l'œuvre morte, & la seconde par des courbes attachées à des alonges très-saillantes, laissées de distance en distance, plus alongées que l'œuvre morte: ces deux galeries & le pont servent à affeoir trois rangs de rameurs, dont les échaumes & les avirons sont placés les uns au dessus des autres, dans le goût des sabords des vaisseaux; ils sont tellement disposés, que le second rang de rames vient frapper l'eau dans le vide intermédiaire que laisse le premier rang, & qui est nécessaire à l'alongement du bras du rameur. Enfin, le troisième rang vient frapper l'eau également dans le vide intermédiaire du second rang perpendiculairement, mais en dehors ou au large du premier rang (On nomme échaume, en terme de marine, une cheville de bois ou de fer, qui, étant placée sur le plat-bord, sert de point d'appui ou de centre de rotation à la rame).

Ils suppléent aux échaumes du premier rang par des trous au bord ou à l'œuvre morte, où passe la rame; & les échaumes du second & du troisième rang sont formés par quatre arcbutans, dont deux venant l'un de l'avant, l'autre de l'arrière, à l'inclinaison de quarante-cinq degrés, contribuent à la solidité d'un troisième placé à leur point de rencontre & perpendiculairement; celui-ci qui forme l'échaume, & les deux premiers qui le buttent, sont dérangés de la ligne perpendiculaire par un quatrième, qui les éloigne du bord, & les incline vers l'horizon, pour donner un plus long bras de levier au rameur; ce dernier arcbutant est attaché sur le bord d'une espèce de lifse ou de garde-corps, qui est à la galerie de bambous. En sorte (pour mieux entendre cet arrangement) que les deux premiers arcbutans & l'échaume ou troisième arcbutant sont d'un bout attachés sur le bord de la galerie, & le quatrième sur son balcon, & de l'autre bout ils contretiennent tout l'échaume ou troisième arcbutant auquel ils sont liés. En sorte aussi que les deux premiers & longs arcbutans forment un triangle isocèle, partagé par une perpendiculaire qui est l'échaume, & incliné en dehors par le quatrième arcbutant sur un plan

formé par le bord ou par le balcon, & le bord de la galerie de bambous.

D'ailleurs, la construction de leurs rames n'est pas comme la nôtre. Le bras du rameur doit être robuste, tout le poids étant dans le bout de la rame, qui n'est formée que par une longue barre, au bout de laquelle est une planche oblongue.

L'on juge bien que ces galeries & le nombre de rameurs doivent donner au bâtiment un balancement considérable; voici comme ils y remédient. A environ un sixième de la longueur du bâtiment, en distance de l'avant & de l'arrière, sont placés en travers deux gros bambous, qui s'éloignent de chaque côté du bord d'environ vingt à vingt-cinq pieds plus ou moins, suivant la grandeur du vaisseau. Ils ont dans leur bout deux ou trois autres bambous liés horizontalement, & qui les joignent en travers, ce qui de chaque côté du vaisseau forme deux grands cadres, ou seulement un grand cadre posé de plan sur un bâtiment. Les deux côtés de ce cadre, qui sont placés en travers sur le bâtiment, ont une tonture qui les fait s'étendre de chaque côté jusques à fleur d'eau, où ils sont joints par les deux autres côtés de ce même cadre. Ces côtés-ci présentant, par les trois bambous

dont ils sont composés, une grande surface à l'eau, empêchent les trop grands balancements du vaisseau; l'on a grand soin que ce cadre soit solidement attaché au corps du bâtiment, car de lui dépend son salut. Il sert en outre, en temps calme, à placer des rameurs dans toute sa longueur, qui se servent de la pagaye, & qui rament à différentes mains, les uns en dedans, les autres en dehors du cadre du balancement.

Il est difficile de croire la vitesse avec laquelle vont ces bâtimens à la rame, & que sur une pirogue surhaussée de quelques mauvais bambous, il soit possible de placer environ cent cinquante rames & quarante pagayes; ce qui paroît cependant moins étonnant, lorsque l'on fait attention que, de chaque côté, il y a trois rangs de rameurs, & deux rangs de pagayes sur les cadres de balancement.

Les Indiens Mahométans se servent de cette espèce de bâtiment, pour faire la course & enlever des Indiens Espagnols. Ils vont vendre leurs captifs à Borneo, & quelquefois à Batavia, où j'ai vu, avec surprise, des esclaves qui avoient été sujets libres du Roi d'Espagne. Ces Mahométans sont braves, & comme ils sont ordinairement très-nombreux sur leurs bâtimens, ils font leurs attaques à l'abordage;

Combats de
Corsaires Ma-
hométans.

ils commencent à nettoyer le vaisseau ennemi, en y faisant pleuvoir une quantité prodigieuse de zigayes ou de petits dards; ils sautent en suite à bord, le cric ou le campilan à la main. Ils font peu d'usage des armes à feu, & ils n'ont que quelques canons qu'ils ont pris sur les Européens. Ils different en cela des Indiens plus voisins des Hollandois, qui commencent à fabriquer grossièrement des fusils. J'ai pris plaisir à examiner en général, lorsqu'il m'a été possible, l'industrie première des Habitans de cet Archipel, qui tâchent de sortir de leur ancien état, presque sauvage, par les leçons qu'ils prennent chez les Chinois & chez les Européens. Les Chinois les fréquentent pour le commerce, & leurs Champans parcourent pendant le beau temps les principaux lieux de cet Archipel; mais comme les Européens leur font la guerre, la nécessité de se défendre les oblige plutôt à saisir l'industrie guerrière que celle du commerce. Ils sont, pour la plupart, sous le pouvoir de Seigneurs tributaires de Holo ou de Borneo, & autres Isles. Plusieurs d'entre eux ont leurs possessions dans un Archipel très-serré, placé à l'espace marqué sur nos Cartes (comme inconnu), entre Borneo, Holo, les Moluques & les Nouvelles-Philippines. Par ce que j'ai vu aux Philippines &

Relations
sur ces In-
diens Maho-
métans, &
sur leur Pays.

à Batavia, & par ce que j'ai ouï dire, j'ai trouvé ces Insulaires assez ressemblans à ceux que décrit M. de Bougainville de l'Isle d'Ofaity, & en général à ceux du sud-est de ces parties. Cette analogie, en fait de mœurs, de langage & de traits, étant, à ce que je crois, plus considérable que celle qu'ils ont avec les Habitans de la terre ferme d'Asie, me fait hasarder de dire qu'il se peut que leur émigration soit bien ancienne, & leur fréquentation avec la terre ferme bien récente. Leur espece & leurs mœurs leur sont devenues par cette raison comme particulières. Les idiomes de ces parties ont en général de la ressemblance; celui des Bissayes a un son très-doux, & j'ai ouï dire qu'il étoit très-poli. J'ai remarqué dans l'idiome de ces Indiens, comme je l'avois fait chez les Sauvages du nord de la Nouvelle-Espagne, des mots très-fréquens dans le discours, qui n'étoient point articulés, mais énoncés par des aspirations du gosier, ou par divers serremens de langue contre le palais, & qui ne sont pas susceptibles d'être rendus par nos signes littéraux. Les Peuples les plus sauvages ont, je crois, généralement moins de mots articulés que nous, & plus d'inarticulés. J'ai d'ailleurs très-peu de connoissance de ces Indiens & de leur

Réflexions
sur leur origi-
ne, leur lan-
gage, & celui
des Peuples
sauvages.

idiome, je n'en parle qu'en passant, & comme les ayant vus assez peu de temps.

Quoique le temps fût par intervalles assez beau à terre, les vents d'aval ou d'ouest régnerent toujours au large, jusqu'à la fin de Septembre; ils commencèrent alors à varier du côté du nord & du nord-est. On se prépara au départ pour Manilla, & le 7 d'Octobre, tout étant rembarqué sur le galion, nous appareillâmes par un vent d'est, & fîmes route à l'ouest-nord-ouest pour entrer dans l'Archipel. Nous fîmes sur le soir très-petite voile, ne voulant pas passer de nuit le détroit de San-Bernardino qui en forme l'entrée, & où il regne des courans très-forts. Le lendemain nous donnâmes dans ce détroit, en laissant cette petite Ile à tribord; elle est au milieu d'une passe d'environ trois lieues de largeur, formée par l'Ile de Luçon, & des illots voisins de celle de Samar. Les courans très-forts & par tourbillons nous manioient, & nous empêchoient de gouverner; mais généralement, excepté les remous, ils portoient en dedans, étoient par conséquent favorables, & les vents étoient assez frais, toujours dans la partie de l'est. Nous dépassâmes ensuite l'Ile de Capul, celles appelées Narangeas, & nous côtoyâmes à tribord la grande terre. Nous vîmes ensuite l'Ile

de

de San-Hyacyntho ou Ticao, où le galion va ordinairement faire de l'eau & prendre des rafraichissemens avant son départ pour Acapulco. Après San-Hyacyntho, que nous laissâmes à bâbord, nous dépassâmes Masbate & Burias, & côtoyant toujours la grande terre, nous entrâmes dans une espece de bassin d'environ vingt lieues d'étendue. Nous dépassâmes peu après Marindouque, & nous entrâmes dans un nouveau bassin.

Nous découvrîmes dans ce parage une voile Européenne, de la qualité de laquelle nous ne pouvions décider, voyant beaucoup de bois sur l'eau, & peu de voile. Ces parages étant très-peu fréquentés par les Européens, nous étions inquiets; nous lui donnâmes chasse. C'étoit le galion de Manilla, le San-Carlos, qui, en faisant route pour Acapulco, avoit trouvé des mers & des vents très-rudes aux parages du nord des Isles Mariannes. Il avoit été obligé de couper son grand mât & son mât d'artimon, & de relâcher.

Continuant toujours notre route, nous découvrîmes à hauteur de Calapan dans l'Ile de Mindoro, dont la pointe est basse. Nous la laissâmes aussi à bâbord; cette Ile & la grande terre formoient un canal, où le vent d'est s'enfournant, nous fîmes très-bonne

route. Enfin, nous doublâmes l'ouban, & nous découvrîmes les montagnes de Maribelles, qui sont au sud-ouest de la baie de Manilla. Nous nous rangeâmes le cap au nord & nord-nord-ouest, pour faire route dessus; nous élongions l'entrée de la baie pour aller chercher la petite passe; la grande passe, quoique plus large, étant moins aisée, à cause du banc de Saint-Nicolas, qui oblige de revenir à l'ouvert de la petite, lorsqu'on est une fois en dedans. Ces deux passes sont formées par l'île du Corréridor, au large de laquelle sont quelques îlots & écueils, nommés Cavallo, Puercas; les terres de Maribelles forment la côte de tribord en sortant de cette baie, & celles de Maridondon celle de bâbord. Les vents étant frais & debout à l'est & à l'est-nord-est, nous mouillâmes en dehors du Corréridor jusques au lendemain, par quinze brasses fond de sable, & alors ayant adonné à l'est & à l'est-sud-est, nous donnâmes dedans, & mouillâmes le 15 Octobre vis-à-vis de la pointe de Cavite, par les cinq brasses fond de vase: ce port de Cavite est situé dans le nord-est de la baie, & est celui des vaisseaux du Roi aux Îles Philippines. Il est à deux lieues de Manilla, où il n'y a pas assez d'eau pour les gros vaisseaux dans la rivière, qui, à mer haute, n'a que douze à

Le 15 Octo.
bre 1768.

quinze pieds de fond. La marée y monte environ six pieds.

Le port de Cavite est formé par une langue de terre qui le défend des vents du sud-ouest & du nord-ouest, qui sont les seuls à craindre; les vaisseaux y sont très en sûreté & amarrés à terre, le bord étant assez à pic. L'arsenal est sur la pointe de la langue de terre, qui est défendue par de bonnes batteries; il est vaste, bien pourvu, & il y a de beaux chantiers de construction. Il est en outre défendu par d'autres batteries & par un assez bon château, situé entre l'arsenal & la ville, qui est sur la continuation de la langue de terre; le tout est entouré par de bons murs du côté de dehors. Cavite a un gros fauxbourg, nommé Saint-Roch, qui est peuplé d'Indiens, qui sont très-bons ouvriers pour les ateliers de l'arsenal, & très-bons matelots. Je séjournai dix jours dans ce lieu, après lesquels je me rendis à Manilla.

Je fus très-aise d'être arrivé dans cette Ville, qui étoit voisine des établissemens Européens dans l'Inde, & qui me parut en recevoir quelque influence par l'adoucissement des préjugés Espagnols; ils m'avoient quelquefois causé des embarras pendant ma route de la Nouvelle-Espagne, & dans la traversée de la mer du sud; j'espérai, mais en vain, trouver chez les

Missionnaires Dominicains, qui fournissoient les Missions de la Chine, des informations & des facilités pour m'introduire avec eux dans cet Empire, & le traverser jusques à la Tartarie; cette voie étoit la seule possible, vû les obstacles que les Chinois oppoient à l'introduction des Etrangers dans l'intérieur; mais elle me fut impossible par le peu de bonne volonté de ces Missionnaires; je me propoiai de continuer mon voyage autour du globe, en passant par la voie de l'Inde.

*Agrément
des bords de
la riviere de
Manilla.*

J'étois logé conformément à mon dessein de connoître les plus simples naturels des Pays par où je passerois, & mon goût étoit en même temps doublement satisfait par la position de la maison. Elle étoit située sur le bord de la riviere, à un quart de lieue de la Ville; cette distance étoit bordée par une chaîne de ha-meaux, de jardins, & de maisons de campagne, ce qui, joint au peu de rapidité du courant, rendoit ses bords charmans; ils étoient embellis par des arbres fruitiers, tels que les manguiers, les mangouftans, les orangers de Chine, & autres. Le chemin par terre n'étoit pas moins beau; il traversoit cinq villages, qu'on auroit justement pu nommer faux-bourgs; leurs distances, occupées par des champs de riz, faisoient une agréable variété;

cent pas plus loin que mon logement étoit une petite hauteur qui se terminoit en plaine; elle seroit de pâturage pour l'immense quantité d'animaux des environs de la Ville. Comme l'usage de ces Peuples est de faire tous leurs transports & leurs voyages par eau, il passoit à chaque instant, sous mes fenêtres, des pirogues & des bateaux qui portent à la Ville le produit des champs & des jardins, & jamais rue ne fut plus animée & plus agréable que l'est cette riviere; le peu de courant qu'elle a, permet de construire le devant des maisons dans l'eau; les Indiens en ont, dont les foibles piliers de bambou sont portés à une ou deux toises en avant dans la riviere, ce qui les rend propres & saines; la moitié de la maison est par conséquent sur l'eau; la moitié de notre cuisine étoit de cette sorte. Ces maisons sont construites comme celles des Bissayes, à quelque petit agrément près. Celles des Espagnols sont en pierres & dans un goût différent, belles & spacieuses; au lieu de vitres, on se sert d'une espece de coquillage transparent comme la nacre, & qui donne assez de clarté.

Je passai mon temps à mon ordinaire, en fréquentant les Indiens le plus qu'il me fut possible; j'habitois, je mangeois & je dormois avec eux; c'étoit la meilleure façon de les

*Caractere &
mœurs des In-
diens de Ma-
nilla.*

connoître. Ils me parurent avoir les mêmes qualités du cœur que les Bissayes ; mais elles étoient plus bizarres : ils sont extrêmement vifs & gais, spirituels & adroits. Ceux qui viennent du nord de l'Isle sont cependant un peu plus grossiers ; l'aisance dans laquelle ils vivent leur donne de la vanité, & leur charité mutuelle les éloigne du travail. Ils comptent la nourriture pour rien, & ils gardent chez eux les gens de leur Nation des villages éloignés pendant trois ou quatre mois, sans paroître importunés de la longueur de leur séjour. Ils sont très-charitables pour leurs parens, retirant chez eux toute la famille d'un parent peu aisé, qui y reste autant que bon lui semble ; d'ailleurs les familles se séparent très-peu, & l'on voit dans la même maison quatre ou cinq branches de la même famille, qui en forment par conséquent autant d'autres. Elles vivent en très-bonne intelligence, & mangent au même plat. On croiroit que des familles aussi nombreuses exigent des maisons très-vastes ; c'est le contraire, car tout le monde, même les étrangers, dorment dans une même chambre, sur des nattes étendues à terre, & rarement arrive-t-il quelque indécence. Je me suis souvent trouvé, à mon réveil, avoir à moitié troqué de natte avec quelque femme qui dor-

moit à mes côtés, sans que l'on y ait trouvé rien à redire. J'ai su depuis, que cette même familiarité existoit dans d'autres parties éloignées de celle-ci, sans qu'il en arrivât le moindre inconvénient ; ces usages dangereux sont une preuve des mœurs pures qui regnent dans ces sociétés. Je n'ai point vu dans ce Pays de dispute entre les maris & les femmes, ce qui est si commun en Europe. Enfin, le bon caractère des Habitans des Philippines s'étend jusque chez les riches Espagnols, & il n'y a point de maisons de ce rang qui n'éleve deux ou trois Créansas ; ce sont des enfans pauvres qu'ils nourrissent & vêtissent sans distinction comme les leurs. Lorsqu'ils sont grands, ils placent les garçons dans différens emplois, & ils marient les filles ; il y a de ces Créansas que leurs bienfaiteurs ont dotés de cinq à six mille piaftres ; il y a d'ailleurs des especes de Couvens où les filles sont très-bien élevées & dotées.

Il me parut singulier que les Indiens commençassent à laisser leurs enfans simplement vêtus de leurs chemises, sans leur donner des jupes ni des culottes jusques à l'âge de dix à douze ans ; je fus surpris que dans un Pays chaud on eût cette négligence pour les filles, dont les courtes chemises ne descendent qu'au nombril. Peut-être la nudité ne fait-elle éprou-

ver de la honte aux jeunes gens, que lorsque le sentiment, commençant à se développer, est excité par un objet particulier; je conçus cette idée après deux remarques que je fis à ce sujet. Un jour que je me promenois dans un bois, à une lieue de Manilla, le hasard me fit approcher d'une maison devant laquelle je trouvai une Indienne d'environ dix à onze ans, assise au grand soleil; elle étoit nue & accroupie, ayant sa chemise pliée auprès d'elle. Dès qu'elle me vit elle se leva promptement, & mit sa chemise; quoiqu'elle ne fût pas vêtue décemment, elle croyoit être bien mise, parce qu'elle avoit les épaules couvertes; elle n'étoit plus embarrassée de paroître devant moi. Je remarquai aussi, pendant plusieurs jours, le fils de mon Hôte, âgé d'onze ans, & la fille d'un Indien voisin, âgée de dix, qui, dans les jeux de leur enfance, commençoient à éprouver quelque trouble; ils se cherchoient mutuellement, ils n'aimoient que leurs jeux particuliers; &, sans le vouloir, ils sembloient y mettre du mystère. Je remarquai que ces deux enfans étoient le plus souvent nus; mais quand leurs cœurs éprouvoient quelques émotions, ils se couvroient par instinct avec leur chemise, ce à quoi ils ne pensoient pas dans d'autres momens, ou vis-à-vis de personnes indifférentes. Mon Hôte

telle étoit restée simplement couverte de sa chemise jusques à l'année qui avoit précédé son mariage, elle l'avoit cependant contracté à l'âge de treize ans. Les Sauvages, les Indiens des Philippines, ceux de l'Inde, les Arabes, vont souvent presque nus, & simplement couverts à la ceinture, sans qu'ils y trouvent la moindre indécence. La couleur basanée de leur peau est une espèce de vêtement, & ils s'accoutument à regarder avec indifférence, & selon les bornes & les loix de la Nature, ce à quoi les hommes vicieux attachent une sensualité effrénée, & bien souvent une modestie recherchée annonce des mœurs plus corrompues que la négligence des Nations les plus sauvages sur leur extérieur.

La ville de Manilla est bien bâtie, elle est de moyenne grandeur, & les maisons ne paroissent pas d'abord ce qu'elles sont; les rues sont belles, le commun des Habitans y paroît aisé, & le haut étage y est riche; mais la somptuosité, le luxe & la débauche n'y sont pas poussés à un si haut point qu'au Mexique: tout y respire l'esprit gai, galant & simple des Indiens, & le fier préjugé Espagnol a un peu cédé aux charmes de leur caractère.

La rivière qui coule sous les murs de la Ville, & dans laquelle mouillent les vaisseaux

Description
de Manilla &
de ses envi-
rons.

marchands, sépare de Manilla le gros Bourg de Sainte-Croix; ce Bourg est en partie aussi bien bâti que la Ville. Il est habité par beaucoup d'Indiens & d'Espagnols, & il est entouré de trois villages Indiens, qui peuvent passer pour ses fauxbourgs. Sur l'autre rive, du même côté de la Ville, sont, à très-petite distance, plusieurs fauxbourgs Indiens très-considérables. Le Parian, lieu assez régulier, habité par beaucoup de Chinois, est le Bourg de vente & de travail pour toutes choses; car il y a très-peu d'ouvriers & de marchands dans la Ville. Les Chinois ou Sangleyes, qui, chaque année, viennent de Canton ou de Quemoy, ont laissé peu à peu quelques-uns de leurs compatriotes pour commercer, sous le prétexte d'embrasser la Religion Chrétienne. Leur nombre s'est tellement accru, qu'à présent ils sont plus de vingt mille. Ils sont la plus grande partie du commerce, & il n'y a guere d'autres ouvriers qu'eux; certains d'entre eux s'adonnent aussi à l'Agriculture. Ils sont d'une souplesse & d'une finesse extrêmes dans le commerce; politiques, conservant toujours un visage riant, polis & ferviables, ayant cependant toujours l'intérêt en vue; laborieux & sobres, sans avarice; ils sont d'ailleurs gais, affables, spirituels, & ordinairement bien faits: leur figure devient assez

Population
de Chinois,
leur caracte-
re, leur figu-
re, & celle
des Indiens.

intéressante, & on s'y accoutume après les premiers jours, qui ne sont pas en leur faveur. Celle des Indiens des Philippines y a quelque rapport, quant à la beauté; mais les os & les traits, la physionomie & les yeux sont différens & plus agréables chez les Indiens que chez les Chinois; ils ont seulement du rapport dans l'ensemble de la figure & dans la forme du nez.

Il y a aussi dans cette Ville des Négocians Arméniens, & quelques Habitans Siamois, Malayes & Malabares. J'y vis aussi des Japonois: les vents les jettent quelquefois sur ces côtes, & ils s'y fixent alors, n'osant pas retourner dans leur Pays, de la vue duquel il leur est défendu de s'éloigner, sous peine de la vie. Ils paroissent très-soumis à leurs Supérieurs; ils ont le maintien grave & ferme, sont robustes & durs au travail, sans être excessivement laborieux; ils sont sobres, & paroissent avoir l'esprit solide & du courage. Ces conjectures sont d'ailleurs très-foibles, n'en ayant vu qu'un petit nombre. Ils me dirent n'avoir de commerce ouvert qu'avec les Chinois, envers qui ce commerce est fort restreint. Pour celui des Hollandois, chacun fait les précautions qu'on prend à leur égard, comme celle de retenir un de leurs vaisseaux en otage, & de renfermer dans

Japonois;
idée de leur
caractere &
de leur com-
merce.

une enceinte les Européens préposés à ce commerce. Les Manillois leur ont envoyé autrefois des Députés avec des présens, des offres d'amitié, & des propositions de commerce. On leur rendit des présens de beaucoup plus de valeur, & des offres d'amitié; mais on n'accepta point le commerce. Les Manillois envoyèrent aussi des Députés à Pékin, & le commerce sur toute la côte de la Chine leur est libre, étant regardés comme Indiens. Il leur feroit très-aisé de l'étendre, n'y ayant que cent & quelques lieues de traversée de la côte de Luçon à celle de Chine.

On y fait différens beaux ouvrages en or, & en une espee de tombac, d'un tiers plus précieux que l'or; les chaînons d'or que les femmes y travaillent, peuvent aller de pair avec les plus beaux du monde. L'on trouve aussi dans les dépendances des Philippines quantité de nids d'oiseaux, qui sont un manger délicat & très sain, il y a des mangues excellentes, & du sagou, qui est une espee de gomme; elle découle des branches tronquées d'un arbre, & elle est bonne pour l'estomac.

Sauvages de
l'Isle de Lu-
çon.

On trouve, dans certaines parties de l'Isle, une espee d'hommes presque Negres, quant à la couleur & aux traits; ils sont errans dans les bois, de petite stature, & d'un caractère

doux. On ignore leur ancienneté, ou quel événement les a placés dans ce Pays. Il y a aussi des Indiens qui ne sont pas encore Chrétiens, & qui errent sans être réunis en villages.

Les Habitans des bords de la mer étoient autrefois Mahométans, & gouvernés par des Seigneurs, nommés Datous, qui étoient Souverains dans leurs petits districts, & payoient un tribut à divers Rois: il ne reste de ces Datous qu'aux Isles Bissayes, où ils n'ont pour souvenir de leur ancien pouvoir que la peine de faire payer le tribut au Roi d'Espagne; il est cependant modique, & commode à payer, comme dans la Nouvelle Espagne. Les Datous de l'Isle de Luçon sont très-rares, & sans aucune espee d'autorité. Je connoissois une Métisse Indienne & Chinoise, dont le frere, descendant de ces Souverains, voulut faire valoir un nouvel ordre de la Cour d'Espagne en faveur de son origine; cet ordre lui fut enlevé par le Gouvernement de Manilla, sous divers prétextes, & le pauvre Indien mourut misérable. Il y a aussi à Manilla un Officier qui a à peine de quoi vivre, quoiqu'il soit du nom & de la race des Montezuma, anciens Empereurs du Mexique, aux descendans desquels on n'a conservé que cinq mille piastras de pension; & le droit d'avoir des gardes autour

de leur carrosse. Leur pauvreté ne leur permet pas de les entretenir, & ils ne les ont que sur leur cachet, avec les armes de l'Empire, qu'on leur a permis de porter. La méfiante sévérité, non des Espagnols en général, mais de quelques particuliers, les rend odieux aux Indiens; elle seroit quelquefois très-juste, si elle n'étoit pas portée à un trop haut point par quelques-uns de ces particuliers. A l'arrivée des Anglois à Manilla, les Indiens leur tendoient les bras; mais ils en furent bien punis: les Espagnols firent main-basse sur presque toute une Province. Les Chinois ou Sangleyes tomberent sans raison dans la même faute, & essuyèrent un châtement plus sévère; on les chassoit dans tout le Pays comme des bêtes sauvages, tirant sur ceux que l'on craignoit de ne pouvoir joindre, & faisant voler à la bouche d'un canon ceux que l'on prenoit; leur race eût été éteinte dans l'Isle, s'il eût été possible de s'emparer de ceux qui étoient dans l'armée Angloise.

Productions
des Isles Phi-
lippines.

Les informations que je pris pendant le séjour de six mois que je fis aux Isles des Bisfayes ou à celle de Luçon, & ce que je vis relativement au sol & aux Habitans, me donnerent une très-haute idée du parti que l'on pourroit tirer de toutes ces Isles Philippines.

Elles produisent abondamment du riz, du blé & des légumes, dont l'exportation dans les diverses parties de l'Inde donneroit une bonne rétribution; car les Hollandois manquent de riz & de blé à Batavia, & la presque Isle de l'Inde tire, à grands frais, ses blés & ses légumes de Surat. Le sucre que les Provinces des environs de Manilla donnent abondamment, & dont l'on pourroit étendre la production, auroit, s'il étoit exporté dans toute l'Inde, la part du commerce lucratif que les Anglois & les Hollandois en font. Il faut que le gain de ce commerce soit très-considérable, puisque les Anglois viennent le chercher en contrebande dans les Ports de Batavia & de Malaca, où on en fabrique. J'ai vu que c'étoit une partie recherchée de leur commerce à Bombay, Surat, Mascate, Bender, Aboucheir & Bassora.

L'indigo & le cacao ne font pas, à la vérité, portés aux Philippines à une culture bien considérable; mais le seul défaut de débouché & d'industrie en est la cause. La première de ces productions y est presque sauvage, & on se donne peu la peine de la cultiver. Elle auroit un très-grand débit dans toutes les parties de l'Inde; tout le monde connoît, en outre, le prix qu'elle a en Europe, de même

que celui du cacao. Il réussit supérieurement dans ces Isles, & est d'une qualité supérieure à celui de Caraque.

Le bois & les écorces propres à diverses teintures, l'ébene, & généralement tous les bois précieux des Pays chauds que l'on emploie aux meubles & à la menuiserie, sont dans ce Pays en très-grande abondance, & il me parut surprenant que la petite partie de ces bois, que les Indiens exploitent, fût d'abord achetée par les Chinois, qui les revendent ensuite aux Indiens ou aux Européens, qui les transportent en Europe ou dans l'Inde. Cette partie de commerce peut devenir assez considérable, lorsque les Espagnols voudront se donner la peine de faire parcourir leurs forêts.

Le coton qui abonde aux Philippines, & l'extrême industrie des Indiens, donneroient lieu aux plus belles Manufactures possibles de toiles de coton, qui seroient nécessairement tomber celles de l'Inde & de la Chine. Je n'ai vu nulle part autant d'adresse & de facilité dans le travail, que chez les Indiens de ce Pays. Ils savent apprêter & employer avec goût les plus belles couleurs qu'ils tirent des plantes, des bois & de l'écorce des arbres de leurs forêts; il n'y a pas de maison aux Isles

Bissayes,

Bissayes, qui n'ait un métier de Tisserand pour son usage; il ne seroit nécessaire que d'exciter & de guider leur industrie, pour tirer d'eux les toileries les plus fines & du meilleur goût.

La facilité de cette branche de commerce, qui renferme presque la moitié de celui des Indes avec l'Europe, m'auroit paru mériter, par sa nature, une extrême attention & les derniers soins pour la faire éclore.

Les mines de fer, qu'on avoit commencé d'exploiter dans les parties de la Laguna & de Cagayan, mais qu'on a abandonnées par le peu d'habitude, peuvent fournir un bon commerce avec toute l'Inde, qui tire de l'Europe une partie de son fer. La poudre d'or enfin que l'on achete des Indiens presque sauvages, & les perles qui se pêchent sur les côtes des Isles Bissayes, sont un objet assez précieux, pour qu'on essayât d'arracher des Missionnaires Espagnols de ces parties, toutes sortes d'instructions à cet égard, afin de retirer tout le profit que de pareilles richesses peuvent apporter.

Les bois des Bissayes donnent abondamment du poivre, je l'ai vu par moi-même. J'y ai vu aussi une branche tendre de giroflier, que l'on alla chercher dans le bois pour un remède. Je n'affirmerai cependant rien au sujet de cette der-

Tomé I.

N

niere production, dont la qualité peut être différente, & de laquelle je ne pus m'assurer; celle de la branche que je vis, me parut appartenir à un arbruste; mais cette induction me paroît mériter qu'on fasse des recherches sur son existence. J'ai vu aussi à Manilla des noix muscades qui venoient aux environs de la Laguna; je ne crois pas à la vérité qu'elles soient aussi bonnes que celles des Moluques; mais on fait généralement que des arbres dont on ne prend aucun soin, donnent des fruits médiocres & sans saveur. Je ne puis douter, d'après les relations certaines que j'en ai eues, qu'il n'y ait dans les possessions Espagnoles de l'Isle de Mindanao beaucoup d'arbres de cannelle. Elle est à la vérité, comme les noix muscades de Luçon, d'une saveur un peu sauvage & médiocre; mais je puis également attribuer ce goût, qui differe cependant peu de celui de notre cannelle, au défaut du soin & de la culture qui manque à ces arbres. L'exemple des richesses que produit aux Hollandois le commerce du poivre, de la cannelle, de la muscade & du girofle, auroit dû exciter l'attention des Espagnols sur les trois premières de ces productions, qui se trouvent dans les bois des Philippines, & peut-être sur la quatrième.

L'on trouve aussi dans les bois des Bissayes quantité de ruches à miel qui donnent beaucoup de cire; des nids d'oiseaux, des cocos dont on fait de l'huile & de l'étoupe, de l'huile de bois, & beaucoup d'autres choses dont on peut former une petite branche de commerce dans les diverses parties de l'Inde, & que je n'ai pas vues négligées chez des Peuples plus industrieux.

Après le détail des riches productions susceptibles de culture & d'augmentation dont l'on voit que ces Isles abondent, si l'on considère la qualité des Indiens qui les habitent, & leur nombre, on verra qu'ils sont susceptibles de tout entreprendre, pourvu qu'ils soient guidés. Leur adresse, leur activité & leur courage me l'ont prouvé en diverses occasions. Il n'y a point entre eux de meilleurs Guerriers que ceux de Bohol & de Cavite; ceux même des autres Isles ou Provinces que le hasard a mis à portée d'être formés, ne leur cedent point. Il est surprenant qu'un Pays aussi dénué des secours de l'Europe ait produit des Constructeurs, des Pilotes, des Maîtres, tout ce qui est enfin nécessaire à la navigation. L'on construit souvent à Cavite, à Pangassinan, & dans plusieurs autres lieux, des vaisseaux même de ligne, qui, à la vé-

rité, n'ont pas la finesse des nôtres, mais qui sont dans leurs proportions, & sont sur-tout très-solides. L'abaca ou les fibres d'une espece de figuier bananier leur servent pour faire les cordages & les cables; ils se servent aussi de cabo negro, qui est une espece d'excroissance à fibres noires qui vient à un arbre de ce nom. Les arbres des bois donnent différentes especes de brai, qui sert comme celui d'Europe; l'étope que l'on tire de l'enveloppe des noix de coco, sert pour le calfatage, & ils carenent leurs vaisseaux avec un mastic composé de plâtre & d'huile. Les mines fournissent du fer pour le cloutage, les ancrs & toutes les ferrures nécessaires à un vaisseau: les Indiens sont des Matelots-nés, par leur agilité, leur souplesse, & leur résidence sur le bord de la mer ou des rivieres; ces mêmes hommes sont, par leur adresse, à la fois Charpentiers, Calfats, Tisserands, Voiliers & Cordiers, pendant le temps qu'ils sont à terre: ce que j'avance sont des faits dont je me suis assuré. Si aux détails où je suis entré sur les productions de ces Contrées, sur l'industrie & les qualités des Habitans, qui peuvent fournir presque tout ce qu'on retire de l'Inde pour son commerce intérieur & extérieur, on ajoute que ce Pays offre quantité

de bois de construction & toutes les choses nécessaires à la marine; que le nombre des Indiens permet d'y construire & d'y équiper des flottes, sans faire un tort considérable à la culture des terres ni à la main d'œuvre; on verra que cette nouvelle marine pourroit suppléer à celle que l'on fait passer de l'Europe dans l'Inde, soit pour la guerre, soit pour le commerce. Si l'on jette un coup-d'œil sur la situation des Philippines, on verra qu'elles se trouvent à portée de faire en droiture, avec l'Espagne, le commerce des marchandises de l'Inde qui leur seroient devenues propres, & de faire à moindres frais ce même commerce, par la mer du sud, avec le Pérou & la Nouvelle Espagne. Ces Isles ont de très-bons ports; le commerce de l'Europe, ou de l'intérieur de l'Inde, est très-commodément placé à Manilla, à moins qu'une nouvelle route par le nouveau détroit de Cook ne fût plus avantageuse. Pour ce qui est de celui de la mer du sud, il seroit plus commode à un port très-sûr, qui est situé dans la partie de l'est de l'Isle de Luçon, à un lieu nommé Naga; sa situation abrégeroit la route, qui est difficile au travers de l'Archipel, pendant la saison des vents d'ouest.

Bois de construction pour la Marine.

Le voisinage de la Chine met les Espagnols

à portée de retirer des vaisseaux Chinois qui viennent chez eux, les productions qui ne sont pas dans leurs Isles, comme le thé, la porcelaine & la soie. Ils pourroient même prendre chez cette Nation, & dans le Bengale, des Ouvriers en toilerie fine, pour perfectionner leurs Indiens; cela seroit d'autant plus aisé, que les émigrations Chinoises sont très-considérables; le seul défaut d'une saine politique les a rendues jusqu'ici peu utiles, & en dernier lieu absolument inutiles aux Espagnols. Ces émigrations, & celles des autres Peuples de l'Inde, étant bien dirigées, augmenteroient la population des Philippines, qui alors n'auroient besoin de tirer de l'Europe que des Chefs pour les conduire.

La conduite de la Cour d'Espagne dans ses Colonies, me fit naître quelques réflexions dont elle fut l'objet. Je pensai d'abord que l'extension du nombre des possessions & des Citoyens d'un Etat, devoit être la base la plus sûre de l'extension de sa grandeur; les Colonies doivent avoir ce but, & partir de ce principe, où elles ne sont que des points passagers de commerce.

Les Citoyens d'un Etat peuvent augmenter en nombre dans ses nouvelles possessions, par l'incorporation des naturels du Pays, qui,

presque sauvages, d'un caractère souple ou rendu tel, & dépourvus de Chefs puissans, sont amorcés par la douceur d'un nouveau gouvernement, & par le bien-être qu'ils ressentent à chérir & à prendre l'esprit de leurs nouveaux Maîtres.

Ces mêmes Citoyens peuvent encore être augmentés en nombre, par l'incorporation des émigrations de certains Peuples qui, rebutés chez eux par une culture infructueuse, ou par un gouvernement dur, viennent chercher le bien-être chez des Maîtres nouveaux. Mais comme il est assez difficile d'imprimer à ces transfuges un nouvel esprit de patriotisme, une saine & adroite politique doit, en les séparant & les divisant sous divers prétextes & dans divers emplois, en les appliquant sur-tout à la culture des terres, & en les traitant avec bonté & justice, leur faire aimer l'esprit du nouveau Maître, & par conséquent des nouveaux Peuples chez qui ils sont venus habiter? L'égalité de Religion avec le Souverain, & les Loix de cette même Religion, présentées suivant leur qualité & sous leur véritable point de vue utile & aimable, par des Ministres prudens & zélés, sont le plus fort lien qui puisse unir tous les individus réunis de ces deux Nations. L'es-

time, la probité, le désintéressement & la confiance, qui unissent les cœurs de ceux qui professent avec sincérité une même Religion, sont de bien puissans motifs pour unir leurs intérêts temporels. Les Missionnaires bien choisis, & animés d'un vrai zele, doivent donc être un des grands moyens pour attirer la confiance de ces nouveaux Citoyens; le Gouvernement civil doit les protéger & les seconder, en leur prescrivant cependant des bornes qui les éloignent du fanatisme & de l'ambition.

Il est également utile d'établir une entière égalité entre les individus des Nations acquises, & ceux de la Nation du Souverain, chacun suivant ses talens & ses facultés; les mêmes récompenses & les mêmes emplois doivent leur être distribués dans toute sorte d'états, d'un grade cependant subalterne; on doit favoriser sur-tout l'alliance des individus des deux Nations, par le moyen des mariages; un extrême ménagement pour les usages de ces Etrangers, & généralement tous les moyens qui peuvent incorporer les Nations acquises avec celle du Souverain, me paroissent être les véritables moyens de changer des sujets étrangers en sujets nationaux & citoyens.

Je ne crois cependant pas que cette voie

pût être profitable ailleurs que dans les Colonies; car une Nation mêlée forme ordinairement un tout d'un esprit mêlé & abâtardi en tous points. Quel que soit le caractère propre d'une Nation, elle doit seulement en changer la direction, si elle est mauvaise: il lui est défavantageux de l'altérer, & il est toujours meilleur tel qu'il est, qu'avec ce mélange.

La population de cette Colonie, telle que je viens de la supposer, a donc un caractère d'un genre différent, & par conséquent inférieur à celui de la Nation du Souverain; le mélange des individus de diverses Nations, & l'éloignement de la résidence du Souverain en sont les causes; cette dernière influe même sur les Colonies composées en entier de Nationaux. L'éloignement du Souverain les mettant moins à portée de l'aider dans le Gouvernement, & de parvenir aux distinctions, les rend moins Patriotes; cet esprit est aigri par la jalousie qui naît naturellement de l'infériorité dans les emplois, infériorité inévitable à cause du peu de connoissance que le Gouvernement a des sujets qui peuvent être instruits, & à cause de leur petit nombre ou de leur peu de ressources à cet effet. Le patriotisme général est aussi nécessairement aliéné par une espece d'esprit particulier au Colon, qui prend sa source dans

la différence du climat, des usages, de l'éducation, de la constitution physique, & de la façon d'être; cette différence est d'autant plus naturelle, que l'expérience la fait appercevoir de Province à Province, de Ville à Ville, & souvent de famille à famille. D'après cette espece d'esprit particulier, & d'après l'éloignement des Colonies, les crises, qui n'arrivent que trop souvent chez une Nation, des événemens malheureux, bien des choses enfin peuvent produire du changement ou un extrême mécontentement dans les Colonies, & y faire éclore l'idée d'un nouveau Gouvernement. Ce désir ne viendra cependant qu'à la suite du faste, du superflu de toutes les choses utiles à la vie, & du nombre des Colons possédant un même esprit. Il m'a paru que ces particularités ne pouvoient exister en un certain point dans des Isles, & qu'elles étoient par conséquent la meilleure espece de Colonie; leur médiocre étendue n'y permet pas une richesse très-considérable, qui ne naît que de la grande différence des états; cette grande différence existe nécessairement plus dans un Empire étendu, que dans celui d'une médiocre grandeur. La fréquentation entre deux Isles, moindre que celle entre deux Provinces d'un même Continent, leur

donne par conséquent à chacune un esprit particulier qui doit affoiblir leur union; enfin leur situation maritime les rend souvent rivaux. Ces réflexions sur les qualités & sur la population des Colonies, m'engagerent à examiner leur culture, & par conséquent leur commerce; je jetai les yeux sur nos Isles Antilles. Je pensai que les Citoyens doivent être répartis dans des états utiles & variés par gradations, suivant celles de l'origine & de l'ancienneté des Sociétés, où d'abord les premiers hommes ont cultivé par eux-mêmes. Cet ordre n'a pas été suivi dans nos Colonies; l'usage des Esclaves y a suppléé: les Européens qui y ont passé, ont cru se dégrader en conservant l'usage de leur travail manuel; ils sont devenus Bourgeois, & ont substitué les Negres, non seulement à leur travail, mais même à celui des animaux. Ils ont inventé un esclavage tel qu'il n'en existe pas d'aussi dur sur toute la surface de la terre pour le genre des punitions. La population bourgeoise a cependant augmenté, & la population travaillante a diminué; on a besoin de la remplacer chaque année par les cargaisons des bâtimens de la Guinée. Ces deux choses sont contre l'ordre; elles doivent être par conséquent peu utiles; outre le double emploi des

Esclaves qui, mourant dans nos Colonies, ou y étant sans propagation, doivent être remplacés, il pourroit être à préférer qu'une pareille consommation de Negres dépeuplera l'Afrique; leur rareté, qui n'est déjà que trop évidente, augmentera, leur prix suivra la même augmentation, & elle sera en sus favorisée par une plus grande expérience des Peuples d'Afrique, sur leur commerce avec les Européens.

La population bourgeoise ou inactive augmentant, surcharge l'Etat après l'avoir affaibli par sa privation des individus actifs qui ont cessé de l'être, ou bien elle périt dans la crapule, & l'espece se détériore; elle eût pu au contraire s'améliorer & s'accroître par la génération. Elle y étoit d'autant plus engagée, que la beauté du climat correspondoit à la facilité & à la rétribution de la culture. L'on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur la population du Canada & de la Louisiane, qui étoient cultivés par les Colons comme nos champs de l'Europe, & en même temps sur la facilité du travail & la rétribution du sol, plus considérable dans les climats de nos Isles que dans les climats froids; la constitution des naturels des climats chauds, moins robuste que celle des Européens, prouve que leur travail doit être moins dur. La chaleur & le peu de sa-

lubrité du climat, dont les Européens couvrent leur inaction dans les Colonies, n'est que le prétexte de la foiblesse où sont parvenus des hommes intempérans, débauchés, & trop vains ou sensuels pour continuer le travail des mains, & pour prendre des usages analogues au nouveau climat qu'ils habitent. Plusieurs remarqués me prouverent aussi qu'un établissement qui n'est pas guidé par toute la sagesse du Gouvernement, donne lieu à l'avidité des particuliers de le rendre peu durable; cela arrive souvent dans le commerce & dans les Colonies: mais je finis mes trop longues réflexions, & je reviens aux Philippines.

Les Anglois avoient connu l'importance d'un établissement dans leur voisinage, & lorsque par la dernière paix ils rendirent Manilla à l'Espagne, ils profiterent des offres du Roi de Holo, & firent un établissement dans son Royaume; ils ont depuis long-temps cherché à connoître parfaitement cet Archipel, au travers duquel ils tiennent leur route pour se rendre à la Chine dans l'arrière-saison: cette route assure aussi en temps de guerre le débouquement dans la mer de l'Inde. Cette navigation de l'Archipel ouvre en outre le commerce que les Chinois font à présent avec toutes ces Isles; elle favorise la contre-

bande aux Isles Moluques, Philippines, & dans les divers comptoirs Hollandois; elle peut enfin favoriser beaucoup, dans des circonstances favorables, l'invasion de quelque une de ces Contrées, soit Indiennes, Espagnoles ou Hollandoises: on trouvera peut-être mes réflexions vaines; elles le paroîtront cependant moins, si l'on fait attention que le moindre particulier Anglois est véritablement Patriote; que ses idées sur l'extension du bien de la Patrie ont droit d'être reçues par le Gouvernement; que ce n'est que par cette voie que l'on peut connoître les Pays éloignés, qui ne sont guere parcourus que par des gens d'un bas état qui y cherchent leur fortune; que les moindres débouchés, la position des canaux, des ports, des montagnes, choses qui ne paroissent pas d'abord importantes, sont cependant de la plus grande utilité à une Nation qui cherche à s'y établir avec solidité; que ce sont enfin les moyens dont l'Angleterre s'est servie pour faire ses conquêtes dans l'Amérique, établir son immense pouvoir dans l'Inde, & pour s'ouvrir diverses voies au Mexique.

Le commerce actuel de Manilla ne consiste, outre le cabotage des Philippines, qu'en un ou deux petits vaisseaux que l'on envoie à

Macao pour acheter des marchandises de la Chine, en cinq ou six bâtimens Chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour apporter la même espece de marchandises: l'on envoie quelquefois, mais rarement, un vaisseau à Siam, au Bengale ou à la côte de Coromandel; un autre va à Batavia pour chercher des denrées d'Europe, & le galion de la Nouvelle-Espagne est chargé des marchandises apportées de la Chine ou du Bengale. Il ne devoit partir de l'Isle aucun bâtiment avant celui qui étoit destiné pour Batavia, vers le mois de Mars; je me décidai à en profiter.



CHAPITRE IX.

TRAVERSÉE de Manilla à Batavia, dans l'Isle de Java, & mon séjour dans cette Ville.

Le 7 de Mars
1769.

JE partis de Manilla pour Batavia sur une goëlette Espagnole, le 7 de Mars 1769; les vents étoient à l'est, joli frais. Nous laissâmes Marybelles & la pointe de Caponnes à stribord derriere nous, & en fîmes bientôt de même des Isles de Luban & Mindoro, que nous laissâmes à bâbord derriere & fort au large. Nous ne vîmes point Paragoa, & nous nous défiâmes des bancs qui sont au nord de la sonde de *Pulo sapato*. Nous joignîmes la sonde de cet Ilot, qui est de trente à quarante brasses, fond de sable & de coquillage pourri. Bientôt après nous reconnûmes *Pulo sapato*; ce rocher ressemble en effet à un foulier. Les vents de la partie de l'est petit frais nous avoient bien fervis; mais ici ils commencerent à calmer, & nous tournâmes *Pulo sapato*. Il a d'autres ilots ou rochers découverts, qui sont assez dangereux, à trois lieues de distance au nord à lui: le vent ayant un

peu

peu fraîchi, & nous défiant des vents de sud-est dans cette saison, car nous étions au 20 de Mars, nous éloignâmes l'ouvert du golfe de Siam, & nous en étant élevés, nous reconnûmes les Isles d'Anambas & Natuna. Nous avions toujours la sonde. Nous vîmes ensuite *Pulo aor*, & bientôt après les Isles du Saint-Esprit. Les vents, petits depuis *Pulo sapato*, fraîchirent entre les Isles du Saint-Esprit & celles qui forment l'entrée du détroit de Malaca. Nous avions très-peu de fond, la sonde n'étant que de sept à huit brasses, & sa qualité depuis les Anambas étoit de vase. Les orages nous annoncerent bientôt l'Isle de Sumatra, & dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin, qui sont au nord-ouest dans l'Isle de Banca. Nous faisons route sur Sumatra, que nous rangeâmes à une lieue & demie de distance, pour alarguer la pointe de l'Isle de Banca, & en même temps ne pas ranger de trop près la terre de celle de Sumatra. Là est la riviere de *Palimban*, où nous vîmes un vaisseau Hollandois qui chargeoit du poivre; le temps étoit orageux, & il y avoit peu de vent. Lorsque nous fûmes en dedans du détroit, nous rangions l'Isle de Sumatra, & nous étions par les six brasses d'eau fond de vase, étant par le tra-

Tome I.

O

vers de la seconde pointe : le peu de vent & les orages nous engagerent à mouiller, mais voulant en même temps faire de l'eau, nous traversâmes le détroit, & nous mouillâmes, par les quatre brasses, à une portée de pierrier de celle des petites Isles de Nanca, qui est la plus au sud; elles sont sur la côte de l'Isle de Banca; l'aiguade est sur la seconde plage de sable en partant de l'ouest. Nous appareillâmes bientôt après, ces parages étant critiques pour les petits bâtimens tels que le nôtre, à cause des Pirates Malayes; nous débouquâmes de ce détroit. Le lendemain, les vents étoient petits à l'est; nous découvrîmes Nortwater, que nous doublâmes dans peu, & nous vîmes à clair l'Isle de Java. Lorsque nous fûmes par le travers des mille Isles, le renvoi des brises & le courant qui nous affalloit dessus ces Isles, nous obligèrent de mouiller; nous appareillâmes au changement de brise, & ayant doublé Sudwate & l'Isle d'Edam, nous mouillâmes, le 15 d'Avril 1769, en rade de Batavia par six brasses fond de vase.

L'Isle d'Edam a des Travailleurs & un Fort Hollandois, dont le seul bâton de pavillon paroît au dessus des arbres qui le couvrent. Il faut se garder d'accoster cette Isle dans le sud-est, où elle a un banc de roches.

La rade de Batavia est belle, vaste & sûre, n'ayant que deux dangers. Un de ces dangers est dans l'est, & en allant chercher le mouillage ordinaire de la rade, nous l'avions laissé très au loin à bâbord; l'autre danger est également fort au large de ce même mouillage ordinaire, qui est à environ un gros quart de lieue de terre vis-à-vis de l'embouchure du canal de Batavia. Le premier danger est marqué par des croix, & est peu à craindre, les vaisseaux qui ont affaire aux Moluques ou dans l'Archipel, ne rangeant pas ordinairement la terre; mais le second peut se trouver sur le louvoyage des vaisseaux qui ont affaire à l'Isle de Hondrus ou du côté du détroit de la sonde; il est marqué par une perche, au bout de laquelle est un triangle. Cette rade est formée du côté de terre par une vaste sinuosité que laissent deux pointes avancées, & du côté du large, par plusieurs Isles, dont les Hollandois occupent une partie pour leurs arsenaux, leurs magasins & autres ateliers; leur industrie brille sur-tout à Hondrus, & dans leurs moulins à vent, pour scier des planches. Je me rendis à la ville de Batavia, qui est située à une demie-lieue du bord de la mer au haut d'un beau canal, bien entretenu, où des vaisseaux de quatre cents

Danger de la
rade de Bata-
via.

tonneaux peuvent entrer. Cette Ville a un château très-régulier; la garnison Européenne, & les Habitans également Européens, y sont en très-grand nombre; & quoique régulièrement, mais moyennement fortifiée, elle est très-susceptible de défense, à cause de la grande quantité de canaux & des allées de gros arbres qui en remplissent & entrecoupent tous les dehors à une lieue de distance, & qui par conséquent formeroient une quantité prodigieuse de retranchemens.

Pendant un séjour de quatre mois que je fis dans cette Ville ou aux environs, & par tout ce que j'y appris, je ne pus m'empêcher de faire attention au peu de solidité des établissemens Hollandois, en comparaison de celle des Isles Philippines. Depuis le temps que les Hollandois sont établis dans ces parties, ils n'ont pu s'incorporer les Indiens; ils n'ont fait, au contraire, qu'en aliéner l'esprit; ils ont besoin d'une extrême politique en employant la feinte, la force ou la douceur pour conserver leur commerce avec sûreté; ils sont souvent en guerre avec eux, & ils peuvent l'être d'un instant à l'autre, même avec ceux des environs de Batavia. Si un événement malheureux ôtoit aux Hollandois la faculté de porter toute leur attention à leurs

établissmens, un léger laps de temps pourroit, dans certaines circonstances, les réduire au néant. Je n'attribue ce défaut de solidité qu'aux Chefs Indiens qu'ils ont laissé subsister, à la différence de Religion de ces mêmes Indiens avec la leur, & à l'avidité ordinaire du commerce, qui, par les moyens bas ou cruels dont il se sert chez les Etrangers, ne peut produire que le mépris ou la haine.

Quoique cet établissement Hollandois offre un vaste sujet à traiter, je parlerai peu de ce que j'y ai vu ou appris. La fréquentation de la rade par les Etrangers tant Européens qu'Asiatiques; le commerce des Hollandois, auquel cette Ville sert d'entrepôt; leurs vastes possessions; la beauté simple de leur Ville, des canaux, des allées & des jardins; la régularité & la propreté des maisons; le nombre immense des Indiens, des Maures, des Chinois & des Portugais; la quantité, la somptuosité & la richesse des Hollandois; le nombre de leurs esclaves; les grands efforts qui entretiennent un commerce aussi étendu, & le pouvoir des armes Hollandoises sur tant de différens Princes puissans par eux-mêmes; enfin tout ce qui regarde ce Pays, est assez connu.

Description
de la Ville.

Je me plaisois à parcourir une Ville dont les rues peuvent passer pour autant de petites promenades ; elles sont bordées de maisons presque régulières, dont le bas des murs est plaqué en briques différemment faïencées ou peintes. Il regne le long du mur une espece de terrasse élevée de deux ou trois marches sur le niveau de la rue ; elle est séparée de celles des maisons voisines par des bancs, & elle est couverte de tentes pour la commodité de la promenade de chaque propriétaire. Au bas est un espace égal de six à sept pieds, pavé en larges carreaux, & qui sert pour les piétons : on trouve ensuite un large sol de gravier, uni, fin, & sablé pour le passage des voitures, & enfin une allée d'arbres touffus & toujours verts, taillés en éventail, qui regne le long d'un canal d'eau courante, d'environ quinze toises de largeur ; le dessous de ces arbres est occupé par une petite terrasse, élevée d'un ou deux pieds sur le sol de la rue ; elle est proprement pavée en larges carreaux : le canal est revêtu de murs, avec des escaliers de distance en distance, & la même uniformité regne à l'autre bord du canal.

Le château est aussi agréable, & c'est le seul ouvrage de main d'homme que j'aye vu s'annoncer aussi bien, par sa régulière simplicité,

& par ses environs champêtres & militaires.

Les dehors de la Ville ne sont pas moins beaux ; ils sont partagés en trois gros faux-bourgs, qui sont séparés par des grandes distances occupées, de même que leur campagne, par les jardins des Hollandois. Le premier fauxbourg est composé de Portugais, qui sont Chrétiens - Hérétiques, Indiens originellement Malabares ou Bengalis ; leurs rues & leurs maisons sont des diminutifs du goût de celles des Hollandois.

Le second fauxbourg est extrêmement vaste & peuplé ; il est composé de Chinois, qui, par leur ondulation dans les rues, & leur application dans les boutiques, font voir leur génie actif & industrieux. Leurs maisons, excepté celles des personnes riches, qui sont d'une élégance simple, sont assez mal bâties ; elles sont très-ferrées, & à étages très-bas & mal distribués, à cause de la grande population ; les rues sont petites par la même raison, mal-propres, & embarrassées du produit du travail des Chinois ; tout y annonce le caractère de la Nation.

Le troisieme fauxbourg est peuplé d'Indiens de ce vaste Archipel, ou des diverses parties de la terre ferme de l'Inde. Il est plus vaste, plus champêtre, & moins peuplé que les deux

Description
des Faux-
bourgs Por-
tugais, Chi-
nois & In-
diens.

autres. Quoique les maisons & les jardins des riches Maures de la presqu'Isle de l'Inde soient dans le goût Asiatique, ils ne cedent point à la beauté de ceux des plus riches Hollandois. Le reste est bâti assez simplement entre des arbres près des jardins, & sur le bord des canaux, dont les Indiens ont grand besoin, à cause de l'eau dont ils font un usage fréquent. Tout y caractérise également les Habitans, qui, quoiqu'originaires de Pays si étendus, ont, à peu de différence près, les mêmes mœurs. Ils sont droits dans leur façon d'agir, mais un peu sauvages; ils sont sobres, & ne mangent guere que du riz & des fruits; ils vont simplement vêtus. Ceux de l'Inde le sont à l'Indienne, & ceux de l'Archipel sont entourés à la ceinture d'une piece de toile qui descend à mi-jambe; leurs épaules sont couvertes d'une espece de camisole, large par le bas, qui descend jusques à la ceinture; & par dessus tout cela, ils portent en écharpe une large piece de toile, cousue par les deux bouts de sa longueur: elle leur sert de redingote, lorsqu'ils ont froid, étant assez longue pour les couvrir entièrement; elle a la forme d'un sac sans fond, assez large pour les entourer & se doubler. Ils portent cette écharpe roulée & en bandouliere, lorsqu'il fait beau,

& elle n'est pas indifférente à leur parure: les deux sexes sont également vêtus; les femmes ont cependant leur camisole & les pieces de toile de leur ceinture plus longues que celles des hommes, & ordinairement de couleur noire; elles portent la même espece de redingote que les hommes. Leur tête est nue, & leurs cheveux sont différemment noués ou roulés sur le haut de la tête, à la façon des Chinoises. Les hommes portent des especes de chapeaux: les uns sont très-larges & presque plats, faits avec des feuilles, à peu près comme les premiers que je vis aux Philippines; les autres sont en forme de chaudrons, faits avec de la peau de routan très-fine, & tressée très-ferrée.

Les intervalles & la campagne autour de ces trois Bourgs, sont occupés par les jardins délicieux des Hollandois; ils sont également embellis par les canaux qui les divisent & en font des Isles & des Ilots, & par la simple régularité des maisons. Quoiqu'elles soient belles & commodes, on n'habite guere dans le jour que deux galeries qu'elles ont sur les deux faces opposées. La premiere, bien meublée & commode, sert à mettre la compagnie à l'abri de la chaleur, par le frais que le vent y amene; un des bouts de la seconde sert de cabinet au maître de la maison. Il y établit son

Jardins des
Hollandois
& dehors de
Batavia.

bureau de commerce au milieu de ses papiers, de ses Commis, & de ses Censeurs; l'autre bout sert à son épouse, qui, au milieu de ses esclaves, femmes ou filles, préside à leur travail de couture & de ménage: ces jardins s'étendent à environ une lieue & demie de la Ville, le long des plus superbes canaux, qui sont bordés d'arbres & de promenades où regne une ombre continuelle. A cette distance commence la distribution de plusieurs rivières, qui, par des digues bien ménagées, fournissent l'eau nécessaire à tous les canaux de la campagne, & en gardent la plus ample portion pour ceux de la Ville.

Je passai mon temps très-agréablement dans ce Pays, tantôt à la Ville, tantôt dans un jardin, tel que ceux dont j'ai parlé. Les Comédies Européennes & Chinoises, des especes d'Opéra Javans, mêlés de danses, la musique de ces différens Peuples, toutes ces nouveautés me charmoient. J'y vis des enterremens de Javans; les plaintes amères des assistans, les pleurs consécutifs des parens du défunt, les fleurs & les parfums dont ils entourent son corps, sont le symbole de la tendre & douce amitié qui les unit.

L'affluence des différentes Nations de l'ancien Continent qui abondent ici, me fit remarquer la différence de leur physionomie & de

leur caractère, qui est plus ou moins spirituel & sérieux, suivant qu'on s'éloigne des Pays voisins de la ligne, & qui est modifié en même temps suivant le climat, la qualité du sol & de la nourriture de ces différens Peuples; j'ai depuis suivi cette remarque, & je l'ai trouvée plus frappante; mais il m'a paru bien singulier qu'il y eût plus d'analogie entre deux parties éloignées de l'Asie, qu'entre deux autres parties, l'une de l'Europe, & l'autre de l'Asie, quoiqu'elles fussent plus voisines que les premières; je ne puis l'attribuer qu'à l'origine de leur population.

Je vis aussi au dehors de cette Ville les Temples des Chinois, où regne leur bon goût, comme dans l'élégance de leurs maisons. Ces Temples sont ornés des statues des anciens Chinois, dignes d'être vénérés; devant ces statues sont des autels où brûlent sans cesse des especes de meches. Leurs Prêtres font des sacrifices que j'ignore, & ils présentent chaque soir des offrandes à l'objet de leur culte, en brûlant certains papiers diversément peints & inscrits, & en battant la caisse après la prière. Ils allument, sur tout en certains temps de la lune, beaucoup de flambeaux & de lanternes; la lumière & le son font une grande partie de leur culte, & le feu est le symbole de l'amour

Temple Chinois, leur Culte.

qui enflamme leur cœur, comme le son exprime le désir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prières. Je trouvai du moins cette idée vraisemblable, par le rapport qui se trouve entre ce bruit & celui du grand tambour, qui étoit autrefois à la porte du palais des Empereurs de la Chine. Tout sujet avoit droit de le battre lorsqu'il vouloit obtenir une audience extraordinaire, & le Souverain ne la refusoit jamais dès qu'il entendoit le son du grand tambour.

Les femmes des Asiatiques riches ne sortent presque jamais, & les Chinois se marient pour la plupart sans connoître leurs futures femmes. Le logement d'une fille Chinoise à marier est seulement indiqué par des vases sur les fenêtres. Les Javans sont grands & bien faits; ils ont l'abord plus noble que les Indiens des Philippines, & une physionomie douce. Les Malayes au contraire sont petits & gros, ayant les yeux & la physionomie bourrus; je ne puis d'ailleurs parler avec certitude des mœurs des uns ni des autres, les ayant peu fréquentés, puisque j'étois logé chez une famille Européenne; je n'ai d'eux que des idées vagues & incertaines.

On se plaint à Batavia du peu de salubrité des eaux & de l'air. Je m'y portai cependant

Idée des Javans & des Malayes.

fort bien, ne buvant que de l'eau, & ne mangeant que du fruit & des légumes. Cette façon de vivre est opposée à celle qui est en usage chez les Européens; mais elle est pareille à celle des Indiens: j'y fis très-bonne chère; toute sorte de jardinage & de productions des quatre saisons d'Europe y abondent. Les fruits du Pays y sont aussi très-communs & en quantité; comme il part tous les ans, au mois de Mai, un vaisseau de Registre, j'écrivis en Europe par cette occasion.

Je ne pus m'empêcher de comparer la sûreté de ces possessions avec celles des Philippines. Il est surprenant que depuis le temps que les Hollandois possèdent ce Pays, ils ne puissent se maintenir tranquilles dans leurs comptoirs éloignés. Ils sont sans cesse en guerre, & sans cesse vainqueurs. C'est cependant une hydre d'où renaissent sans cesse de nouvelles guerres. Ils venoient d'en terminer deux, une aux Moluques & l'autre à Malaca; ils en faisoient une considérable à l'est de Java, & ils alloient en entreprendre une autre à Sumatra, contre le Roi de Palimban. Ils entretiennent deux Compagnies de Cavalerie Européenne auprès de l'Empereur de Java, sous prétexte de lui faire honneur, & toutes les avenues de Batavia sont bordées de forts.

On ferme toujours les portes de la Ville lorsqu'on y célèbre le Service divin, ou que l'on y fait une exécution publique, quoiqu'il y ait cependant une forte garnison & une immense quantité d'Européens.

Le Conseil de Batavia couronne les Rois Indiens, alliés des Hollandois, après avoir porté, par force ou par adresse, leur Nation à les approuver, & à embrasser plutôt le parti de l'un que de l'autre, suivant que les Hollandois les croient attachés à l'intérêt de leur Compagnie.

Ils leur laissent d'ailleurs tout l'extérieur de la grandeur & de la royauté, & ils reçoivent leurs Ambassadeurs avec beaucoup d'honneurs. J'en vis arriver un qui étoit chargé des affaires du Roi de Palimban, dont la Compagnie étoit mécontente; l'Introduit des Etrangers, qu'on nomme Chabandar, & qui est le dernier des Conseillers des Indes ou Edlers, alla le recevoir en grand cortège à son débarquement. L'Ambassadeur lui remit la lettre de son Souverain, qui fut mise sur un carreau soutenu d'un grand bassin d'argent, & portée par un Officier préposé; elle étoit escortée, de même que l'Ambassadeur, par un nombreux détachement. Le canon de l'Amiral, & une décharge de mous-

queterie, accompagnerent la présentation de cette lettre, & le cortège se mit en marche pour le château. Le Conseil y étoit assemblé, & les avenues étoient bordées de troupes: l'Ambassadeur étant arrivé au château, & sa lettre présentée au Conseil, le canon de l'Amiral, & une seconde décharge de mousqueterie, précéderent sa lecture, & un égal honneur la suivit. L'Ambassadeur se retira, & le Conseil se sépara.

Les Conseillers jouissent d'une grande distinction, & lorsque le Général, qui est leur Chef, est en marche, sa voiture est escortée d'un détachement de Cavalerie, & précédée de plusieurs trompettes qui annoncent son arrivée. L'on est obligé de faire arrêter sa voiture, & de mettre pied à terre & de s'incliner.

Lorsque les Conseillers marchent, leurs voitures sont précédées de deux Coureurs; eux seuls peuvent en avoir ce nombre, & un cortège de voitures avec de la musique. Lorsqu'ils passent, toutes les voitures sont obligées de s'arrêter, comme pour le Général, & ceux qui sont dedans, de se lever seulement. La permission d'avoir des carrosses dorés, est aussi réservée à l'état immédiat après celui des Conseillers. L'on a établi une

imposition très-sage sur les voitures ; elle est considérable , & en proportion inverse du rang de ceux qui les possèdent ; en sorte que le Conseiller des Indes paye très-peu , & que le plus bas état paye beaucoup.

Les Espagnols au contraire sont tranquilles possesseurs de leurs Isles , & n'ayant des ennemis qu'au dehors , ils n'ont rien à craindre de leurs sujets. Ils sont cependant , proportion gardée , plus nombreux que ceux des Rois alliés , ou plutôt sujets des Hollandois.

La grandeur attachée à l'état de l'Officier en place , & qui regarde seulement la Nation , est accompagnée de très-peu d'honneurs & de force ; c'est sa personne seule & ses démarches qui en imposent. Un seul Alcalde , sans soldats , gouverne dix mille Indiens ; ils le détestent , à la vérité , au moins autant que ceux-ci détestent les Hollandois , mais ils ne se révoltent pas. J'attribue cette différence à l'égalité de Religion de l'Indien des Philippines avec celle de son Souverain , à l'attention des Moines , Curés des Paroisses , qui , pour le bon ordre , valent mieux qu'une Compagnie de Grenadiers , & au défaut de Chefs qui puissent faire fomenter & éclore le parti Indien.

La sévérité des Hollandois est au moins
aussi

aussi grande que celle des Espagnols : tout le monde fait l'abaissement dans lequel ils tiennent les Indiens , qui leur sont directement soumis , & le carnage qu'ils firent des Chinois qui s'étoient révoltés. On empala , pendant mon séjour à Batavia , un criminel plus cruellement qu'en Turquie , & on le laissa six jours au pal , jusqu'à ce que la pluie le fit mourir de ses plaies ; on en décolla un autre ; & un Prince de cet Archipel étoit détenu dans une prison perpétuelle , sur une porte du château , tandis qu'un autre Prince , qui étoit de l'Isle de Ceylon , l'étoit également , mais pas si à l'étroit.

La sévérité des Espagnols ne cede point à celle-là. Leur rigidité au Mexique , & la pauvreté des descendans de Montezuma , intéressent en faveur des Mexiquains ; & le carnage qu'ils firent lors de la révolte des Indiens & des Chinois , ainsi que la pauvreté des descendans des Datous des Philippines , n'excite pas moins la pitié ; enfin l'on est également touché du traitement qu'essuya à Manilla un malheureux Prince Indien , qui étoit venu s'y réfugier.

Ce Prince , nommé Israël , étoit Souverain de Holo , & de plusieurs autres Isles adjacentes , d'une partie de Mindanao , & d'une

autre partie de Borneo. Etant en guerre avec un de ses oncles, il étoit venu chercher aide & secours chez les Espagnols; il avoit apporté beaucoup de richesses, & il envoya en présent au Roi d'Espagne, deux perles poires d'une grosseur considérable; il se fit même baptiser avec toute sa famille, & se défit de ses femmes, car il étoit Mahométan. On eut cependant la dureté dans la suite de lui enlever par finesse tout son bien, de faire quasi esclaves ses proches parentes, de les maltraiter de coups, & après l'avoir réduit à une extrême misère, on finit par l'emprisonner lui-même; il n'a recouvré sa liberté & ses Etats qu'à l'arrivée des Anglois à Manilla, qui le prirent sous leur protection.

Les ordres de la Cour d'Espagne tendent cependant à protéger l'Indien, & à n'en faire, s'il est possible, qu'une même Nation avec l'Espagnol. C'est pour cela qu'ils favorisent les mariages entre les Indiens & les Espagnols; c'est le véritable moyen de réussir dans le projet de former une Colonie nationale avec des sujets étrangers; au lieu que les possessions Hollandoises ne seront jamais que des comptoirs établis chez des Etrangers. L'on ne doit donc l'incorporation de tant de sujets Indiens qui se regardent comme Espagnols,

qu'à cette politique à laquelle commence à céder le génie altier du particulier Européen.

Je n'ai point parlé des productions ni des animaux des environs de Batavia: ils sont généralement connus par sa grande fréquentation. Je dirai cependant que j'y trouvai une nuit un animal qui est peut-être une *Armadilla*. Il avoit environ un pied de longueur, des pattes très-courtes avec des doigts & des griffes; le museau étoit pointu & la queue longue; il avoit l'œil vif & benin, de même que la physionomie; il étoit tout couvert d'écailles d'un pouce au moins de largeur. J'étois avec un Officier Suisse, qui le prit d'abord pour un Caïman, car il venoit du bord de l'eau, & il traversoit la rue: il lui donna un coup de couteau de chasse qui ne le blessa point, par la dureté de ses écailles; croyant que c'étoit un animal malfaisant, je lui donnai un coup d'épée qui le perça au défaut des écailles. Cet animal se sentant blessé, se replia comme une boule, & sentant la pente du sol, il rouloit du côté de l'eau avec une très-grande vitesse, genre de fuite que son instinct lui indiquoit: en cette forme ronde, il ne se servoit point de ses pattes, qui, de même que sa tête, étoient cachées sous son dos & sous sa queue; nous le repoussâmes

Quadrupède
couvert d'é-
cailles.

vers le haut du bord avec le pied, & l'ayant faisi, nous l'apportâmes suspendu par la queue; il vécut pendant sept à huit jours assez familièrement; il cherchoit à se tapir dans la terre, & il étoit couvert de fourmis. Je ne fais si sa qualité ou ses blessures les attiroient, je crus qu'il en mangeoit; lorsqu'il voyoit qu'on prenoit garde à lui, il se replioit en dessous, & il ne paroissoit alors ni patte, ni tête, ni queue, mais il formoit une boule couverte de dures écailles. Il n'étoit pas méchant, & l'on me dit que l'on croyoit que les Portugais l'appeloient *Bichou-Bergougnosou*, ou le petit animal honteux. Il mourut sept à huit jours après, des suites de sa blessure.

Bombay étant le seul port sûr, commode & fortifié de la Terre-Ferme de l'Inde, & par ces raisons le plus considérable, je me proposai d'y passer, & je m'embarquai sur un vaisseau Anglois, qui, allant à Surate, devoit y relâcher pour son commerce.

Fin de la premiere Partie.

V O Y A G E S A U T O U R D U M O N D E,

E T

V E R S L E S D E U X P O L E S,
P A R T E R R E E T P A R M E R.

S E C O N D E P A R T I E,

CONTENANT le Voyage depuis Batavia, par la voie de l'ouest, jusques en France, en passant par l'Océan des Indes, le Pays des Marates, les Provinces de Guzarat & de Basséin, le Golfe Persique, l'Asie, & la Mer Méditerranée.



VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
PAR TERRE ET PAR MER.

CHAPITRE PREMIER.

*TRAVERSÉE de Batavia à Bombay & à
Surate, avec mon séjour dans ces deux
Villes.*

Nous mîmes à la voile de Batavia pour
Bombay & pour Surate, le 2 Août 1769;
nous laifsâmes les Mille-Isles à stribord,
Hondrus & ses Isles voisines à bâbord; & à
l'entrée de la nuit nous eûmes dépassé tous
leurs écueils. Pendant la nuit nous doublâ-
mes Bantam, & nous donnâmes dans le dé-

Départ de
Batavia par
Bombay, le 2
Août 1769.

troit de la sonde, de sorte qu'au jour nous laissions derrière nous Towards-Peper. Nous prîmes du sud pour passer entre l'Isle du Prince & la terre de Java, où nous fîmes de l'eau; nous gouvernâmes ensuite à l'ouest-sud-ouest, jusques à ce que nous eussions atteint la latitude de douze degrés; lorsque nous fîmes par cette latitude, nous fîmes l'ouest; les vents avoient été permanens au sud & sud-sud-ouest, ils ne varierent à l'est & est-sud-est, que vers le méridien des Isles Maldives.

Route jusques au nord des Isles de l'Amirante & autres.

Nous passâmes entre les Isles de l'Amirante, que nous ne vîmes point, & nous fîmes l'ouest-nord-ouest; nous prîmes ensuite la route par le nord-ouest, & lorsque nous fîmes par la latitude sud de six degrés, & par le méridien de l'Isle Bourbon, nous fîmes le nord; les vents étoient toujours à l'est & est-sud-est: ils commencerent bientôt à mollir, & ils furent petits jusques aux sept degrés de latitude nord, où nous eûmes quelques jours de calme & des orages; ensuite les vents changerent à l'ouest.

C'étoit la seconde fois que je me trouvois au large & au changement des climats, où les vents sont différemment réglés suivant les saisons. Je m'étois trouvé dans cette circon-

tance avant d'aborder aux Isles Philippines, & je m'y retrouvois ici; je ne pus donc m'empêcher de faire quelques réflexions à ce sujet.

J'avois d'abord vu aux environs des Tropiques, dans l'Océan, dans la mer du sud & dans la mer des Indes où j'étois, les mêmes vents constans dans la partie de l'est; mais ils prenoient du nord ou du sud, suivant la qualité de la latitude où l'on se trouvoit. J'avois vu que dans tous les Pays, lorsque le ciel est serein, le vent d'est, ou de cette partie, est beaucoup plus fréquent que celui de l'ouest. Je savois que le vent au nord-ouest par la latitude nord, & au sud-ouest par la latitude sud, amenoit le beau temps, & qu'au contraire il amenoit la pluie, lorsqu'il étoit ou nord-ouest par la latitude sud, & au sud-ouest par la latitude nord. Je savois aussi que le vent au sud-est par la latitude nord, & au nord-est par la latitude sud, amenoit la pluie, & qu'au contraire il amenoit le beau temps lorsqu'il étoit au nord-est par la latitude nord, & au sud-est par la latitude sud; mais je croyois que cela ne pouvoit être regardé que comme provenant d'une cause seconde ou troisieme.

J'avois remarqué qu'en Amérique, aux Isles Philippines, & je savois qu'également

Réflexions sur la cause des vents alisés & ceux d'ouest, & sur les pluies.

à la côte de l'Inde où nous allions aborder, les vents étoient à la partie de l'ouest dans le temps des pluies. Ce temps arrivoit entre un tropique & la ligne, lorsque le soleil étoit le plus proche de la ligne perpendiculaire de ce climat; en sorte que le soleil se trouvant entre le tropique nord & la ligne, les pluies y tombent, & que le temps étoit beau entre la ligne & le tropique sud; il en étoit de même de la partie du sud vis-à-vis de celle du nord pour le soleil & pour la pluie, chacun dans sa saison & son climat: mais ces pluies & ce vent d'ouest ne se faisoient ressentir qu'à terre, sur les côtes ou dans des mers qui, par leur voisinage, pouvoient recevoir influence des côtes sujettes à cette révolution.

Je vis que les vents d'est ou alisés souffloient tout autour du globe entre les tropiques, sans autre interruption que celle causée par l'attraction des humeurs pompées par le soleil, lorsqu'il approche de la perpendiculaire d'un lieu; alors ces vents alisés changent de cours, & prennent celui de l'ouest: ils sont connus sous les diverses dénominations, de mouçon d'ouest aux Indes, d'hivernage aux Isles de France & Antilles, & de temps de pluie aux deux côtes de l'Amérique, à celles d'Afrique, de la Chine, & de l'intérieur des mers de

Perse & d'Arabie. J'avois aussi remarqué que dans les Pays élevés en latitude, les vents d'ouest souffloient dans le temps des pluies.

Les vents s'étant cependant décidés à l'ouest, nous fîmes le nord-nord-est, & peu après le nord-est, jusques à la latitude de quatorze degrés. Nous mîmes alors le cap à l'est-nord-est, les vents étant au nord-ouest. Nous croyions être près de la sonde; on jeta le plomb, & on trouva 70 brasses fond de sable. Nous fîmes route à l'est, & nous découvrimus la terre, que nous reconnûmes être celle des montagnes de Bassin; peu après on découvrit Carangear & l'Isle de Bombay. Nous étions par trente brasses, & nous gouvernions sur la pointe de Malabar; la nuit vint, & nous tînmes cette route jusque vers onze heures, qu'étant par douze brasses de fond, & les vents étant au nord-ouest, on tint le plus près à l'ouest-sud-ouest: nous conservâmes cette mauvaise bordée jusque vers les cinq heures du matin, & c'étoit trop longtemps. La dérive & les courans nous ayant portés rapidement dans le sud, nous nous trouvâmes au jour sous Chaoul; c'est un morne qui est situé sur la Terre-Ferme au sud de l'entrée de Bombay. Nous étions donc beaucoup tombés sous le vent; nous lou-

voyâmes : mais les vents ayant fraîchi considérablement toujours au nord-ouest & ouest-nord-ouest, ils nous deriverent pendant deux jours. Il ne nous restoit des vivres que pour trois jours, & il fut question de relâcher à Rajepour ; c'est une espece de port dans une baie située sur la Terre-Ferme ; mais on connoissoit peu ce mouillage, qui d'ailleurs étoit peut-être encore critique dans cette saison, qui étoit la fin de celle des vents d'ouest. On agita aussi d'aller faire des vivres à Goa : si on eût pris ce parti, cette même saison des vents d'ouest nous eût mis dans le cas de repasser de nouveau la ligne, pour nous remettre au vent de Bombay ; ce qui eût alongé de beaucoup notre traversée. Les vents fauterent cependant au sud-ouest avec force ; nous nous relevâmes un peu dans le nord ; ils calmerent après cinq jours, & les brises se renvoyant du sud-est à l'ouest-nord-ouest, nous regagnâmes la vue de Chaoul & de Carangear. Bientôt après nous vîmes les White-Rounds de Wold-Womans-Island & son fanal. Ces White-Rounds sont des reconnoissances que l'on a bâties en rond & en arcades ; ils ressemblent à de grands pigeoniers fraîchement blanchis. Ils sont sur une angue de terre très-basse, qui tient au sud

de l'Isle de Bombay, & que l'on nomme Olo-Womans-Island, ou l'Isle des vieilles Femmes. L'on entretient aussi de pareilles reconnoissances sur l'Isle de Bombay ; l'église de la Ville en sert aussi, de même que celle d'un bourg nommé Mahim : il est situé au nord-ouest de l'Isle, & il est varié par des arbres très-hauts qui servent à le faire reconnoître.

Lorsque nous fûmes à trois lieues dans le sud-ouest de l'Isle de Bombay, nous étions par quinze brasses de fond, & ayant appelé un Pilote, il nous fit d'abord faire l'est pour doubler un grand banc de roches qui est à la pointe de l'Isle des vieilles Femmes ; il s'étend en deux pointes dans le sud-est & dans le sud-ouest, jusques à une lieue au large ; nous nous tenions à une lieue & demie de terre. Lorsque nous eûmes doublé ce banc, nous l'arrondîmes en mettant le cap au nord-est & ensuite au nord-nord-est ; mais nous ne rangions pas la côte de Bombay plus près que par le fond de sept brasses. Nous laissons à bâbord les roches Sunquen & Droven, qui sont toutes les deux en dedans de la pointe du fanal des vieilles Femmes. Celle de Sunquen étant la plus en dehors & la plus au large, est par conséquent la plus dangereuse. Elle est dans la même direction

que celle du bastion nord-est du fort & la maison de Masagon. Cette maison, qui est entretenue & blanchie pour cette reconnoissance, est remarquable par sa forme carrée, par sa blancheur & par sa situation sous une hauteur au nord-est de la ville de Bombay. La roche nommée Drogen est plus en dedans & plus à terre que celle de Sunquen; elle est dans la même direction que celle d'un bois de cocotiers planté sur l'Isle des vieilles Femmes, & un haut tronçon de cocotier que l'on entretient à cet effet dans la partie nord-ouest du fort. Il faut cependant que ce bois de cocotiers des vieilles Femmes soit un peu ouvert dans l'ouest, c'est-à-dire qu'il soit un peu à l'ouest du tronçon du fort. Il faudroit ranger la côte de trop près, pour aller chercher cette roche. Enfin nous gouvernions au nord & nord $\frac{1}{4}$ nord-est, en sorte qu'une petite Isle nommée Cross, nous restoit par les écoute de foc de bâbord. Lorsque nous fûmes dans la rade, nous rangions l'Isle à une portée de pierrier. Il faut se méfier d'une autre roche nommée Midle-Ground, qui reste dans l'est $\frac{1}{4}$ sud-est de l'église de Bombay, à la distance d'une petite lieue; les vaisseaux sont mouillés à terre d'elle & près de la Ville, qu'on peut accoster sans risque à la portée de la voix.

L'Isle des vieilles Femmes n'est isolée de celle de Bombay que par une plage de roches qui ne sont tout-à-fait couvertes que dans les grandes marées. Quoiqu'à fleur d'eau à la haute mer, elle n'est abordable que difficilement, même dans ce temps, car elle est bordée de roches. Sa communication avec Bombay est occupée par une batterie dominante; l'on voit ensuite les glacis de la Ville, dont les murs bordent la mer, & en même temps deux batteries en avant & sur ses glacis; la tête des fossés a aussi, sous le bastion de cette partie, un ouvrage défendu. Ce bastion, sa courtine & le bastion opposé qui les flanquent, ont également du canon pour protéger la baie; mais ce dernier en a une double batterie. Une petite anse laisse ensuite l'espace d'un petit port qui est bordé par l'arsenal, par des bassins de construction & par diverses maisons de la Compagnie & des particuliers. Le mur de la Ville reprend sur la pointe opposée de ce port, & s'étend jusques à un petit fort carré que les Portugais avoient construit: cette Ville est assez bien fortifiée pour protéger la mer. Elle l'est moyennement du côté de la terre, étant entourée d'un simple mur garni de très-petits bastions, mais bordés par un fossé profond

& par un glacis bien entretenu ; quelques-unes des portes ont des demi-lunes. Une hauteur très-voisine nommée Hongary, m'a paru être très-importante.

Cette Ville, quoiqu'assez bien peuplée, & ayant quelques belles maisons, est généralement mal bâtie & sans ordre : elle a les faux-bourgs de Hongary & de la Palmeyra ; ce dernier est agréable & très-peuplé d'Indiens.

L'Isle est très-étroite en certains endroits, où elle n'a qu'environ demi-lieue de largeur ; mais elle a plus d'étendue vers la partie du bourg de Mahim ; elle est généralement peu abordable, même du côté de la baie, surtout à basse mer : le sol y est souvent inégal ; il est cependant assez peu élevé, mais à pic, ou bordé de roches ; il n'est qu'un composé de gravier de roches, mêlé d'un peu de terre : la bonté du mouillage & du port, qui est le seul commode & de cette qualité dans toute la Terre-Ferme de l'Inde, a rendu cette Isle habitable ; elle est cependant devenue, par cette raison, d'une très-grande conséquence, & je la regarde comme la base du pouvoir des Anglois dans cette partie du Monde.

La stérilité de son sol y rend la vie difficile ; mais les Anglois trouvoient chez les Marates de Salcet, de Bassein & de la Terre-Ferme ;

Ferme, les vivres qui leur sont nécessaires. Le nouvel accroissement de leurs possessions dans ces parties, a beaucoup favorisé la bonté & la sûreté de la possession de Bombay.

Le vaisseau sur lequel j'avois passé ayant rempli l'objet de son commerce pour Bombay, & étant destiné pour Surate où j'avois dessein de me rendre, nous appareillâmes le 25 de Septembre ; mais le vent étant contraire, pour sortir, nous fûmes obligés de louvoyer. Les longues bordées de deux roches qui sont au loin, nous tenoient alors en méfiance ; elles se nomment pieds de Carangear & roc de Chaoul, du nom des mornes qui les avoisinent, & qui, comme on l'a vu, servent de reconnoissance aux vaisseaux qui viennent du large, & lorsque l'Isle de Bombay est couverte par les terres plus élevées de l'intérieur. Chaoul est un gros morne qui présente une forme presque ronde ; il est très-haut & sur la Terre-Ferme au sud de Bombay. Carangear est aussi un morne assez haut, qui est situé sur une Isle qui est à terre de celle de Bombay ; il s'éleve en forme de deux pyramides tronquées en courbe d'ellipse ; cette inégalité le fait distinguer en grand & petit Carangear.

Lorsque nous eûmes doublé les pointes des rochers des vieilles Femmes, nous gouver-

nâmes au nord-nord-ouest, & nous conser-
vions la sonde de douze brasses; les brises de
terre qui ici venoient du sud-est étoient très-
foibles; celles du large, qui y venoient du
nord-ouest, & par conséquent contraires,
étoient très-fraîches. Les courans & le jusan
portoient au sud; aussi nous gagnions très-
peu lorsque nous ne mouillions pas à propos,
ou que le jusan & la brise de terre étoient
dans le même temps.

Nous ne vîmes qu'au bout de huit jours le
Cap de Saint-Jean; il forme l'entrée du golfe
de Cambaye, & il est connoissable par le pic
de Saint-Jean, qui est dans le sud à lui; ce
pic, placé dans un défaut de montagnes, s'é-
leve seul & très-haut, en forme d'aiguille. Le
lendemain nous arrondîmes le Cap à la dis-
tance de quatre lieues, à cause des roches
qui l'avoisinent; nous nous tenions par la
sonde de quinze à dix-huit brasses, & nous
évitons, du côté du large, celle de douze qui
avoisine un banc étendu, dangereux, & assez
à pic, qui regne dans le milieu de ce golfe.
Notre route nous faisoit couper la sinuosité
que la côte des Marates & de Damum forment
ici, & le 6 de Septembre nous découvrîmes
les vaisseaux qui étoient mouillés dans la rade
de Surate. Nous y mouillâmes aussi le lende-

Le 6 Septem-
bre 1769.

main par dix brasses fond de vase; la côte est
saine aux approches de la rive droite de la
riviere; mais elle ne l'est pas autant vers la
rive gauche. Cette rade est belle, mais elle est
exposée à tout vent, & éloignée de terre; le
courant n'y étoit pas si fort que dans le golfe
& dans Bombay; mais dans le temps des
pluies, ce mouillage est impraticable, à cause
de la force du courant, de la crue de la ri-
viere, des gros vents & de la grosse mer; le
bord de la mer est alors presque tout noyé.
On ne distinguoit du mouillage qu'un village
qui est sur la rive droite, à la distance d'en-
viron une lieue de la pointe de ce bord de la
riviere. La ville de Surate est sur la rive gauche,
à environ cinq lieues de l'embouchure; les bâ-
timens d'environ trois cents tonneaux seule-
ment peuvent y remonter dans la saison des
temps secs; mais dans celle des pluies, les vais-
seaux de la rade peuvent y venir hiverner. Je
m'y rendis dès notre mouillage; j'y vis le
Château qui est enclavé dans la Ville, & situé
sur le bord de la riviere. Cette fortification,
quoique irréguliere & d'un goût différent de
celui d'Europe, est cependant assez bonne.
C'est un composé de très-grosses tours ou
ouvrages en ligne courbe qui se flanquent
mutuellement; ils sont en amphithéâtre; &

forment par conséquent des batteries doubles; ils dominent la Ville & la riviere; l'alentour est clair, à une assez grande distance; mais le corps du bâtiment, quoique solidement construit dès son origine, mérite par son antiquité bien des réparations, sur-tout du côté de la riviere. Quoique les pavillons Anglois & Maures y soient également arborés, il est entièrement au pouvoir des premiers; ils ont presque le même pouvoir dans la Ville, quoique leurs troupes n'en occupent que certaines portes & un bastion. Le reste est gardé par les troupes du Nabab, qui, dans les affaires importantes, n'a que l'apparence de l'autorité, comme tous les autres Princes de l'Inde, avec lesquels les Anglois se sont alliés.

Les Marates de Guzurat ont aussi sous leur garde deux portes de cette Ville au mur de la première enceinte; car Surate est formée d'une Ville enclavée dans une autre. Elle leur paye quelquefois tribut, lorsqu'ils sont assez forts pour l'exiger.

Tout annonce combien cette Ville est considérable, la richesse ou l'aisance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, une populace nombreuse, le bon marché & l'abondance de toutes les nécessités de la vie, les belles maisons, quoique dans le

goût Maure, la vaste étendue de la Ville; tout, dis-je, en annonce l'immensité.

Je vis sortir le Nabab, dont l'escorte étoit de trois mille soldats, outre un même nombre de gens à pied & à cheval, & en palanquin; cette marche donnoit l'idée de la pompe Asiatique. Il avoit à sa suite une musique très-bruyante, plusieurs chameaux, & quatre éléphans richement ornés.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'humeur laborieuse des Gentils & de leurs femmes. Outre quelques Baniens qui s'adonnent au commerce par état, les Gentils des basses Castes font dans ce Pays tous les travaux pénibles; certaines de ces Castes croient à la Métempsose.

Il y a une autre espèce de gens, qu'on nomme Parfes ou Perfans, qui ont conservé quelques restes de la loi de Zoroastre, & qui adorent la Divinité sous l'emblème du feu: ils poussent la charité assez loin, pour entretenir une maison où l'on prend soin des animaux malades, & où l'on donne à manger à ceux qui ont faim.

L'on m'assura des choses presque incroyables des pénitences des Yoguis ou Pénitens Gentils. Les uns restent toute leur vie un bras en l'air; d'autres ne marchent jamais, & font le

Pompe des
Nabab.

Gentils

Guebres

Yoguis

tour d'un Royaume, étendus à terre, en rampant sur le ventre; d'autres ne bougent pas de la place où on les a mis, quand même un chariot seroit prêt à leur passer sur le corps, & ils se feroient écraser, si une ame charitable ne les prenoit par la main pour les éloigner du danger. Un jour je vis un de ces Yoguis faisant une très-rude pénitence, que la décence ne permet pas de rapporter, & prêchant sur le bord d'un lac, voisin d'une pagode; il lui prit fantaisie de me suivre en prêchant, & il ne me quitta que lorsque je repassai devant le lac où je l'avois rencontré. Ces Yoguis sont en vénération, & il est d'usage de leur laisser prendre, ou de ne pas leur refuser ce qu'ils demandent. Celui-ci prit diverses choses chez le Banian où j'allois, & on le souffrit patiemment.

Religions de Surate.

Les Habitans de cette grande Ville qui composent le haut état, & la moitié au moins du reste, sont Mahométans; les Gentils sont ensuite les plus nombreux; les Parfes le sont moins; les Juifs & les Chrétiens sont en petit nombre, & ces derniers ne passent pas le nombre de cinq cents.



CHAPITRE II.

ROUTES de Surate à l'Isle de Salcet, & retour à Surate par les terres des Marates des Provinces de Guzurat & de Bassain, avec divers séjours.

AYANT dessein de connoître les Marates, je fis faire des habits à la façon du Pays, & ayant pris un guide de leur Nation, je partis six jours après mon arrivée.

Je trouvai des villages de quatre en quatre lieues, & quelquefois plus près; leur voisinage étoit semé de maïs, de quelque peu de riz, de légumes, & d'autres grains dont on fait de l'huile, ou d'autres, de la tige desquels ont fait des cordages. Le Pays est très-coupé de rivières, qui ne sont considérables qu'au temps des pluies.

Culture du Pays.

Le lendemain, à dix petites lieues ou *coff* de distance, j'arrivai à Nausary, Ville de moyenne grandeur, où l'on fabrique des toiles de coton; il y a un Fort Marate & des Pagodes, des jardins & des parterres charmans. J'étois surpris de voir la familiarité de toutes sortes d'animaux qui se jouoient librement

devant nous. Les arbres étoient couverts d'oiseaux, qui ne fuyoient pas à notre approche, de singes & d'especes d'écureuils qui sautoient légèrement sur nos têtes, de branche en branche, ou sur les toits des maisons; les autres quadrupedes étoient aussi doux, ce qui nous mettoit également hors de crainte de leur part. Heureux effet de la coutume de ces Peuples, qui ne tuent aucun animal! Ils sont divisés en Castes, & la plus basse mange certaines fois de la viande. Le Gentil ordinaire ne mange que du poisson, des légumes ou des fruits; mais le Banian & le Brame, qui est la plus haute Caste, ne vit que des productions de la terre; il mange cependant du beurre & du lait. A mon arrivée à Nausary, j'étois très-fatigué de ma route à pied; je louai un bœuf, monture ordinaire de ce Pays, & je continuai ma route pour Gondivy. Je fus bien surpris, lorsqu'à mon dîner, on m'y donna pour plat des feuillages que je fus obligé de jeter moi-même, après avoir mangé ce qu'on m'avoit servi dessus. L'on me donna aussi une feuille pour gobelet, que je jetai de même. Aucun Gentil ne vouloit y toucher, & c'est chez eux une souillure que de toucher au même endroit qui l'a été par la bouche d'un homme d'une autre Caste; les Maures,

Meurs &
usages des
Gentils.

les Gentils, les Parfes & les Chrétiens ont tous les uns envers les autres la même façon d'agir. Ces Parfes, qui sont très-nombreux au village de Gondivy, sont les mêmes qu'à Surate. Ils descendent des anciens Habitans de la Perse, qui, pour cause de Religion, furent chassés par le vainqueur, & se sont répandus dans ce Pays.

Après avoir traversé huit lieues de Pays de pacage, presque désert, j'arrivai de Gondivy à Pardy, petite Ville formant l'apanage de son petit Souverain. Le lendemain j'arrivai à Deman ou Damum; je ne m'y arrêtai pas, n'ayant pas voulu me faire connoître au Gouverneur, qu'il étoit nécessaire de voir, & j'allai loger à un quart de lieue de là, dans un Bourg, composé de quelques Chrétiens & de beaucoup de Gentils. Ceux-ci sont ici sujets des Portugais, qui ont environ quatre lieues de côtes, où sont cinq ou six villages, sur un sol extrêmement sec; leur pauvreté est extrême, & j'y vis des Chrétiens obligés, pour vivre, d'aller chercher du travail chez les Marates: ils sont cependant généralement paresseux & orgueilleux. C'étoit le premier endroit depuis mon départ, où je logeois chez des Chrétiens, n'y en ayant point d'établis sur la route de là à Surate. Je dépassai le lendemain les jolis

Chef lieu
des Guebres.

Possession
Portugaise.

villages Marates de Narguoil & de Barauly, & le surlendemain, après sept jours de route, j'arrivai à un autre village, nommé Danou. Il y avoit un Curé, Naturel ou Indien Portugais, à qui j'étois adressé, & chez qui j'avois dessein de séjourner.

Séjour à Danou.

Libre exercice de la Religion Chrétienne.

Depuis Damum, on trouve par-tout des Chrétiens, le Pays conquis autrefois par les Portugais, n'étant passé que depuis environ trente ans sous le pouvoir des Marates, qui ne gênent point les Religions. Il y avoit dans ce village beaucoup de Chrétiens, un Curé, & une église; j'y vis une petite fête à l'occasion de quelques mariages; les Marates, & même les Brame de la plus haute Caste, que la curiosité attiroit, soit à la porte de l'église, soit aux divertissemens, s'y tenoient avec une décence & une retenue qu'à peine auroient eues des Chrétiens, légitimes Seigneurs du Pays: les processions, les enterremens, l'usage des Croix sur les chemins, enfin tout culte extérieur y est aussi libre qu'en France.

Les Marates, & les femmes sur-tout, ne démentoient point l'humeur laborieuse que je leur avois remarquée à Surate; il est cependant surprenant que les soi-disans Portugais, qu'on nomme aussi Naturels, & qui ne sont que des Gentils devenus Chrétiens, n'ayent embrassé

Comparaison entre les Indiens Chrétiens & les Gentils.

cette Religion & fréquenté les Portugais, que pour devenir paresseux & vains; la fréquentation des mauvais sujets que l'on exile du Portugal, & qui leur ont donné les premiers exemples de leur vie chrétienne, bien différente de ce qu'elle eût dû être, n'en pourroit-elle pas être la cause? Je n'ai point vu de dispute chez les Gentils, qui vivent très-socialement, & sont très-humains & hospitaliers. J'étois très-bien reçu chez eux, & je l'étois à peine chez les Portugais.

Quoiqu'il y ait chez les Gentils beaucoup de troupeaux de bœufs, c'est un crime puni de mort de tuer ou de blesser ces animaux, qu'ils ont en vénération à cause de leurs services.

J'ai vu à leurs Pagodes différentes statues & especes d'animaux, des arbres & des pierres. Les statues grotesques sont des emblèmes de la Divinité, & le reste de leurs Idoles est en vénération pour le souvenir & la représentation de quelque bienfait reçu de Dieu; ils se servent, comme les Parses & les Musulmans, de l'eau pour se purifier, mais seulement de certains lacs. Il y en avoit un de cette qualité entre Basséin & Agasséin, où étoient de très-belles Pagodes. Dans une conversation que j'eus avec un Brame, il m'assura qu'il n'ado-

Relation sur la Religion des Gentils.

roit qu'un Dieu, qui étoit remonté aux Cieux après avoir purgé la terre des Géans & des Malfaiteurs. Je crois qu'ils ne font pas Idolâtres, & qu'il n'y en a point dans le Monde. Je ne sache pas qu'il y ait aucun Peuple qui adore les Idoles; mais la Divinité, qu'elles représentent sous diverses figures. J'expliquai dans une église, à un autre Brame, les cérémonies & les engagemens du Baptême pendant qu'on baptisoit un enfant en notre présence; il en fut très-satisfait, & me dit n'avoir d'autre but dans sa Religion que celui que nous avons dans la nôtre, telle que je la lui expliquai de mon mieux.

Marine des
Marates.

Pendant mon séjour dans ce village, il relâcha dans la rivière une petite flotte de leurs bâtimens de guerre, qui font de la grandeur de nos tartanes: ils les nomment Galvettes; elles n'ont que quatre ou six canons. Ces bâtimens leur servent à purger la côte des Pirates nommés Chamchas, qui viennent du fond du golfe de Guzurat.

Route de Da-
nou à Agaf-
sein.

Après quelques jours de séjour, & vers le 12 de Novembre, je me remis en route. Je passai à Trapor, Ville défendue par un Fort, assez considérable, & bien peuplée. Je fus ensuite à Mahim; c'est un grand Bourg plein de Brames, & le lendemain j'arrivai à Agaf-

sein: j'y séjournai en compagnie d'un François qui commandoit trente Européens au service des Marates; il dépendoit d'un Ragea ou Souverain, dont les possessions font dans la Province de Guzurat, où il se tient à un lieu nommé Barauda. Celui du Pays où j'étois, est un Ragea puissant; il réside à Puna ou Poney, grande Ville située en dedans des terres.

Souveraine-
té de ces Pays.

Agassein est distant de cinq lieues d'une Ville assez considérable, nommée Bassein, où l'on trouve une assez bonne rade & une grande rivière, sur laquelle l'on construit des bâtimens pour le commerce de la côte ou de l'Arabie. Tout le Pays depuis Trapor est très-peuplé, & la côte est bien fortifiée; elle est entièrement bordée de jardins. Outre les herbage, on y cultive beaucoup de cocotiers, de bananiers & de cannes à sucre, & il n'y a pas de Bassein à Agassein un pouce de terre en friche, ou qui soit destiné à un autre usage. Les jardins sont fertiles, & arrosés par une quantité prodigieuse de puits à roue, tournés par des buffles; mais dans les terres intérieures & sur la côte, depuis Trapor jusques à Pardy, le sol est, pour la plus grande partie, extrêmement sec pendant les six mois de beau temps. Ce même sol étant inondé pendant les six mois de pluie, il y pousse une quantité prodi-

Fortification
& culture de
ce pays.

gieuse d'herbe, qui feroit prendre ce Pays pour une vaste prairie; car il reste sans broussailles, le sol étant d'abord trop humide, & ensuite trop sec pour les produire. On ne trouve que des dattiers sauvages du côté de Surate, & des palmiers également sauvages dans la partie qui est plus au sud. Ces arbres ne donnent d'autres revenus que leur sève, qui est une boisson assez bonne, & dont on fait de l'eau-de-vie. Leur bois & leurs feuilles sont employés pour la construction des maisons, & pour les couvrir. Tout le sol n'est cependant pas en prairies ou planté de ces arbres; les champs de maïs & autres menus grains du côté de Surate, & de riz dans le sud de cette partie, occupent beaucoup de terrain; les Naturels du Pays sont laborieux, & bons cultivateurs. Cette quantité d'herbes qui vient pendant la saison des pluies, étant amoncelée & brûlée dans les champs de riz, sert à fertiliser la terre par ses cendres. L'on ne sème point le riz comme nous semons le blé; mais après l'avoir semé dans un endroit bien fumé, & après qu'il est parvenu à une certaine grandeur, on le transplante dans les champs.

Puits &
étangs.

La sécheresse du sol pendant le beau temps, a donné lieu à des ames pieuses de faire creuser des puits vastes & très-bien bâtis, où l'on

descend par de larges escaliers; la charité les a poussées à établir des fonds pour les réparations de ces puits, & pour en entretenir les gardiens, ainsi que les ustensiles nécessaires à puiser l'eau & à abreuver les animaux.

La nécessité a forcé ces Peuples à creuser dans d'autres lieux de grands étangs, très-vastes & profonds, où les eaux des pluies se ramassent & suffisent à abreuver les Habitans pendant le temps sec. Il n'y a guere d'autre eau que celle-là, lorsqu'on est éloigné des rivières & dans la campagne; mais elle n'est pas mauvaise, par l'étendue des réservoirs qui la contiennent.

On ne trouve guere d'autres animaux dans ce Pays, que des tigres, des chiens sauvages, plus petits que ceux de l'Amérique, & des singes. Je n'y ai vu d'autres oiseaux que des tourterelles, quelques paons, des perroquets en grand nombre, une ou deux especes de petits oiseaux, & beaucoup de corneilles qui y sont si familières qu'elles viennent souvent enlever le dîner. Les autres animaux se tiennent dans les montagnes voisines, où il y a des bois & de la fraîcheur.

Animaux.

Les maisons de la campagne sont très-simples; elles sont construites de quelques bambous & de bois de palmier; elles sont cou-

Description
des maisons.

vertss de feuilles du même palmier, ou de foin. Les murs sont faits avec des osiers ou des gros joncs enduits de limon; mais les maisons des Villes sont belles, & d'un goût noble; elles n'ont ordinairement que deux étages, & chaque étage est composé de trois larges gradins en amphithéâtre, sur le plus haut desquels on trouve aux deux côtés deux petits cabinets, qui servent à renfermer les choses les plus précieuses. Au milieu de ce dernier gradin est un grand espace où sont étendus des tapis qui servent à recevoir la compagnie. Sur le premier gradin est ordinairement un grand bassin. La face du bâtiment est ouverte, soutenue en dedans par des colonnes, & par-dehors une galerie entoure le mur qui ferme les autres trois côtés. Les bassins sont remplis par des puits à roue, dont le rouage & la charpente sont au premier étage; le cha-pelet & le pivot tournant s'étendent jusques au rez-de-chaussée, & l'animal tourne à côté du puits & autour du pivot de la roue qui est au dessus de lui. Le pavé de ces maisons est composé de pierres molles, pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œuf: ce pavé bien battu, est tellement lié & uni, qu'il ne fait plus qu'une même pierre d'un vernis très-luisant, de la beauté duquel nos parquets n'approchent

n'approchent pas, selon moi. On nomme cette espece de ciment algamasse. Le haut de la maison est en terrasse revêtue de la même algamasse.

L'habillement des femmes consiste dans une piece de toile peinte, très-longue, qui fait d'abord plusieurs tours autour de la ceinture, & qui s'y replie en arriere: on conserve la moitié de sa longueur, qui vient, après avoir couvert les épaules, passer sur la tête, & en tombant en avant, se replier par son bout à la ceinture, après avoir couvert le sein & les bras. Cet habillement si simple couvre exactement tout le corps & même le visage; mais lorsqu'elles sont à la campagne, elles laissent tomber sur les épaules la toile qui est sur la tête, & en la repliant, les épaules & le sein restent à découvert. Cette toile, qui est très-fine, ne forme alors qu'une espece d'écharpe: elles prennent ensuite le reste qui est à la ceinture, & l'ayant replié par le bas, sans en prendre le bout, elles font passer ce bout entre les cuisses, & il vient se replier à la ceinture, ce qui forme alors une espece de caleçon venant à mi-cuisse au plus. Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, composée d'un corset cousu à un jupon; le tout est ouvert par-devant, & croisé par son ampleur. Lorsqu'ils sont à la campagne, ils portent

Vêtements

deux larges & longues pieces de toile, l'une à la ceinture, & l'autre sur les épaules, ou simplement une bande de toile autour de la ceinture, & qui passe entre les cuisses; ils se couvrent la tête d'un turban: les femmes ont la tête nue, autour de laquelle leurs cheveux sont différemment noués.

Les femmes portent beaucoup de bagues aux doigts des pieds & des mains, des anneaux de verre au lieu de bracelet, & des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied; elles ont trois boucles à chaque oreille, & elles portent quelquefois un anneau à la séparation des narines; elles ornent leur front d'une étoile d'or incrustée dans la chair; leurs paupières inférieures sont peintes en noir, pour relever la beauté de leurs yeux.

Corps morts
brûlés.

Les Gentils n'ont pas la coutume d'enterrer leurs morts, mais de les brûler; ils font ordinairement cette cérémonie sur le bord des rivières, où ils jettent les cendres. Pendant l'année de deuil, les femmes consacrent à la mémoire du défunt les premiers momens de leur réveil, par des pleurs & des récits lugubres sur le sujet de leur douleur. L'on m'a assuré que quelques femmes Brames des plus considérables se jetoient encore dans le bûcher de leurs maris, mais qu'on les étouffoit à l'inf-

tant, en les inondant de deux ou trois seaux d'huile; on me dit aussi qu'elles se frottoient d'huile avant cette cérémonie, qui étoit cependant très-rare.

Le 6 Décembre je me rendis à l'Isle de Salcet, après avoir passé par Bassein, qui en est séparé par un bras de mer très-étroit en certains endroits; mais il étoit de deux lieues de largeur dans l'endroit où je le passai. Cette Isle n'est séparée de celle de Bombay que par un autre bras de mer de très-petite largeur; car les déserteurs Anglois s'évadent à la nage par cet endroit, dans les forts Marates de Varsova & Bandora. Salcet a huit lieues de longueur, & n'est pas si fertile que la grande terre; le Pays étant un peu montagneux, on n'y voit pas un aussi grand nombre de jardins que dans le Pays que je venois de quitter; mais la campagne est plus belle, elle est couverte de manguiers & d'autres arbres, ou fruitiers, ou produisant des petites fleurs qui embaument l'air.

Je séjournai au centre de l'Isle à un village nommé Pary, près de celui de Malart. Ce dernier est la résidence d'un Avaldar ou Commandant, sous un Soubedar ou Gouverneur de Province, qui résidoit à cinq lieues de là, à un Bourg nommé Tana, qui est assez bien fortifié. La situation de Pary me parut agréable

Passage à
l'Isle de Sal-
cet; descrip-
tion du sol.

Mon séjour.

& champêtre, par le voisinage d'une fontaine & de deux étangs ou réservoirs considérables, bordés d'arbres charmans. J'y jouis aussi de l'accueil de quelques Brames, qui me firent honnêteté.

Gouvernement du pays, politique, & culture.

Toutes les Provinces des Marates sont commandées sous l'autorité de Puna, par les Gouverneurs, qui nomment sous eux quantité de Commandans particuliers, dans des petits districts. Ces Avaldars levont les impositions, & font exécuter les ordres du Soubedar par des Cypays.

Le sol n'est point vénal comme en Europe; il appartient au Souverain, qui, le donnant à cultiver aux particuliers, retire en nature une certaine portion du produit, qui est fixée depuis l'origine de la culture: elle n'est pas exorbitante, afin d'encourager le Colomby ou Cultivateur, qui forme une Caste à part, & qui a ses Chefs pour soutenir ses droits. Les autres impositions sont assez légères, n'étant que d'environ cent sous par famille. Pour engager l'Habitant à faire des jardins, on a affranchi, pendant dix ans, le terrain destiné à cet usage: ensuite le Cercar ou Gouvernement a le tiers du revenu. Le Soubedar fait les fonctions de Fermier-Général, donnant une certaine somme au Souverain

pour le total des impositions qu'il se charge de retirer des particuliers Colombys, qui sont cependant à l'abri des vexations, leur Chef étant très-puissant & préposé pour les soutenir. Les réparations ordinaires de la Province, & les menus approvisionnemens des forts & de la maison du Gouverneur, se font par le peuple, sans distinction de Religion ni de sexe: on lui donne à ce sujet une légère paye.

Après un assez long séjour dans cette Isle, le mois de Janvier 1770 étant presque écoulé, j'appris qu'un vaisseau de la Compagnie Françoisé, nommé l'Indien, avoit mouillé à Surate. Je voulus profiter de cette occasion pour écrire en Europe, & je m'acheminai pour Danou, d'où le transport de mes lettres à Surate étoit aisé; je m'y rendis après cinq jours de route. En repassant à Bassein, j'admirai de nouveau la simplicité policée des Habitans de ces Pays; elle a cependant quelques nuances suivant les Religions. Les Portugais sont paresseux & vains, comme je l'ai déjà dit; les Mahométans sont fiers dans leur simplicité, & se croient supérieurs à tous les autres; les Parfes ou Guebres sont industrieux, mais très-intéressés; & les Gentils, sur-tout les Brames, sont purement simples & d'une

Retour à Danou.

Caractère suivant les Religions.

vie régulière & douce. Quoiqu'il n'y ait qu'eux dans les emplois, ils sont extrêmement affables; les maisons du Gouvernement & de la Justice sont ouvertes à tout le monde, & ceux qui administrent l'un & l'autre sont aussi accessibles au dernier Payfan qu'à tout autre homme. Le Soubedar fait tout par lui-même; je l'ai vu n'ayant quelquefois, pour tout vêtement, qu'un linge autour de la ceinture, & il écrivoit sur ses genoux, ayant les jambes croisées sur un tapis, en donnant audience à un peuple immense, & écoutant tout le monde avec bonté. J'avois de la peine à allier cette simplicité avec la puissance du Souverain. La grande population, les forteresses, le nombre de troupes, & la culture des terres, circonstances qui annoncent la grande opulence d'un État policé, & en même temps la bonhomie de ces gens, me surprenoient. Cette bonhomie est portée à tel point, que lorsque j'arrivai à Salcet, l'Avaldar de Marlart, après m'avoir fait une très-bonne réception, demanda à celui qui me présentoit, qui étoit celui qui serviroit de caution pour ma conduite, à cause de l'esprit ordinairement turbulent des Européens; je lui répondis que nos usages n'exigeoient d'autres cautions que nos biens & nos personnes, si nous manquions

Police simple de ce pays.

aux Loix. Il me fit entendre que la férocité de certains Européens, incompatible avec leur douceur naturelle, les avoit forcés à les écarter, lorsqu'ils commettoient quelques fautes, sans s'en prendre ni à leurs biens ni à leurs personnes, ce qui eût entraîné trop de trouble. Il y est, en effet, arrivé que des Européens résolus ont tenu tête à des gardes entières, & maîtrisé des Villages, personne n'osant s'opposer à leur fougue; tant il est vrai que le préjugé qu'ont les Européens de soutenir leur réputation de bravoure, leur donne en plusieurs occasions une ame plus forte. Le contraire arrive aussi quelquefois, & les Européens, supérieurs aux Maures dans l'Inde, deviennent inférieurs à ces mêmes Maures, lorsqu'ils sont en Turquie, par je ne fais quelle fatalité & quel préjugé.

Je cherchois la cause de cette douceur qui me frappoit, & je fus tenté de la rapporter à l'abstinence de sang & de viande, que ces gens observent régulièrement. Je pensai que l'usage qu'en font les autres hommes pouvoit augmenter la violence de leurs passions, & je ne pouvois attribuer qu'à cette raison, la différence de la douceur des traits d'un Gentil à la rudesse de ceux d'un Musulman ou d'un Chrétien, rudesse dont nous ne nous apper-

Cause de la douceur des Indiens.

cevons pas, par le défaut d'objets de comparaison, mais qui est ici très-sensible, même entre deux naturels du même Pays. Il me vint aussi dans l'idée que leur genre de vie pouvoit y influer : en effet, les Brames habitent peu dans les Villes, mais seulement dans les environs, & leurs maisons sont au milieu de leurs vastes jardins; c'est ce qui fait que cette côte en est bordée depuis Trapor. Ce ne fut qu'après cette connoissance, que je revins de mon étonnement, d'avoir vu cette côte si peuplée, & de n'avoir trouvé ensuite dans la ville de Bassein, qui est grande & bien fortifiée, que des gens de guerre, qui même n'y reçoivent pas leurs familles. Cette demi-solitude des Brames & des Gentils ne leur ôte pas l'agrément de la Société, qu'ils sont les maîtres de prendre ou de laisser à leur gré; mais elle les met à l'abri de ses désagrémens, qui ne sont que trop grands pour les gens qui se sont enfermés dans les Villes. Le séjour d'une campagne toujours verte, la présence de leurs biens & de leurs troupeaux, l'affranchissement de la gêne qu'occasionnent les Villes pour les douceurs du ménage; tant de raisons, qui tendent à rapprocher l'homme du premier état naturel, pouvoient bien être la cause de la bonté du caractère de ces hon-

nêtes gens. Ils y sont aussi entretenus par leurs Loix, que l'on m'a dit être sages : je n'en connois que quelques-unes : par exemple, celui qui refuse volontairement de payer le tribut au Souverain, est puni par le double de l'imposition, & jamais par une peine corporelle, qui n'est réservée qu'à l'infraction du droit des gens. L'assassinat est puni de mort; le vol, de la perte du poignet & d'un esclavage perpétuel, & la séduction illégitime est punie chez les deux sexes, par la perte d'un oeil & un égal esclavage; mais il arrive rarement que la Justice soit obligée d'en venir à ces extrémités. Ces Loix me semblerent très-judicieuses. En général, les Loix civiles & morales des Indiens me parurent tendre à rapprocher l'homme de la Nature, & à le forcer à se maintenir dans cet état, en le défendant contre la fermentation des passions. Les Loix divines n'ont pas d'autre but, & les Loix humaines ne doivent pas en avoir d'autres, ou elles manqueroient leur objet : je crus aussi que par l'éloignement d'une Caste à une autre, la Société y gagnoit par des mœurs plus uniformes, & par conséquent plus parfaites.

Les réflexions solides que j'avois faites à l'Isle de Samar, se confirmèrent encore par la façon de vivre & de penser des Brames,

Idee de leurs Loix.

Ma façon de vivre, analogue à celle des Brames.

que j'imitai sur tout autre point que celui de la Religion. J'habitois des jardins, où je menois une vie douce & uniforme; du riz, des fruits & des herbages que je cueillois & apprêtois moi-même, suffisoient à ma nourriture, & j'y étois accoutumé depuis longtemps. Je tâchois de diminuer l'extrême chaleur du fang, qu'avoit occasionnée mon voyage, en prenant la première eau du riz cuit à l'Indienne; cette eau épaissie à un certain point, est aussi douce que le meilleur lait. Deux pièces de coton formoient mon vêtement journalier: j'en portois une à la ceinture & l'autre sur les épaules; j'avois laissé croître ma barbe à la façon des Grands, & je marchois souvent comme eux, la tête & les pieds nus. Mon vêtement de cérémonie étoit une longue robe blanche, à la Marate, plissée à la ceinture, un turban & des souliers à la Maure. Je passois mon temps à lire, à me promener ou à travailler dans le jardin: quelques chevres & des volailles que j'avois achetées ne contribuoient pas peu à mon amusement, & j'allois au Village quelquefois pour y voir mes amis. Je passois enfin la nuit à la façon du Pays, sur des nattes, dont la fraîcheur me procuroit un doux sommeil.

Je menai cette vie assez long-temps; mais ma façon de vivre, analogue à celle des Brame, étoit si différente de celle qu'y menent les Européens, qu'elle m'avoit attiré la réputation de Pénitent. Les Chrétiens & même les Gentils me regardoient avec vénération. J'étois appelé à toutes les fêtes; on s'empressoit de lier connoissance avec moi; on m'apportoit des fruits choisis; enfin l'on regardoit mon genre de vie comme celui d'un saint Pénitent, qui vouloit expier ses fautes par ses austérités: mais je n'étois pas assez vertueux pour mériter ces louanges; je sentoient combien elles sont embarrassantes, lorsqu'on n'en est pas digne, & en vérité elles me gênoient.

Je fus ensuite attaqué d'une incommodité assez commune dans ce Pays; elle se nomme Sarnas; elle me tourmenta beaucoup. Ce sont des grosses pustules qui viennent au corps & aux mains; j'en eus aux doigts qui me firent tomber quatre ongles. Je fis quelques remèdes; mais étant fort incommodé depuis vingt jours, je me vis obligé de partir pour Surate, où j'espérois trouver plus de ressources pour ma guérison. Le changement d'air, la fatigue du chemin, & un bain d'eau de mer firent disparaître la plus grande partie de ces boutons, & je me portai un peu mieux.

Maladie de la peau, ordinaire dans ce climat.

Départ pour Surate.

Depuis cinq mois que j'habitois ce Pays, j'avois couru de tous les côtés sans aucun danger, j'avois été bien reçu par-tout, & tout le monde me traitoit assez honnêtement. Je crus devoir cet avantage à mon habilement, pareil à ceux des Habitans, & à mon teint, qu'une si longue fatigue dans des Pays chauds, rendoit semblable au leur. Je n'avois d'autre Langue pour me faire entendre, que le Portugais, qui, quoiqu'en usage, n'est pas généralement su de tout le monde, & souvent, dans ce cas, on me prenoit pour un Indou. J'avois cependant trouvé par-tout la même hospitalité & la même confiance. Je n'ai jamais entendu parler de vol, & j'ai souvent été pendant trois ou quatre jours hors de ma maison, dont la porte ne se fermoit pas, comme beaucoup de celles du Pays, sans que je me fois jamais aperçu que l'on fût entré chez moi. J'avois remarqué une pareille sûreté dans tous les lieux où le rang & les richesses, à peu près égales, mettent tout le monde de niveau. Cette égalité ne donne pas lieu à une infinité de vices qui n'augmentent qu'à proportion de l'inégalité des rangs & des fortunes.

Hospitalité
& sûreté de
ce Pays.

ch. alhahim
-lino. meq al
22 mch. mien
-amilo

moq. q. d. d.
-amilo

Carnaval des
Gentils.

J'arrivai à Pardy le jour de l'intru ou carnaval des Gentils, qui alors courent les rues,

ayant la figure & les habits barbouillés de poudres de différentes couleurs. Leur divertissement consiste à danser au son de tout ce qui peut faire du bruit, & à barbouiller les passans de même couleur qu'eux. Je couchai le lendemain à Nausary, dans un vaste jardin, où un riche Parfe entretient un beau parterre & un grand pavillon, pour donner l'hospitalité à tout étranger : j'arrivai le jour suivant, 19 de Mars, à Surate; j'allai descendre chez le Chef de notre Comptoir, qui m'offrit un logement chez lui, & je fus obligé de séjourner un mois pour attendre le départ d'un vaisseau Maure qu'un riche Négociant de cette Ville armoit pour Bassora. Je connus plus amplement cette grande Ville, qui est le port le plus considérable des Peuples de l'Inde. Tout annonce sa grandeur; la richesse ou l'aisance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, le bon marché & l'abondance de toutes les nécessités de la vie, les belles maisons, quoique dans le goût Maure, la vaste étendue de la Ville, tout, dis-je, en annonce l'immensité. Le commerce des Européens, borné autrefois à de simples Comptoirs dans cette Ville, me fit penser qu'il eût été peut-être plus heureux pour eux que les côtes de l'Inde eussent eu des Villes con-

fidérables comme Surate dans les lieux propres à leur commerce. Le pouvoir du Souverain Indien, maître de ces Villes où les Compagnies auroient nécessairement établi leur commerce, eût été un frein à l'esprit de conquête qui le détériore, soit par les malheurs de la guerre, soit par la diminution de l'industrie des Indiens. Le commerce de Canton, qui, à peu de choses près, est également favorable à toutes les Nations qui envoient dans l'Inde, & s'est toujours soutenu, montre l'évidence de ce raisonnement.

Description
de Surate.

Cette ville est située dans une plaine fertile & peu boisée sur la rive gauche de la rivière; elle domine la rive opposée; les rues, quoique mal percées & mal pavées, sont assez larges, mais elles sont embarrassées par la grande quantité de populace, & par son travail: les maisons ont peu d'apparence au dehors; elles sont cependant vastes, solidement bâties, de bon goût, & commodes pour le climat; les places des marchés y abondent & sont très-bien pourvues; enfin l'aisance des Habitans s'y montre par le nombre de leurs Domestiques & de leurs Cypays (tout particulier pouvant avoir des gens armés à sa solde), & par le nombre de palanquins & de carrosses. Les cabriolets, dans le goût Maure, n'y sont pas moins nom-

breux que dans nos Capitales; ils sont aussi commodes & aussi lestes, quoiqu'ils soient trainés par des bœufs, qui sont accoutumés à aller au galop; les bambous, qui composent le timon & le train de cette espèce de voiture, suppléent, par leur élasticité, à nos soupentes. Les jardins sont beaux, & en grand nombre. Le port est très-fréquenté, & la construction des vaisseaux y est la plus solide que j'aye vue. Le commerce y est très-considérable, quoiqu'il ait beaucoup diminué par la gêne qu'il reçoit de la part des Anglois & du Nabab. Cette Ville est enfin l'entrepôt des immenses productions de cette riche partie de l'Inde, & les magasins y sont par conséquent superbes & bien pourvus. Outre les Comptoirs Européens, les Négocians Maures, Parfes & Gentils, y abondent: l'on peut juger de leurs richesses par celles du propriétaire du vaisseau sur lequel je devois passer. Quoique son commerce fût diminué de plus de moitié, il étoit possesseur de dix gros vaisseaux armés en guerre, qu'il donnoit à fret aux Anglois; il avoit des Esclaves pour Facteurs dans ses différens Comptoirs, & pour Subrecargues, Capitaines & Officiers de détail des vaisseaux qu'il chargeoit pour son compte: il y arboroit son pavillon particulier, ayant une fac-

torerie à Bassora, également avec son pavillon, & une Ile assez considérable dans l'Euphrate en propre souveraineté. Les restes de son commerce s'étendoient dans toute l'Inde, depuis la Chine jusques à Bassora. Sa maison avoit au moins cent Esclaves supérieurs, qui en avoient d'autres à eux. Lorsqu'il sortoit en cérémonie, il étoit monté sur un éléphant, entouré de ses parens, qui étoient à cheval ou en palanquin, & de beaucoup de gens de pied; deux cents Cypays le précédoient, & une musique bruyante terminoit sa marche, qui ressembloit plutôt à celle d'un Prince qu'à celle d'un particulier. J'eus lieu de voir le jour du Courban-Beyran (ou célébration du sacrifice d'Abraham). Le faste des Puissances de cette Ville, qui accompagnoient le Nabab à la Mosquée, le nombre des Soldats qui les précédoient, leur musique, la richesse de leurs voitures, l'élégance des vêtements & l'immense quantité de peuples rendoient cette fête une des plus brillantes que l'on puisse imaginer; le Nabab étoit escorté de cinq ou six mille Cypays, & de douze piéces de canon de douze livres. Dans cette espece de marche se trouvoient aussi des Conseillers Anglois, placés, avec leurs troupes du Pays, entre le Nabab & le Muphti.

Je

Je n'ai vu nulle part autant de gens armés que dans cette Ville, & il est difficile de savoir qui en est précisément le Maître, des Anglois, des Marates, ou du Nabab. Les Anglois ont la forteresse & quelques portes, le Nabab a la Ville & le Peuple; les Marates enfin ont la garde de deux portes & une armée qui vient chaque année lever le tribut: aussi y a-t-il quelquefois bien de la confusion par ce conflit d'autorité. Mais je finis sur cette Ville, dont la magnificence, quoique dans un genre différent de celle d'Europe, est d'un goût noble & majestueux. Le vaisseau Maure sur lequel je devois passer étant prêt à mettre à la voile, je me rendis à bord.

Mon embarquement sur un vaisseau Maure.



Tome I.

S

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE de Surate à Bassora, avec nos relâches à Mascate, dans l'Arabie Heureuse, à Bender-Aboucheir, dans la Perse, à l'Isle de Careith, & un cour séjour à Bassora.

Le 20 Avril
1770.
Pirates de la
côte de Mala-
bar.

Nous mîmes à la voile pour Bassora, le 20 Avril 1770, & nous fûmes pilotés & escortés jusques à la sortie du golfe, par une galvette Angloise, armée en guerre, & destinée à purger cette côte des Pirates Sindys, Chamchas, & non des Marates, comme on le croit communément. La bonté du gouvernement Marate, son attention à assurer la côte contre les Forbans par des forts & par des bâtimens qui sont toujours en croisière & escortent même le pavillon Portugais; toutes ces précautions ne pourroient s'accorder avec cette foule de Forbans qu'on nomme Marates, & qui infestent la côte de Malabar. Ils sont peut-être Marates en effet dans ces parties, au sud; mais ils ne sont pas approuvés par le Gouvernement, & ils ne trouvent asile

que chez différens petits Princes, presque rebelles, dont ces côtes sont semées.

Notre vaisseau devoit toucher à Mascate; la saison des vents de sud-ouest approchoit, & les courans portoient sur la côte de Sindy ou celle de Diu: nous primes en conséquence notre route vers l'ouest, & nous atterrâmes dans le sud-ouest des montagnes du Cap Refulgat, sur une côte basse & sablonneuse. Nous longeâmes la terre dans le nord, & nous mouillâmes à Mascate après treize jours de traversée. Mascate a, outre un très-bon port, une rade très-vaste; il y a quatre brasses & demie d'eau dans le port, & il n'y a jamais de la houle, étant à l'abri des vents, parce que la côte & les Isles qui le forment sont occupées par de hautes montagnes. Il y a aussi un autre port sur la côte où nous avons atterré dans le sud-ouest des montagnes du Cap Refulgat; mais il n'est fréquenté que par les Arabes, & en particulier par les Abyssins & par ceux de la mer Rouge. La situation de Mascate, en dehors du détroit d'Ormuz, est heureuse pour le commerce; car cette Ville peut servir d'entrepôt au commerce de la côte de l'Indus & du golfe de Perse, dont la navigation n'est pas si courte que celle de la

Route &
atterrage de
Mascate.

mer de l'Inde, & dont le détroit d'Ormus est souvent orageux.

Qualités
d'un Pilote
Indien.

Notre Pilote, quoique Maure Indien, avoit beaucoup de capacité; il déterminoit très-prompement le point de son vaisseau, avec des regles différentes des nôtres, que je ne pus me faire expliquer. Son commandement étoit précis & tranquille, & il se conduisoit par les cartes qu'il avoit levées des golfes de la Chine, de Bengale & de Perse. Si ses talens eussent été cultivés par les Mathématiques, & s'il eût eu la hardiesse qu'ont les Européens dans leur navigation, je crois qu'il eût fait un très-bon marin.

Idée de Mascate & de ses environs; politique de son Souverain.

Je descendis à terre, & j'y vis un natif d'Hispaham, qui faisoit les affaires de France. Quoique la populace Arabe passe pour être méchante, je me promenai dans la Ville & à la campagne sans être insulté, quoique je fusse vêtu à l'Européenne. Je visitai la Ville, qui est très-mal bâtie; j'y vis quelques jardins où l'on cultive des dattiers, des abricotiers, des figuiers bananiers & d'Europe, du trefle & assez de légumes, autant que la petite quantité de terre qui se trouve dans ces rochers arides peut le permettre; il s'en récolte cependant assez pour la subsistance journaliere de la

Ville & des Etrangers. Les vaisseaux abondent dans ce port, où il aborde des bâtimens de toutes les parties de l'Inde, & sur-tout ceux qui font le cabotage de toute la côte, depuis Elcatif jusques à Ceylan. J'attribuai la tranquillité des Arabes dans cette Ville, à leur habitude avec les Etrangers, au nombre des Nations & des différentes Religions que l'on y voit, ainsi qu'aux vûes de l'Iman de ce Royaume, qui veut faire fleurir le commerce & sa marine. L'ancienne possession de ce terrain par les Portugais, & la force qu'ont souvent employées les Européens pour s'y faire respecter, leur y a donné plus de considération que dans les autres ports de l'Arabie: il n'y en a cependant point d'habitués dans la Ville, par la politique de l'Iman qui les attire dans son port à cause du commerce, mais qui craindroit les suites de leur établissement dans la Ville; car, quoiqu'elle soit sur la Terre-Ferme, elle en est presque isolée, étant bordée de tous côtés par de hautes montagnes inaccessibles, qui ne lui laissent de communication avec le reste de l'Arabie, que par une gorge très-étroite d'un sol de roc très-escarpé & raboteux; en sorte que cent hommes peuvent défendre ce passage contre une armée entiere.

Sa qualité,
lieu de sa ré-
sidence.

Cet Iman se dit seul vrai descendant de Mahomet; il porte un turban bleu, & non vert, comme le portent les Cherifs de la Turquie; il est Souverain du Pays, & se tient à sa Capitale, qui est située à cinq journées de Mascate, derrière des hautes montagnes arides.

Intérieur des
terres.

On trouve, après avoir passé ces montagnes, des plaines immenses de dattiers, beaucoup de troupeaux, & des campagnes agréables & fertiles, peuplées d'Habitans affables. Je pris ces informations du Facteur François, qui y alloit ordinairement, pendant l'été, se mettre à l'abri des grandes chaleurs; car elles sont insupportables à Mascate, par la réflexion des montagnes & la rareté des pluies, qui ne tombent tout au plus que quatre ou cinq fois l'année.

Nourriture
du pays.

Les Habitans de ce Pays ne se nourrissent guere que de dattes & de lait aigri & durci, au point qu'il ressemble à de petits cailloux. Ce lait étant dissous, forme une assez bonne boisson aigrelette ou une espece de bouillie; il ne vient que des légumes aux environs de la Ville, qui sont très-étroits & bornés par des montagnes fort hautes & pelées. La pêche y est extrêmement abondante, & les bâtimens Sindys & Persans, ainsi que les chameaux de l'intérieur des terres, y portent les autres

choses nécessaires à la subsistance des Habitans.

J'avois bien remarqué à Batavia & à Surate, qu'en général les femmes Asiatiques, & surtout les Mahométanes, fortoient peu, & qu'à Surate les dernières se couvroient le corps & le visage d'un voile; mais à Mascate cet usage étoit si exactement observé, que ni dans les marchés, ni dans les boutiques, ni par conséquent dans les rues, on ne voyoit pas une seule femme Arabe, & je ne vis, pendant le séjour que j'y fis, que deux ou trois Nègresses esclaves, qui étoient couvertes d'une espece de grande cape de toile bleue rayée.

Usage à l'é-
gard des fem-
mes.

Après quelques jours de séjour dans cette Ville, qui est une des plus commerçantes de l'Arabie Heureuse, & après avoir pris un Pilote du golfe de Perse, nous appareillâmes, & nous fîmes route pour le détroit d'Ormus, que nous reconnûmes le surlendemain. Nous y trouvâmes les vents au nord-ouest frais par grains, & nous louvoyâmes huit jours, pour dépasser les Isles d'Ormus & de Mamouth-Salam.

Départ de
Mascate, &
passage au
détroit d'Or-
mus.

Les bourrasques du détroit d'Ormus ont donné lieu à l'usage des vaisseaux Indiens, de construire un petit vaisseau, qu'ils lâchent à la mer en offrande à Mamouth-Salam, pour

appaîser la colere des flots, & faire un échange de naufrage; après quoi ils représentent, par un combat simulé, les efforts des Habitans de ces côtes, pour leur défendre l'entrée de leur mer, & ils en restent à la fin victorieux.

Nous avions d'abord découvert le Cap de la côte de Perse, qui, en forme de coude, forme l'entrée de ce détroit. Quoique l'on m'eût dit qu'il étoit d'usage de le ranger, on tint la route de l'autre bord, en gardant cependant un tiers de la largeur du détroit, en distance de la côte d'Arabie. Je crois que cette route n'étoit pas la meilleure, car le lendemain les vents vinrent au nord-ouest frais & par grains; c'étoit la saison des vents de nord-ouest dans le golfe de Perse; ils y regnent pendant tout l'été, & le passage du détroit est alors critique à cause de ses rafalles: on commence à y trouver la sonde, & on l'a toujours jusques à Bassora. Nous vîmes la côte de Bender-Abassy, qui étoit un port autrefois fréquenté; nous gagnâmes le travers d'une petite Ile qui est dans le sud-ouest de celle de Camron ou Kismiche, entre lesquelles il y a passage: les vents nous adonnerent un peu, & nous prolongeâmes cette dernière Ile du côté du large. Les vents de nord-ouest sont debout jusques à Bassora, & les courans

portent en dehors du golfe. L'on range la côte de Perse à cinq ou six lieues de distance seulement, pour se maintenir dans la ligne de départition, entre le nord-ouest clair qui souffle vers la côte d'Arabie qui est d'ailleurs peu saine, & entre le parage des orages qui regnent sur la côte de Perse; l'on trouve même quelquefois alors des crises moins contraires. En poursuivant notre route, nous laissâmes au large trois Ilots vers la côte de l'Arabie, dont nous ne voyions pas les terres, & nous nous tenions toujours à la même distance de celle de Perse, dont nous craignons ou les orages ou que les hautes montagnes ne nous donnassent du calme.

J'étois assez bien traité par les Maures du vaisseau, dont le caractère doux & pacifique s'accordoit avec le mien. Quoiqu'ils fussent fanatiques pour leur Religion, comme tous les Musulmans des Villes, je ne les embarassai nullement pour leurs cérémonies; ils faisoient librement leurs prieres & leurs lectures à mes côtés, & j'avois seulement attention de me mettre derriere eux, lorsqu'ils se prosternoient, suivant leur usage, du côté de la Mecque. Leur affabilité s'étendoit indifféremment sur les Gentils, sur les Chrétiens & sur les Juifs, comme sur les Musulmans; &

Idee du caractère des Maures Indiens, & de la Religion Musulmane.

ces bons traitemens me firent un peu revenir de l'idée défavantageuse que le premier abord impérieux de cette Religion m'avoit donnée de tous ceux qui la professent. Je discernai que ses principes justes, mais sévères pour les mœurs, & qui ne doivent leur origine qu'à la façon de penser nationale de leur Fondateur, tendent à inspirer à ses Sectateurs leur opinion de supériorité sur les non-croyans; mais que cette douce charité des Maures provenoit également du caractère & des mœurs Asiatiques, & des préceptes de la Religion Mahométane.

Derwichs.

On avoit donné passage dans ce vaisseau à une vingtaine de Derwichs, dont les mœurs, conformes à leur état, attirerent mon estime. Je liai souvent conversation avec plusieurs d'entre eux, & je leur trouvai les principes de la plus saine morale qu'ils mettoient en pratique dans ce vaisseau, où le mal-être qu'ils éprouvoient exerçoit leur patience. Il en mourut un après beaucoup de souffrances, & je vis qu'il les soutenoit avec la plus grande douceur; il expira avec un visage serein & tranquille, qui marquoit le peu de peine que lui donnoit la perte de cette misérable vie. Les principaux Maures du bord prioient souvent à leurs repas ceux de ces Derwichs les

plus éclairés & les plus moralistes, de leur faire la lecture de leurs Livres, & de les leur expliquer; ceux-ci les en entretenoient pendant très-long-temps. Je conversois aussi souvent avec un Juif natif du Pays d'Aden, qui avoit les mêmes qualités morales que les Asiatiques, & je me plaisois à raisonner avec lui.

Les principaux du vaisseau me demandoient souvent pourquoi tous les Francs ne pensoient pas simplement, pourquoi ils ne restoit pas tranquilles chez eux, sans courir d'un bout du Monde à l'autre pour ramasser & dépenser de l'argent, & pourquoi ils portoit la discorde par-tout où ils étoient? Ils paroissoient fâchés de ce que les Européens étoient parvenus à leur faire prendre part à leurs interêts & à leur façon de penser, dont ils voyoient, mais trop tard, les funestes conséquences. J'avois beau leur étaler les mots de gloire, d'honneur & d'état à soutenir; ils ne connoissoient de gloire, d'honneur & de devoir, que dans la droiture de leurs actions & dans les démarches simples & charitables. Je ne savois à la fin qui avoit plus de raison d'eux ou de moi, mais je voyois que je ne les avois pas convaincus, & qu'ils désiroient l'être de bonne foi.

Façon de
penser des
Maures.

La plupart d'entre les Asiatiques font la

*Idee de ces
Peuples sur le
raisonnement
& l'esprit.*

grace à tous les Européens de les regarder comme des foux ingénieux, plus raisonnans que raisonnables : ceux du vaisseau pensoient de même ; ils disoient que pour penser solidement, il falloit ressembler à un Juge qui doit s'isoler de l'intérêt de l'affaire qu'il traite : cela leur paroissoit impossible chez les Européens, auxquels l'habitude des préjugés & des mœurs ne laissoit jamais l'entiere liberté de penser. Ils croyoient aussi que pour assurer la justesse de l'esprit, il étoit nécessaire d'avoir une libre élasticité de cerveau, ce qui ne pouvoit arriver chez les hommes d'affaires, ou chez ceux qui tendent trop leurs idées vers un but. Je vis bien qu'ils n'avoient pas tout-à fait tort ; mais que leur indolence & nos foiblesses ne mettoient de différence entre eux & nous, que du plus au moins, étant impossible qu'il y eût des hommes assez impartiaux, pour que toutes leurs pensées fussent parfaitement justes.

Quoiqu'ils ne fussent pas grands Géometres, ils décidèrent une fois, assez singulièrement, le siège de la pensée juste, par une idée géométrique : ils la faisoient placer, par la Nature, au sommet d'un angle extrêmement obtus, formé par deux lignes, dont les extrémités au point de rencontre repré-

sentoient l'une l'esprit & l'autre la raison. Les extrémités opposées à ce point de rencontre & presque à elles-mêmes, par la qualité de leur angle extrêmement obtus, représentoient, selon eux, la folie opposée à l'esprit, & la stupidité opposée à la raison ; en sorte que si on sortoit du point angulaire où ils nous faisoient placer par la Nature, ou du point de rencontre de l'esprit & de la raison, on ne pouvoit que se rapprocher de la folie ou de la stupidité ; ils nous rapprochent de la folie, & nous les plaçons près du point de la stupidité. Je crois que ni les uns ni les autres ne savent pas se maintenir au sommet de l'angle ; ce sommet n'est qu'un point, & nous sommes trop agités pour ne pas le perdre souvent de vue. Mais je reviens à notre voyage.

Nous devions toucher à Bender-Aboucheir, Relations sur
Bender-Abou-
cheir. qui est un port de la Perse, où le vaisseau devoit faire une partie de son commerce, & prendre ensuite un Pilote de l'Euphrate, parce que celui que nous avions pris à Mascate ne connoissoit pas l'embouchure de ce fleuve, & n'étoit engagé que jusques à Aboucheir, pour le prix de cinquante roupies. Il étoit cependant très-mauvais Praticien ; car à la distance d'environ vingt lieues d'Aboucheir, à un parage où la côte forme un Cap très-

avancé, dont les roches portent fort au large, nous fûmes obligés d'arriver. Nous trouvant engagés entre ces roches, quoique nous fussions au moins à cinq lieues de terre, les vents qui continuoient toujours au nord-ouest, étant venus, dans cet intervalle, très-frais & par grains, nous mouillâmes à deux lieues de la côte par vingt brasses; ils calmerent bientôt, & nous réappareillâmes; nous employâmes douze jours à regagner le chemin que nous avions perdu; nous doublâmes enfin ce Cap, après lequel la côte fuit dans le nord-est; nous avions ses roches à tribord, & du côté de bâbord un Ilot & des bancs, qui sont très-mal marqués sur nos Cartes, généralement peu exactes, sur-tout pour ce golfe. Six jours après nous gagnâmes les ruines d'un fort qui avoit été occupé autrefois par les Portugais, & ensuite la rade d'Aboucheir, qui, quoique foraine, a un fond de bonne tenue.

Les Anglois sont les seuls Européens qui commercent dans cette Ville; il y avoit alors un vaisseau de cette Nation qui étoit mouillé à l'entrée du port; elle est difficile, & formée par des bancs de sable qui portent fort au large; aussi la rade est-elle très-éloignée de terre: la côte est d'ailleurs basse vers le bord de la mer.

Nous primes des rafraîchissemens qui abondent dans ce pays, que l'on regarde comme le grenier de Bassora; le sol de ce dernier lieu est stérile, ainsi que ses côtes voisines, qui tirent aussi toutes leurs commodités de Bender-Aboucheir, dont les environs sont très-agréables & fertiles.

Après y avoir pris aussi un Pilote de l'Euphrate, dont le salaire & celui d'un bateau pour sonder, fut de trente roupies, nous mîmes sous voile, le vent étoit favorable, pour gagner l'embouchure de ce fleuve. A peine avions-nous fait quatre lieues, car nous n'avions pas doublé l'Isle de Careith, que le vent reprit au nord-ouest frais & extrêmement chaud. Nous louvoyâmes, mais inutilement, le vent continuant dans la même force, les courans étant contraires, l'eau commençant d'ailleurs à nous manquer; car nous n'en avions pas fait à Aboucheir: nous mouillâmes à Careith, pour en faire. Cette Isle appartient en souveraineté à un Prince Persan qui est tributaire de celui de Bender-Aboucheir; celui-ci retire aussi un tribut de l'Isle de Barhein, qui est fameuse par sa pêcherie de perles. L'Empire de Perse est démembré en plusieurs Souverainetés, comme celui du Mogol; mais

les Princes Persans se reconnoissent tributaires de celui d'Hispaham.

Cette Isle de Careith, qui appartenoit autrefois aux Hollandois, & dont les Anglois avoient même tenté de s'emparer, est habitée par des Persans, des Curdes & des Arabes qui ont une haine extrême pour les Européens; ils ont des bâtimens en forme de galere, avec lesquels ils infectent cette mer: ce ne sont cependant pas précisément des Pirates; mais un vaisseau marchand Européen, qui ne seroit pas bien armé, risqueroit quelque insulte de leur part. Ils crurent d'abord que notre vaisseau appartenoit aux Européens, & ils avoient arrêté notre canot, qu'ils relâcherent dès qu'ils furent assurés que le vaisseau étoit Indien.

Les Habitans d'Aboucheir aiment aussi peu les Européens, & le fond de ce golfe, depuis Barhein jusques à Aboucheir, est semé de petits bâtimens semi-Pirates dont il est bon de se méfier.

Les Habitans de Careith exigèrent que nous prissions chez eux un second Pilote de l'Euphrate; le Gouvernement avoit une portion de son salaire; nous lui fîmes en outre un présent, qu'il nous rendit par un autre, suivant
l'usage

l'usage Asiatique, & nous appareillâmes. Nos Pilotes étant très-mauvais, la côte étant très-basse, bordée de terres noyées, nous gagnâmes, avec beaucoup de peine & en tâtonnant, l'embouchure du fleuve. Je vis qu'à environ huit lieues de cette embouchure, nos Pilotes se méfioient beaucoup de ce qu'ils appeloient l'embouchure du vieux lit de l'Euphrate; elle est sur la côte des Curdes: nous passâmes sur divers bancs & à travers divers chenaux, par où le fleuve se dégorge; nous échouâmes même deux fois; nous gagnâmes enfin la côte des Arabes, après avoir bien tâtonné & chenalé. On envoya le canot à terre, pour chercher des branches de dattier; elles font la vraie reconnoissance de la grande embouchure, parce qu'il n'y a point de dattiers sur les bords des autres passes; alors nous donnâmes dedans avec assurance. Cette passe est celle qui borde la côte de l'Arabie; elle n'est point tortueuse, lorsqu'on est parvenu à la vue de la terre qui est cependant très-basse; alors on est en dedans de tous les bancs. Il n'y a que vingt pieds d'eau à haute mer dans le chenal le plus profond, entre ces bancs: le courant est très-rapide. Il faut prendre garde de s'échouer dans les chenaux; car, dans cette position, en prise à toute la ra-

pidité du courant, le bâtiment échoué risqueroit d'être chaviré : on prend la précaution d'échouer au défaut d'un banc & au dessous du courant qu'il a déjà rompu.

Quant aux autres passes que l'on donne à l'Euphrate, comme la côte des Curdes n'est formée que par des terres noyées, je ne les regarde que comme de très-petits rameaux de ce fleuve, du moins je n'ai pas vu, en le remontant, & je ne sache pas qu'il s'en sépare de branche un peu considérable.

La branche que nous suivîmes, a, pour reconnoissance certaine, les bords de la côte de l'Arabie, qui sont secs & sablonneux, & qu'elle longe; il faut les ranger avant d'être parvenu entre les deux pointes des deux bords de l'Euphrate, qui sont à découvert des eaux; l'on ne peut par conséquent donner, avant ce temps, dans le milieu de l'ouvert du fleuve. La côte Curde est verdoyante & presque toujours noyée; lorsque l'on est en dedans des pointes des deux côtés, le fond augmente considérablement. Comme Bassora est à quarante lieues de la mer, on y remonte avec le flot & on mouille au Jusan, dans quelque partie, à l'abri de la rapidité du courant. La tenue est cependant excellente; le fond est de vase jaunâtre, & les ancres

sont difficiles à déraper. Ce fleuve est assez net jusques à environ vingt-cinq lieues de son embouchure; il a alors quelques bancs, & la navigation devient un peu plus difficile.

A cette même distance, il se sépare de l'Euphrate, sur la côte de l'Arabie, un assez petit canal qui est navigable pour des bateaux de cinquante tonneaux; le long de ce canal on trouve des bourgs Arabes; ils commercent avec Bassora & Elcatif, Ville de l'Arabie vers laquelle ce canal prend son cours. Nous rangions alors davantage la côte d'Arabie : il faut cependant s'en méfier; car, comme elle est très-basse & quelquefois dépourvue de dattiers, elle est en quelques endroits couverte par la haute mer.

Nous dépassâmes une mosquée de Derviches, qui est située sur la côte des Curdes; nous vîmes ensuite des restes de fortifications placées sur les deux rives du fleuve, où Solimanacha, fameux Chef Curde de ces parties, avoit appuyé autrefois les deux têtes des chaînes & des bateaux qui lui avoient servi à barrer le fleuve.

A environ six lieues de Bassora, on longe l'Isle de Cheliby, qui reste à tribord; l'on découvre ensuite, sur la côte de l'Arabie, l'embouchure d'une petite riviere, sur le bord de laquelle

est une petite mosquée avec son minaret; l'on mouille vis-à-vis au tiers de la largeur du fleuve, en distance de la côte de l'Arabie.

Bassora est situé à un quart de lieue en dedans & sur les bords de cette petite riviere; ses jardins s'étendent jusque sur les bords de l'Euphrate.

Il y avoit au mouillage trois bâtimens Anglois armés en guerre, qui étoient destinés à protéger leur commerce à Bassora, à Aboucheir & à Mascate, & à assurer leur navigation contre les Habitans du fond du golfe de Perse. Cette Nation faisoit la plus grande partie du commerce de Bassora; & comme les Arabes & les Curdes, dont cette Ville est en grande partie peuplée, ne sont pas absolument bien policés, ou même comme l'éloignement de l'Europe peut donner au Gouvernement Turc de cette Ville quelques idées de monopole, les Anglois étoient parvenus à avoir, sous divers prétextes, cinq cents hommes de troupes à terre; d'un autre côté, leurs vaisseaux étant mouillés à moins d'une portée de canon de la Ville, étoient assez en forces pour se faire respecter si le cas l'eût exigé. Quoique la populace Arabe passe pour être très-méchante envers les Etrangers & les Européens, j'y ai vu des matelots Indiens au service des

Anglois, lui faire la loi à coups d'aviron; cette conduite eût fait assommer tout individu d'une autre Nation: tant il est vrai que le pouvoir du maître inspire à un serviteur, même peu courageux, de la supériorité sur ceux à qui il est ordinairement inférieur en bravoure. Les Anglois font leur commerce assez rondement & sans mesquinerie; il est très-étendu; leurs manieres impérieuses peuvent déplaire, leur conduite attire cependant l'estime, l'intérêt applanit le reste.

Cette Ville est grande & assez peuplée; ses murs sont de terre de même que toutes les maisons, qui sont assez mal bâties; la plupart sont sans fenêtres, ou en ont de très-petites, pour ne pas donner accès au vent chaud & brûlant du désert qui commence sous les murs de cette Ville. Il n'y a que les bords de l'Euphrate qui donnent des fruits & des légumes; l'on tire de Bender-Aboucheir & de la côte de Perse le surplus de ce qui est nécessaire à la vie. La plupart des Habitans ne se nourrissent que de dattes & de lait aigri, comme dans le reste de cette partie de l'Arabie. J'y observai aussi les mêmes usages à l'égard des femmes; il n'en étoit pas plus question que s'il n'en eût jamais existé, & l'on n'y voyoit pas même des enfans de leur sexe.

Description
de Bassora,
& autres su-
jets.

Bassora appartient au Grand-Seigneur, & elle est dépendante du Bacha de Bagdad, qui y est cependant très-peu en force, & est obligé de ménager les Curdes & les Arabes. L'on y trouve quelques Négocians Juifs & Arabes, qui commercent avec Aboucheir, Mascate & Barheim ou Elcatif, sur-tout avec l'Isle de Barheim qui fournit de très-belles perles aux Négocians d'Elcatif, & à ceux qui sont établis dans les Villes situées sur les bords de ce canal que j'avois vu se séparer de l'Euphrate.

Arabes non
Mahométans.

L'on m'a dit qu'il y a dans les déserts voisins de cette Ville, un Cheikr ou Chef Arabe qui a une haine irréconciliable pour les Mahométans, & qui n'adore qu'un seul Dieu, sans aucun culte ni mystère; tous les autres Habitans de ces contrées, sur-tout des bords du désert, sont bons Mahométans & très-religieux; mais l'on dit que dans le centre du désert il y a des Tribus fort ignorantes, semi-Juives & semi-Chrétiennes, ou plutôt sans un culte bien décidé.

Le 25 Juin
1770.

J'avois devancé le vaisseau, & je m'étois fait mettre à terre le 25 Juin 1770; le Consul de France me reçut très-bien, & m'offrit ses services.

J'appris que quinze jours auparavant, il étoit parti pour Alep une nombreuse & riche cara-

vane; la longueur de la traversée depuis Surate m'avoit fait manquer cette occasion, & je craignois d'être obligé de séjourner six mois dans cette Ville pour attendre une autre caravane. Bassora avoit un assez grand commerce avec la partie de l'Asie dépendante du Grand-Seigneur par l'Euphrate & le Tigre, moyennant certains grands bateaux qui ont une calle très-profonde, construits de bois de dattiers, & revêtus de cuir, tout autre bois manquant absolument dans ce Pays. J'admirai aussi l'industrie avec laquelle les Habitans formoient les petits bateaux de rivière; ils sont ronds, & ne sont faits qu'avec des osiers flexibles, entrelacés en façon de paniers, & enduits de limon & de goudron. Ils sont justement nommés couffes, & ils ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'une pagaye; cette navigation me parut assez nouvelle.

Bateaux de
l'Euphrate.

La crainte que j'avois d'être obligé de séjourner long-temps à Bassora, cessa bientôt, & conformément aux avis que l'on m'avoit donnés à Surate, j'appris, le lendemain de mon arrivée, qu'une caravane d'Arabes Bergers ou Bedouins, allant vendre de jeunes chameaux à Alep, étoit arrivée la veille à deux journées de la Ville. Elle étoit campée dans le désert, & le Chef envoya demander si

Caravane
de Bedouins

quelqu'un vouloit profiter de son escorte pour le traverser. Quelques Arabes des environs de Bassora firent cette occasion, & le Consul François se donna la peine de convenir de prix avec un de ces Arabes, pour le louage d'un chameau pour moi, pour le port de mon eau & de mes effets, & pour le service d'un autre Arabe qui devoit m'apprêter à manger. Le vaisseau Maure n'étoit pas encore arrivé au mouillage; je courus chercher mes effets que j'avois laissés à bord; je fis des provisions de bouche, je m'habillai à la Turquie, & après avoir remercié le Consul François de ses soins, je me séparai de lui.



CHAPITRE IV.

ROUTE de Bassora à Damas, par les déserts de l'Arabie déserte.

LE 28 de Juin, après trois jours de séjour à Bassora, je partis pour aller joindre la caravane de Bedouins qui devoit se rendre à Alep; je couchai le soir à un village bâti ou logeoit l'Arabe avec qui j'avois fait mes conventions, & qui m'avoit passé une obligation pour mon passage à Alep; il me reçut fort bien, & me traita moitié à la façon des Villes, moitié à la Bedouine. Le jour suivant, le frere de mon Arabe ayant pris sa place au voyage d'Alep, je montai pour la première fois de ma vie un chameau, en compagnie de huit Arabes. Nous partîmes ensemble, & nous joignîmes sur le soir la caravane, qui étoit posée près d'un camp de Bedouins de ces parties; elle pouvoit consister en cent cinquante Arabes & quinze cents jeunes chameaux. Le désert étoit couvert de troupeaux de toute espèce qui appartenoient aux Bedouins du camp voisin; le soir ils vinrent au camp, selon leur coutume. Ces animaux connoissent la tente de

Départ de
Bassora.

Mon arrivée
à la carava-
ne & à un
camp d'Ar-
bes.

leur maître, devant laquelle ils viennent s'accroupir, & leur laitage & leur toison fournissent aux Arabes de quoi se nourrir, se vêtir & se loger, seules véritables nécessités de la vie.

Le lendemain, toute la caravane se mit en marche, & elle formoit un assez beau coup-d'œil, par l'étendue du terrain qu'elle embrassoit.

Rencontre
d'un château
ruiné, & des
puits.

Le jour suivant, nous trouvâmes un château ruiné avec des puits, où nous fîmes de l'eau : deux jours après, nous trouvâmes d'autres puits, & deux Arabes montés sur des ânes.

Séjour à un
camp arabe.

A quatre journées de là, nous découvrîmes un campement; l'on me donna une abe ou robe à la manière des Arabes, avec un mouchoir flottant sur la tête, que je fus obligé de mettre pour ne pas être distingué des autres; car j'étois vêtu à la façon des Turcs, qui diffère un peu de celle des Arabes, & sur-tout de celle des Arabes Bedouins.

Vêtement
Arabe.

Cette abe est une pièce d'étoffe de laine, qui compose tout le vêtement des Arabes des deux sexes; ils en ont une fine & blanche sur la peau, & par-dessus celle-là une ou deux, plus longues & plus amples, dont une reste flottante, & l'autre est fermée & tenue par une ceinture; celles-ci sont ordinairement grandes & rayées de blanc & de noir; celle qui reste

flottante est quelquefois de couleur noire : elles sont d'une forme assez simple, & pour se les bien peindre, on n'a qu'à s'imaginer un sac aussi large que long, duquel on a ôté une bande dans sa longueur pour s'en vêtir & y passer le cou; deux trous pratiqués aux deux coins du fond du sac, laissent le passage aux bras, qui restent cependant à moitié couverts par l'ampleur du haut de la robe. Voilà leur seul vêtement; il les couvre exactement & est fort utile pour le mauvais temps; car il ne peut être pénétré par l'eau, à cause de la façon dont il est tissu; il est aussi très-commode pour la chaleur, étant assez épais pour rompre la première ardeur des rayons du soleil, & laissant par son ampleur un libre passage à l'air. Les hommes ni les femmes ne portent point de culottes comme dans les Villes; les hommes portent sur la tête un très-grand mouchoir de soie & de coton; il y est attaché par une autre toile de coton très-ample, qui, ayant fait deux tours autour de la tête, vient tomber sur les épaules qu'elle couvre par son ampleur: l'excédant des bouts du mouchoir de soie, après s'être doublé sur la bouche & sur le nez, vient se replier dans la pièce de coton qui le serre contre la tête. On couvre ainsi la bouche & le nez, pour se garantir de la sécheresse qu'oc-

casionne le vent. Le véritable Bedouin ne se fait raser ni la tête ni la barbe, & il arrange ses cheveux en dix ou douze tresses flottantes. Les femmes se coiffent de même, & l'ajustement des deux sexes est à peu près égal, excepté dans l'arrangement, la couleur des mouchoirs, & les bijoux dont les femmes s'ornent la tête. Elles se couvrent le visage, en mettant sur la tête une abe, qu'elles laissent entreouverte pour se conduire; d'ailleurs, dans bien des occasions, les deux sexes vont nus.

Formalités
guerrières.

Je m'avançai avec les Arabes à un quart de lieue du camp; par méfiance nous avions laissé à deux lieues derrière nous, les chameaux qu'on menoit vendre. L'on courut demander asile à cette Tribu, qui nous le donna, les Arabes ne le refusant jamais, quand on a une fois abordé leurs tentes; mais on le donne toujours avec les formalités de guerre. Les Arabes campés firent sortir un nombre de leurs guerriers armés de lances, qui coururent sur nous. A leur approche, les nôtres sautant à bas des chameaux, allèrent au devant d'eux à la course, & ils s'entremêlerent la lance en arrêt, en feignant de combattre avec de grands cris. On les introduisit ensuite dans le camp, & tout rentra dans le calme. Mes compagnons voulant trafiquer quelques cha-

meaux, nous y séjournâmes deux jours & demi.

J'allai seul visiter ce camp, mon conducteur ayant refusé de m'y accompagner, en feignant de craindre quelque événement. Lorsque je fus à quarante pas des tentes qui étoient rangées autour des puits, je rencontrai un Arabe qui venoit au devant de moi; il me demanda ce que je souhaitois, je lui fis entendre que la curiosité m'amenoit. Il me salua civilement, & m'amena dans sa tente, où, pour me faire honneur, il me donna la place du fond; il étoit Forgeron, & il avoit un petit fourneau qu'il chauffoit avec du charbon fait de racines de ronces du désert; quatre peaux en forme de vessie, que deux enfans pressoient, lui servoient de soufflets. Sa tente, comme toutes les autres, étoit longue & partagée par le milieu de sa longueur; la moitié étoit destinée pour les hommes, & l'autre moitié pour les femmes, qui s'occupoient à travailler de la laine; je sortis, & j'allai visiter les puits, qui sont simplement des trous faits en terre sans revêtement; l'eau est au plus à six pieds de profondeur. J'allai ensuite dans une autre tente, près de laquelle je voyois attachée une des plus belles jumens: ces Peuples les préfèrent aux chevaux; je fus également bien reçu par un bon vieillard, qui s'occupoit à

Visite au
camp Arabe.

préparer des ustensiles de peau de chevre. Les femmes ourdissoient sur le sable des tentes de poil de chevre; jusques à la jument & son petit, tout vint me sentir. Je parcourus également une seconde enceinte de tentes; toutes sont ouvertes du côté opposé au vent qui regne six mois de la même partie; on y travailloit à la laine de chameau & de brebis, ou au poil de chevre. Je fus surpris de l'air peu curieux & peu empressé de ces gens qui me recevoient bien, mais ne fortoient pas de leurs tentes: elles étoient ouvertes dans leur longueur, & laissoient voir combien les Habitans en étoient nombreux; j'admirois cette retenue, sur-tout de la part des enfans, ordinairement amateurs de la nouveauté; car il ne passe pas souvent des étrangers par cette partie de l'Arabie, qui est vers le milieu du désert: ayant enfin satisfait ma curiosité, je me retirai.

Qualités des
biens des Ara-
bes.

Les Arabes n'ont d'autres biens que leurs troupeaux. Les chevaux, & particulièrement les jumens, leur servent dans leurs courses & à la guerre, & comme ils sont bons cavaliers, ils savent très-bien les conduire. Ce sont les plus vîtes que l'on connoisse, & qui se nourrissent le plus sobrement: on ne leur donne à manger que très-peu, & une fois par jour. Les chameaux leur servent, soit pour échanger

avec des grains ou autres nécessités de la vie, soit pour le transport de leurs effets, lorsqu'ils errent d'un endroit à un autre. Quand l'herbe leur manque, ou que l'eau des puits est desséchée, ils décampent & vont chercher d'autres pâturages & d'autre eau dans des Pays moins arides; car ces déserts sont couverts d'un sable fin, mêlé de gravier, sur lequel on ne trouve que quelques ronces d'un pied & demi au plus de hauteur, & une espece d'herbe de quatre pouces de hauteur, & d'une seule tige, qui ne se réunit point en motte comme notre gazon.

Qualité du
sol du désert.

Pendant l'été, il regne dans ces déserts un vent de nord-ouest, extrêmement échauffé par la réverbération du sable; & pendant l'hiver, la chaleur du vent du sud est encore plus insupportable: elle y est si forte, que la peau en est crispée, & les pores si resserrés, qu'il est impossible de suer. Il faut être extrêmement vêtu, pour ne pas être brûlé par l'ardeur du soleil, & nos vêtemens d'hiver ne suffiroient pas dans le désert; l'on se couvre le front, le nez & la bouche d'un mouchoir épais & double, afin que la chaleur du vent ne desseche pas la poitrine, & que l'humidité nécessaire à ces parties du corps puisse s'entretenir; on ne laisse que les yeux à découvert pour pouvoir se conduire; mais la chaleur & la réver-

Climat chaud
du désert.

bération du sable y fait ressentir des cuissons aiguës, & qui affoiblissent la vue à la longue.

Description
du désert &
de ses ani-
maux.

Le désert est formé en grande partie par des plaines immenses, où la vue n'est bornée que par le seul horizon. L'œil cherche en vain de quoi s'y fixer, & après avoir parcouru tristement une surface uniforme de couleur grisâtre, qui est celle du sable, & des ronces desséchées, il revient attristé chercher un peu de variété sur les effets & sur les troupeaux qui l'entourent. Un silence profond accompagne cet affreux paysage; point de quadrupèdes, point d'oiseaux, pas même des insectes qui puissent le troubler. A peine dans toute l'Arabie déserte ai-je vu quatre lapins, cinq ou six rats, trois gros oiseaux, & sept à huit petits, encore ces derniers étoient-ils aux environs des Pays habités, & les lapins & les rats dans des parties plus terreuses que n'est le sol ordinaire du désert; ces rats sont d'une autre espèce que les nôtres, & très-jolis.

Leurs yeux sont assez grands & vifs, la moustache, le museau & le haut du front est blanc, de même que le ventre, les pattes, & le bout de la queue; le reste du corps est jaune, d'un poil assez long & très-propre; la queue est médiocrement longue, mais elle est grosse, de couleur jaune, & terminée en blanc. Mes compagnons

pagnons mangeoient ces rats, après les avoir tués à coups de bâton, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse sur le chemin du quadrupède ou de l'oiseau qu'ils veulent attraper.

Enfin, les eaux sont presque toutes salées, amères, & en petite quantité dans cet immense désert.

Les seuls Arabes sont assez heureux pour s'être accoutumés à la dureté de ces contrées. Amateurs de leur liberté, méprisant les richesses, durcis à la fatigue, regardant la mollesse & les plaisirs au dessous d'eux, braves, fidèles à leur parole, & hospitaliers, fiers & entreprenans, extrêmement soupçonneux, & recevant par cette raison tout étranger les armes à la main, ils se regardent cependant tous comme frères, & les besoins ou les affronts du moindre particulier deviennent l'affaire de toute la Tribu; ils sont extrêmement circonfpects à engager une affaire où il pourroit y avoir effusion de sang; mais ils vengent ce sang à quelque prix que ce soit. Ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent au premier venu sur le leur, en exerçant à son égard la charité & l'hospitalité. Ce principe les rend voleurs sans être assassins: toutes ces qualités & ces préjugés étranges sont cependant leur force & leur union; & si

Caractères
des Arabes.

leurs mœurs étoient adoucies par la morale pure de notre Religion, j'ose assurer qu'il n'y auroit pas de Peuple dont les usages & le caractère fussent plus propres à approcher du vrai bonheur, & qui fût moins susceptible de corruption. La stérilité du Pays qui en défend le séjour à tout étranger, & l'assure contre tout Conquérent, la certitude d'avoir le nécessaire, & l'impossibilité de jouir du superflu, telles seroient les plus sûres défenses des mœurs simples de ces Peuples.

Leurs Chefs.

Ils ont des Chefs à qui leurs préjugés d'indépendance n'ont donné une certaine portion d'autorité, que parce qu'ils connoissent qu'il faut quelqu'un qui marche, qui agisse le premier, & qui soit le point de réunion des volontés de la Nation. Les Arabes sont souvent en guerre, & ils sont divisés par Tribus, suivant le pere dont ils descendent, ne prenant d'autre nom que celui de ses enfans. Ceux avec qui j'étois se nommoient Ben-Halet ou enfans de Halet.

Description détaillée sur les Arabes.

Ils sont très-légers à la course à pied, adroits à manier la lance, de moyenne taille, nerveux, maigres, & d'un brun noir; ils ont les os très-gros. Les véritables Bedouins portent leurs cheveux & leur barbe, & généralement tous les Arabes portent la barbe, qu'ils ont très-

fournie; leur figure est alongée; leurs traits sont grands & réguliers; leurs yeux sont grands, secs, noirs, & d'une vivacité sombre. Cette physionomie, & l'idée qu'on se fait d'eux, leur donnent l'air un peu farouche au premier abord; mais on leur trouve bientôt de la noblesse & l'air mâle.

J'ai remarqué que les Arabes du milieu du désert avoient les cheveux presque crépus, fins, & à peu près de même nature que ceux des Negres. Dans un aussi court espace que celui de ma traversée, mes cheveux devenant aussi plus secs, plus fins, & ne prenant point d'aliment par le défaut de transpiration, paroissent vouloir aussi se créper. Le défaut d'humidité extérieure & radicale, & la grande chaleur du climat qui l'occasionne, ne pourroient-ils pas contribuer à cette qualité de finesse & de crispation? Mon sang étoit devenu sec, & mon teint différoit peu de celui d'un Indou ou d'un Arabe; mais je n'ose pas tirer de ces observations, de plus fortes inductions sur le rapport des formes avec les climats.

Après avoir approfondi par la suite les mœurs & les principes des Arabes, je revins de cette opinion générale qui leur donne la qualité de voleurs. Diverses circonstances où je me trouvais avec mes compagnons Arabes, me prou-

V ij

Remarque sur la qualité de leurs cheveux.

Insurrection des Arabes.

verent leur fidélité, & je ne fache pas que des hommes d'une même Tribu se volent entre eux; il est au contraire généralement connu qu'ils vivent très-socialément; ils ne sont donc voleurs qu'envers l'étranger qui leur est inconnu: encore n'est-ce que dans le désert seulement, & lorsqu'ils sont en petit nombre. Un seul Arabe ne vole jamais dans les Villes ou dans les Pays cultivés; ils n'y pillent que lorsqu'ils sont rassemblés en corps de Nation. Ce vol peut alors être regardé comme incursion, & comme une suite du préjugé Arabe, qui regarde tout Peuple ou Tribu étrangère à la sienne comme ennemi, à moins de quelque convention particulière. Leurs vols dans les déserts sont une conséquence du même préjugé. Ils suspendent cependant leur inimitié à l'égard des étrangers, lorsqu'ils ont fait une espèce de trêve avec eux, par le payement d'une certaine somme, qui leur donne la liberté de passer sur leurs terres, ou lorsqu'un étranger est protégé ou ami d'un seul membre de la Nation, qui la représente sans doute en entier par la fraternité qui les unit. Alors cet ami lui sert de sauvegarde, & aucun d'eux ne l'enfreint jamais; d'ailleurs ils sont possesseurs & souverains de leurs déserts, & il leur seroit libre d'en empêcher le passage à qui il leur plairoit, au lieu qu'ils

n'exigent qu'un tribut relatif à la quantité de marchandises qu'on veut faire passer sur leur territoire; ce tribut peut être regardé comme une douane, dont le particulier, qui représente ici la Nation, a droit de retirer le profit, ou d'exempter les passagers.

Ce droit du particulier, pour l'exemption du tribut, est si connu & si bien établi, que les voyageurs prennent ordinairement un Arabe pour sauve-garde de sa Nation. Avec cette précaution on ne risque rien; mais ceux qui ignorent ces usages, ou ceux qui sont volés, jugent sans examen que la Nation entière n'est composée que de voleurs.

Malgré les désagrémens de ce Pays, il me ^{Leurs mœurs} parut que ceux qui y étoient accoutumés s'en dédommageoient par le plaisir de l'indépendance & de la fraternité avec laquelle ils vivent. J'avouerai même que je n'éprouvai jamais mieux qu'alors, & dans les déserts de l'Amérique, les charmes de cette liberté que nous donna le Créateur, & que nous perdons dans les villes, dans les campagnes cultivées, & par l'habitude du luxe & des distinctions. Une simple toile que l'Arabe transporte où bon lui semble, le garantit, lui & sa famille, de la pluie & de l'ardeur du soleil; & sa robe, où n'entra point le cifeau, plus ample, mais dans le goût de celle que

les Peintres donnent à S. Jean-Baptiste, couvre son corps autant qu'il lui est nécessaire; il en est le tisserand, & par conséquent se passe de tout secours étranger : tout le terrain qu'il voit autour de lui, lui appartient, & sans le limiter, il y partage avec ses freres le pacage de ses troupeaux; rien n'y borne sa course, il peut la diriger où il veut. Dans un Pays policé, chaque partie de son corps eût été différemment empaquetée & gênée par des étoffes, dont l'acquisition lui eût coûté mille soins, & dont la possession n'eût flatté que sa vanité, & chaque pas qu'il auroit fait auroit été soumis à des réglemens & des usages souvent contraires au bon sens & à l'ordre naturel.

J'avoue que malgré l'aridité des déserts, cette liberté & cette égalité absolues dont jouissoient ces Arabes, me causoient quelque impression agréable & involontaire qui m'en faisoit connoître le prix. Ils ne sont d'ailleurs pas privés de tous plaisirs; outre celui d'être libres, ils retirent des laitages de leurs troupeaux, bien des mets agréables, & qui nous sont inconnus. Ils s'amuseut aussi à divers exercices, & je n'ai vu nulle part d'aussi bons coureurs : ils ont des danses très-gaies, & ils s'appliquent sur-tout à celles qui représentent leurs combats, en s'entremêlant dans leurs

Leurs exercices & leurs occupations.

figures la lance à la main, avec une dextérité incroyable. J'avois vu ces danses, également en usage chez les Bissayes & chez les Javans, qui, de plus que les Arabes, sont armés de boucliers. Les femmes ont aussi entre elles des danses, soit dans le genre gai, soit dans le genre voluptueux; elles sont sur-tout extrêmement expressives dans le dernier; elles ont besoin de s'échauffer extrêmement l'imagination pour y parvenir, ces danses exigeant que le sentiment soit peint dans leurs yeux & sur leur visage, & s'accorde avec les mouvemens de leurs corps. Le Fandango Espagnol & le Calenda de l'Amérique en sont une représentation imparfaite, que les Espagnols & les Negres de Guinée & d'Angole ont prise chez les Arabes leurs voisins.

Les Arabes fabriquent, avec leurs laines, des tuniques & des tapis qui feroient honneur à nos manufactures; la peau de leurs chevres sert à faire leurs outres & les baquets pour abreuver leurs bestiaux. Le change des troupeaux, qui les surchargeroient, leur donne le nécessaire en vêtement, en dattes ou en grains dont ils ont besoin, & qu'ils vont acheter dans les Pays cultivés. Certains d'entre eux cultivent les parties voisines de l'Euphrate ou des Pays habités qui en sont susceptibles.

Après les avoir ensemencées, ils abandonnent leurs champs, & n'y reviennent que lors de la moisson.

*Idee d'une
Tribu en mar-
che.*

Il est assez curieux de voir une Tribu en marche. Une multitude de troupeaux couvre le désert, & forme un coup-d'œil très-agréablement varié; quelques chameaux sont chargés de tentes, de bagages, & de volailles qui viennent s'y percher au premier mouvement du décampement; d'autres chameaux portent des animaux qui ne peuvent pas marcher, & qui, par leurs cris, marquent leur étonnement de cette nouvelle situation: des femmes & des enfans sont entassés sur d'autres chameaux; on entend leurs cris confus & perçans, ainsi que ceux d'une infinité d'animaux de différens âges & de différentes especes. L'embaras des femmes n'est pas médiocre au milieu de leurs petits enfans, dont les uns se battent, les autres sautent ou pleurent à leurs côtés: d'autres femmes s'occupent, sur leurs chameaux, à filer, ou à faire de la farine avec leurs moulins à bras. Toute cette confusion est dominée par des lances de huit à dix pieds, & l'on distingue de tous côtés la voix mâle des hommes, dont une partie tâche de mettre de l'ordre, & l'autre entoure & forme le rempart de cette Ville ambulante. Je reviens à notre campement.

Nous voulions continuer notre route par le milieu du désert, dont l'aridité assuroit notre marche & nous éloignoit du campement des Tribus; mais les Arabes de ce campement nous assurèrent que nous n'y trouverions pas de l'eau, & on se décida à prendre la route qui se rapprochoit de l'Euphrate. Le lendemain, nous allâmes, au point du jour, faire de l'eau aux puits du campement, & j'observai le même flegme de la part des Habitans: ils ne sortoient que pour leurs besoins ou pour traire leurs troupeaux, & c'étoit l'office des femmes. Toute la caravane remplit ses outres avec la même tranquillité que si nous eussions été seuls au milieu du désert; je remarquai sur-tout que quoique je fusse le seul de toute la troupe monté sur mon chameau & vêtu un peu différemment des autres, à peine deux ou trois enfans jeterent leurs regards sur moi; les uns se préparoient à mener paître leurs troupeaux, les autres remplissoient leurs outres, & les autres, après avoir trait le lait de leurs chevres, appeloient leurs familles pour prendre leurs repas aussi tranquillement que s'ils eussent été seuls dans leurs tentes. Les femmes cependant se couvroient un peu le visage, lorsqu'elles paroissoient hors de leurs tentes.

Rencontre
d'un lac &
d'un château
ruiné; paysa-
ge du désert.

Après avoir fait de l'eau, nous nous mêmes en route, en prenant un peu plus au nord-ouest. Quatre jours après, nous trouvâmes un château désert à trois tours, situé près d'un petit lac; nous y fimes de l'eau qui étoit d'une puanteur & d'une amertume extrêmes. La curiosité & la soif m'attirèrent vers ce lac & dans ce château; je voyois des roseaux verts agités par le vent, & une petite piece d'eau, chose très-rare dans ce Pays. Ce coup-d'œil me charmoit: j'approchai; mais au lieu d'un endroit que je croyois être si agréable, je ne trouvai qu'un sol humide, & même un peu marécageux, dont l'eau croupie & corrompue par la chaleur, étoit devenue couleur de fer & de plomb, brillante dans certains endroits, & plus noire dans d'autres; mais généralement ce marais exhaloit une odeur infecte. Je parvins à un endroit où il y avoit beaucoup d'eau, espérant qu'elle seroit meilleure: elle étoit encore noirâtre, & des roseaux voisins qui en étoient teints, m'en dégoutèrent bientôt; j'essayai cependant d'en boire, & elle me parut avoir un goût fétide & amer qui me révolta. Je me retirai peu satisfait de ma curiosité. Le château étoit placé auprès du lac, sur une butte de terre formée de main d'homme, & haute d'environ vingt

pieds: je montai & j'en cherchai la porte; mais elle étoit si basse, que je crus me tromper; elle n'avoit que deux pieds & demi de hauteur au plus, & la moitié en largeur; le mur étoit épais & bâti de terre. J'entrai, & je trouvai une grande cour; à trois de ses coins étoient trois tours, dont les portes étoient encore plus basses que celle par où j'étois entré; elles ne m'inviterent pas à y passer. Les murs étoient très-hauts; j'y montai, & je remarquai qu'au lieu de parapet, on avoit courbé la sommité du mur de façon que l'on pouvoit en voir le pied. On avoit également donné aux courtines, entre les tours, une forme cintrée, pour augmenter leurs défenses. Après cet examen, je portai mes regards autour de ce château; ses environs me rappelèrent au naturel les peintures de ce Pays, telles que je les avois trouvées dans certains Contes Arabes. Un silence profond; un reste de souffle d'un vent brûlant par la chaleur du jour, & qui étoit prêt à finir avec lui; une plaine d'un grisâtre uniforme, pareil à celui de la cendre, qui s'accordoit très-bien avec sa chaleur; une vue qui n'étoit bornée que par un horizon dont l'atmosphère triste, uniforme & blanchâtre n'offroit d'autre objet remarquable que le disque du soleil, pâle &

rougeâtre au moment de son coucher; tout enfin inspiroit la tristesse & la rêverie. Je descendis de cet affligeant séjour, & je rejoignis mes compagnons.

Rencontre
de puits & de
tentes Arabes.

Nous continuâmes notre route le lendemain, & après deux jours de marche, nous fîmes encore de l'eau à des puits où nous trouvâmes quatre tentes, dont les femmes vinrent raccommo-der nos outres. Le lendemain, je pensai me casser le cou, étant tombé de dessus mon chameau, lorsqu'il avoit voulu se dresser pour partir.

Chasse don-
née à douze
Arabes.

Le troisième jour de route, après ces derniers puits où nous avons trouvé quatre tentes, nous vîmes sur le soir douze Arabes avec des chameaux. Le Chef de la caravane, sûr apparemment de leur petit nombre, fit courir après eux: on les chassa à coup de fusil, & ils laisserent sur le champ de bataille quelques linges, des outres & des massues. Je ne pus applaudir intérieurement à cette action, & augurant que douze hommes n'étoient pas seuls dans ces parties, je craignis les suites de cet acte d'hostilité. Je comparois la précaution avec laquelle nous avions abordé quelques jours auparavant le camp Arabe, parce que nous étions les plus foibles, avec notre audace à la vue d'un

peloton de gens qui n'étoient presque point armés: ce procédé ne me parut nullement généreux.

Nous passâmes la nuit fort tranquillement, & le lendemain nous continuâmes notre route. A midi, les craintes de la veille se vérifièrent: l'on découvrit un cavalier qui venoit à nous; l'on fit accroupir tous les chameaux, & l'on parla. Apparemment que l'on ne s'accorda point, car le cavalier s'en retourna, & chacun prépara ses armes.

Cependant la caravane se remit en marche; mais un quart d'heure après, l'on vit s'avancer un bon nombre de cavalerie & de piétons. L'on fit réaccroupir les chameaux extrêmement ferrés; l'on déploya un pavillon bleu avec certains caractères & signes blancs: les fusiliers s'avancerent à deux cents pas de la caravane; les lances restèrent à cinquante du pavillon, qui étoit soutenu du reste des Arabes, armés de sabres & de massues, & qui étoit planté au coin de la caravane du côté de l'ennemi. Celui-ci s'avançoit en troupe au nombre de cinq cents hommes; nous en avions cent cinquante de notre part; on les attendit cependant de pied ferme, avec des cris de Allah-ou-Allah, par lesquels j'augurai qu'ils prenoient Dieu à témoin de l'action qui al-

Attaque;
combats, &
blocus de la
caravane par
une Tribu en-
nemie.

loit se passer. Les ennemis étant arrivés à deux cents pas des fusiliers, engagerent l'affaire à la course, comme j'ai déjà dit qu'on l'avoit pratiqué au camp Arabe, près duquel nous avions établi le nôtre quelques jours auparavant : alors commença une légère fusillade, & les ennemis s'étendirent dans la plaine, assiégeant la caravane ; mais ils ne s'approchoient que de la portée du fusil pour lâcher leur coup, & si quelquefois ils paroissoient vouloir foncer, nous levions tous, courant à eux : quand ils nous voyoient prêts à les recevoir, ils rétrogradoient au petit pas. Ce manège dura jusques à la nuit, que les fusiliers se rapprocherent, après que la plupart des ennemis se furent un peu éloignés. Il n'y eut personne de tué de notre part, & nos Arabes prétendirent avoir tué trois ou quatre des ennemis & deux de leurs chevaux. Une partie de nos gardes étoient posées en avant, & celles de la caravane, en répondant au signal de bonne garde ou de découverte dans le désert, par des cris singuliers, donnoient une bonne idée de la prudence de ces gens-là. La nuit se passa au camp avec beaucoup de joie & de danses figuratives de combats. Mes compagnons excitoient leur courage par leur nom de Ben-Halet

les enfans de Halet, & ils échauffoient leur courage par le nom de Turquis ou Turc, qu'ils regardent comme leur mortel ennemi. Je tâchai de faire entendre à mon conducteur, qui m'avoit paru brave & prudent, que l'on feroit très-bien de prendre des forces pour le combat du lendemain, en se reposant, sans les épuiser par des marques de joie inutiles. Je lui dis que sans attendre que le nombre des ennemis augmentât, l'on feroit aussi fort sagement de se mettre en marche le jour suivant, en mettant les chameaux dans le milieu, & les hommes armés sur les ailes, pour faire face à l'ennemi. Je ne fus point écouté, & je ne savois pas assez bien parler Arabe pour pouvoir donner mon avis à l'assemblée des Arabes, qui se tenoit autour du pavillon. Je me résignai à la Providence, & tâchai de profiter de quelque intervalle de sommeil, dont j'étois quelquefois distrait par les balles qui siffoient autour de mes oreilles.

Dès que le jour parut, on recommença une attaque pareille à celle de la veille, & elle cessa après environ deux heures de combat. Vers huit heures, on parlementa avec l'ennemi, & l'on me demanda de l'argent à emprunter ; je promis celui que j'avois. On reçut divers messages des ennemis ; mais on

ne put pas apparemment s'accorder, car d'entendre ne me parla plus d'emprunt, & l'on me dit que les ennemis vouloient absolument nous dépouiller, & que nous fussions à leur discrétion. Je jugeai qu'une animosité si extraordinaire contre des caravanes qui passent toujours librement en payant une certaine somme, ne provenoit apparemment que du ressentiment qu'ils avoient de la première hostilité que nous avions commise contre les douze Arabes, & de l'effusion du sang de leurs frères dans le combat. Quoi qu'il en soit, après la réponse définitive des ennemis, on se tint de nouveau sur ses gardes; mais nous ne pouvions pas résister long-temps à cette fatigue: il y avoit cinq jours que nous avions quitté les derniers puits, & nous n'avions plus d'eau; l'extrême chaleur & l'agitation où nous étions épuisoient nos forces.

Le soir, les ennemis recommencerent une nouvelle attaque, mais elle fut légère; ils ne s'approcherent qu'à la portée du fusil, & nous n'eûmes personne de tué. La nuit fit cesser cette escarmouche, & ils s'éloignerent à une demi-lieue dans la plaine. L'on posa, comme la nuit précédente, des gardes avancées qui faisoient bonne garde, avec les sentinelles de la caravane. L'on alluma beaucoup de

de feux; mais je vis tenir secrètement beaucoup de petits conseils, & l'on chuchotoit souvent à l'oreille, ce qui m'annonçoit quelques nouvelles démarches. Vers les dix heures, l'on chargea les selles sur des dromadaires; mon conducteur me demanda mon linge pour le porter sur le sien, & il le mêla avec ses hardes; un autre Arabe prit mes provisions les plus légères, & l'on m'avertit d'abandonner le reste. Je vis plusieurs Arabes en faire de même. Cependant, quelque temps après, on répartit la plupart de mes provisions sur divers dromadaires, & on attacha le tout bien solidement. L'on m'avertit de me tenir sur mon dromadaire le mieux qu'il me seroit possible, & qu'on étoit dans le dessein de prendre la fuite.

Quelles réflexions ne fis-je pas alors! J'allois être obligé de suivre cette caravane à la course du dromadaire. La dureté & l'allure de ces animaux m'exposoit aux dangers les plus effrayans. Si je tombois à la première fuite, je me trouvois seul dans un désert immense, ou bien je risquois d'être foulé aux pieds par les autres fuyards. Dans le premier cas, je ne voyois de ressource qu'en faisant route vers le nord, pour rencontrer les bords de l'Euphrate; je les savois fréquentés, en cette

faison, par des camps Arabes; mais ils étoient éloignés au moins de quatre journées. Je desirois, dans certains momens, que les ennemis vinssent fondre sur nous, pour me remettre entre leurs mains, ou pour vendre chèrement ma vie; mais on m'avoit averti qu'ils ne recevoient pas leurs ennemis prisonniers, même après les avoir dépouillés, & qu'ils ne donnoient l'hospitalité que dans leurs tentes, qui étoient peut-être bien éloignées. Je mis donc ma confiance en Dieu seul, & je me reposai sur mon traversin en attendant le signal de la fuite.

Fuite & dérouté de la caravane; précaution à cet égard.

Vers les quatre heures du matin, on redoubla les cris de bonne garde, & l'on alluma beaucoup de feux, qui, n'étant faits qu'avec des ronces desséchées, s'éteignirent bientôt. Un grand silence succéda, & vers les quatre heures & demie, comme nos gardes avancées redoubloient leurs cris de bonne garde, mon Arabe me fit monter sur mon chameau, & au même instant toute la caravane partit comme un éclair, en fuyant dans le sud-est, du côté d'où nous venions.

Je remarquai, à travers l'énorme poussière de sable qui s'élevoit & rendoit notre départ horrible à voir, que les chameaux destinés à être vendus avoient un pied attaché: on avoit

apparemment pris cette précaution pour éviter l'embaras de les emmener, augmenter celui de la poursuite, & pour amuser l'ennemi & arrêter sa course.

Nous fîmes environ trois lieues dans le sud & à la grande course du dromadaire. La Providence seule me soutint sur cet animal, où j'étois perché comme sur une table; ses mouvemens étoient pour moi d'une violence insupportable, chacun d'eux donnoit un grand choc à mes poumons: mes deux mains me fervoient d'arc-boutans en avant & en arrière; mais je les avois blessées par le froissement; mes nerfs n'avoient plus ni ressort ni sentiment, & je fus vingt fois à la veille de lâcher prise.

Les ennemis nous poursuivirent, dépouillèrent plusieurs des nôtres, & s'amuserent à piller les effets & les jeunes chameaux que nous avions abandonnés pour accélérer notre fuite. Le huitième de notre troupe de Bassora, qui faisoit ma cuisine, tomba entre leurs mains à mes côtés. Leur occupation à piller fit que nous les laissâmes un peu loin derrière nous; & après ces trois lieues au sud-est, nous changeâmes de route, sept que nous restions de notre petite troupe, & nous nous séparâmes de la caravane. J'ignore quel fut le sort des autres Arabes, n'en ayant plus en-

Fausse route & séparation de la caravane.

tendu parler. Nous contournâmes au large l'espace que nous venions de quitter, &, laissant par ce moyen les ennemis & le reste de la caravane sur une route opposée, nous reprîmes notre chemin vers le nord-ouest.

Service d'un
Arabe.

Fuyant toujours à la même aire de vent & avec la même vitesse, nous trouvâmes un sol semé de roches détachées. Mon dromadaire broncha & fit un écart qui m'ébranla. Je tombai assez loin, & l'animal effarouché renversa sa charge. Heureusement il se trouva auprès de moi un Arabe généreux, qui, faisant vite accroupir son dromadaire, me fit monter à la hâte & à poil derrière lui. Un autre Arabe coupa les cordes avec lesquelles mes effets étoient attachés sur mon dromadaire qui les traînoit après lui. J'abandonnai tous mes vivres & quelques hardes dans le désert, & mon dromadaire marcha à vide devant nous.

Vers les huit heures nous entrâmes dans un lit de torrent desséché, & nous nous y cachâmes, tandis qu'un des nôtres alla observer sur une hauteur s'il ne voyoit rien dans la plaine : il ne découvrit ni la caravane, ni les ennemis. Nous remontâmes, & je repris mon dromadaire ; il n'avoit plus qu'un mauvais bât, composé d'un grossier coussin de foin qui entouroit sa bosse, & quatre morceaux de

planche en forme de fût de selle qui serroient ce coussin contre cette bosse. Je poursuivis ma route avec beaucoup de souffrances, la vitesse étant presque la même.

A dix heures nous arrivâmes à une source d'eau très-douce ; elle étoit au pied d'un rocher où croissoient des arbrustes, ce qui en assuroit la bonne qualité. J'étois rendu de soif & de fatigue. Je bus d'un trait près de deux bouteilles, & je pensai me trouver mal. Nous n'étions cependant pas sans crainte à cette aiguade ; & si nous avions eu peur d'y rencontrer quelques tentes des ennemis, qui nous auroient attaqués, les traces fraîches des animaux qui s'y étoient abreuvés le matin, ne nous laissoient pas sans méfiance. Un des nôtres étoit placé sur une hauteur, d'où il faisoit bonne garde, & nous étions prêts à fuir au premier signal. Heureusement on n'aperçut rien dans le désert, & je crois que notre contremarche ne fut pas découverte.

Je voulus récompenser l'Arabe qui avoit fait si généreusement accroupir son dromadaire, lorsqu'en fuyant j'étois tombé de dessus le mien, & qui m'avoit ensuite pris en croupe. Ce service m'avoit sauvé d'une mort presque inévitable ou de faim ou de soif, & il pouvoit l'exposer à tomber entre les mains des

Puits d'eau
douce.

Générosité
des Arabes,
mes compa-
gnons ; leur
nourriture.

ennemis. Je ne pus lui présenter que quatre piastrès; il ne vouloit pas d'abord les recevoir, ignorant ce qui me portoit à lui donner cet argent, tant la charité est gravée dans le cœur de ces gens. A la fin je les lui laissai sur sa robe, & je m'en allai; quelques instans après, il vint me les rapporter, & je ne pus les lui faire garder qu'en l'assurant que c'étoit un don volontaire que je lui faisois, parce que je l'aimois.

Il ne me restoit plus de vivres, les ayant perdus & abandonnés dans le désert; mais mes compagnons, les bons Arabes, me nourrirent; ils me donnerent une ample portion de gâteau d'orge plus grande que la leur; ils le faisoient cuire sous la cendre ou le sable réchauffé; ils le mettoient ensuite en morceaux, & le pétrissoient une seconde fois avec des dattes & du beurre fait avec le lait de la femelle du chameau. Ce ragoût n'étoit pas mauvais, mais nous pouvions rarement le faire, à cause du peu de provisions que nous avions; à son défaut, nous mangions des dattes. Ils continuerent ainsi à me nourrir jusques à notre séparation, sans jamais me laisser voir aucun motif d'intérêt, & en me donnant toujours une portion plus considérable de leurs vivres, que celle qu'ils se réservoient à eux-mêmes.

Nous ne voulions pas rester à cette aiguade, crainte des ennemis que nous indiquoient les traces fraîches des animaux. Nous montâmes sur nos chameaux après dîner, & nous courûmes jusques à la nuit, presque avec la même vitesse que le matin. J'étois rendu de fatigue & de douleur; j'étois couvert de plaies aux endroits qui servoient à m'accrocher sur mon bât; & comme les secousses le rejetoient en arriere, il me laissoit quelquefois sur la bosse de l'animal: mes nerfs, devenus sans sentiment, ne me servoient plus, & mes doigts alloient malgré moi, par la grande agitation de mon sang, comme des touches de clavecin. Cet état m'ôtoit même l'appétit nécessaire pour prendre des forces; je mettois mon unique espoir dans le sommeil que j'espérois prendre dans la nuit; mais vers les neuf heures du soir, mes compagnons me dirent qu'il falloit repartir: il fallut m'y résoudre. Heureusement nous n'allâmes cette fois qu'au grand pas, que je pouvois alors aisément supporter.

A deux heures du matin, nous nous reposâmes dans un endroit enfoncé, & nous dormîmes un peu jusques à six heures; nous remontâmes ensuite, & nous continuâmes notre route toute la journée, tantôt au grand

Vue de l'Euphrate & de ruines dou-
ruines.

pas, tantôt à toute course, suivant que le désert paroïsoit plus ou moins fréquenté. Le lendemain nous découvrîmes l'Euphrate & une maison sur ses bords; mais ayant tout d'un coup apperçu du monde, nous rebroussâmes chemin en fuyant à toute course. Dans ces endroits nous appercevions des tas de pierres de distance en distance, qui apparemment marquoient la direction de la route. Je vis aussi des monceaux de terre; mais leur forme ne put point m'indiquer s'ils étoient l'ouvrage des hommes ou de la Nature. Nous avions réglé notre direction depuis notre départ, en prenant pour point fixe, pendant le jour, le cours du vent qui souffle du nord-ouest; & pendant la nuit les étoiles nous guidoient.

Sobriété des chameaux.

J'étois étonné de la bonté de nos dromadaires, qui different de ceux d'Afrique, étant plus petits & n'ayant qu'une bosse. Outre la fatigue que devoit leur causer la longueur du chemin que nous faisons par jour, ils restoient quelquefois quatre ou cinq jours sans boire, & ils ne mangeoient qu'à la hâte & en courant, le peu de ronces qu'ils pouvoient attraper dans leurs marches; car ils restoient accroupis toute la nuit: ils ont la faculté de reprendre, dans le besoin, leur boisson & leur nourriture, qu'ils n'ont en quelque façon fait

qu'avaler avec avidité, pour les ruminer ensuite comme font les bœufs. Il est d'ailleurs inutile que je parle de la construction de ces animaux, qui est généralement connue.

Nous nous rendîmes à des puits qui nous étoient d'autant plus nécessaires, que l'eau commençoit à nous manquer; nous avions attention d'y faire très-peu de séjour, de les aborder & de les quitter à la course. Par cette précaution, nous nous exposions moins à être découverts par les gardiens des troupeaux qu'ils y venoient abreuver & dont nous voyions les traces encore fraîches.

Aiguade.

Nous découvrîmes, quatre jours après, de hautes montagnes à notre droite; elles s'étendoient en avant de nous. Quelque temps après, je vis un petit nuage qui fut suivi de plusieurs autres, ce qui me parut nouveau, le désert n'ayant offert jusque-là qu'un ciel très-ferme.

Vue des montagnes, & ciel du désert.

Cependant nous n'étions pas sans crainte & sans fatigue, par les marches & contre-marches forcées que nous étions obligés de faire, lorsque nous découvrions des traces ou que nous craignons de rencontrer des Arabes. Quelquefois, lorsque nous nous trouvions sur la pente des hauteurs, nous étions obligés de rebrousser chemin à la grande

Campement Arabes pendant l'été.

course, pour ne pas être découverts des endroits bas de ces déserts, qui sont ordinairement habités pendant l'été. Quand les passages étoient critiques, nous nous cachions le jour & nous marchions la nuit.

Lorsque nous approchâmes de ces hautes montagnes, nous apperçûmes des fonds blanchis par le salpêtre qu'avoient déposé les eaux de l'hiver. Dans certains de ces fonds, le terrain formoit une croûte extrêmement sèche, mais élevée en voûte, & séparée du sol d'environ quatre pouces; de sorte que nos dromadaires, sous qui elle cédoit en se rompant, avoient beaucoup de peine à marcher. Cette croûte s'étoit apparemment boursoufflée par l'extrême ardeur du soleil, à la suite des pluies.

Ville & ruines d'outcales.

L'on me montra une Ville dans la montagne, que je ne pus distinguer, & dont j'ignore le nom; l'on me montra aussi un marché d'Arabes qui se tenoit dans la plaine. Je passai à travers une assez grande étendue de très-petites ruines alignées, qui, par leur petitesse, ne pouvoient donner des notions intéressantes.

Campemens Arabes pendant l'hiver; changement de sol.

Je remarquai dans cette partie les traces des campemens Arabes pendant l'hiver; elles étoient sur des hauteurs & au bord des torrens.

Le sol commença bientôt à être plus terreux; mais aussi plus difficile, étant parsemé de trous faits par les rats, qui n'y habitent apparemment que dans des temps moins secs. Ces trous rendoient le sol comme miné, de façon que lorsque le dromadaire appuyoit le pied, le terrain cédoit souvent sous lui, & le pied s'enfonçant inégalement, ne se dégageoit qu'avec peine; heureusement nous n'eûmes pas à fuir dans cette espece de sol.

Nous longeâmes à droite les montagnes, & nous arrivâmes à une aiguade qui étoit au milieu d'une plaine. Son eau infecte & amère étoit au fond d'une caverne de roches assez profonde, qui étoit placée elle-même au fond d'un vaste creux; elle donnoit une idée des sources infernales, par sa qualité & par sa position. Nous nous cachâmes le lendemain assez loin de l'aiguade, parmi des inégalités du sol. A la nuit, nous marchâmes aux montagnes; la lune éclairoit jusques à une heure du matin, & vers les dix heures du soir nous nous arrêtâmes en attendant son coucher; car nous étions à l'entrée d'une gorge où nous voulions passer, pour nous rendre à Alep. Nous avions vu dans la journée un marché d'Arabes, & la gorge & le pays étoient habités. Un des nôtres alla à la découverte dans cette

gorge; nous n'osions parler, à cause du grand silence qui règne dans le désert, le moindre bruit se faisant entendre au loin. Nos dromadaires, dont l'instinct est admirable, paroissent seconder nos vues. A minuit, nous entendîmes une clochette dans le désert, & peu de temps après nous entendîmes, à une très-petite distance, des Arabes du campement voisin qui conduisoient un âne. Craignant d'être aperçus par la couleur de nos habits, nous nous étendîmes à terre derrière nos dromadaires, & quoiqu'au bruit de ces Arabes ils eussent tourné la tête, heureusement ils ne prirent point l'épouvante. Celui de nos gens qui avoit été à la découverte, revint sur ses pas; nous étions incertains si l'on nous avoit aperçus, & cet homme jugeoit impossible de tenter le passage de la gorge; nous montâmes donc sur nos dromadaires en grand silence, & nous nous enfuîmes à toute course.

Route dans
la montagne;
changement
du sol.

Nous côtoyâmes toujours les montagnes, que nous commençâmes à gravir le lendemain. Étant arrivés au haut de la première, nous vîmes la plaine que nous venions de quitter semée de camps Arabes, que nous avions heureusement évités; c'étoit la première hauteur considérable depuis Bassora. Le sol devenoit un peu susceptible de culture,

& la qualité des ronces commençoit à changer; nous y vîmes un sanglier. Quoique nous fussions dans une vaste plaine, nous avions au loin des montages à droite & à gauche, & la vue commençoit à être variée. Les courses de nos dromadaires me tourmentoient cependant toujours, quoique je fusse un peu revenu de mon extrême fatigue, & que je commençasse à n'y être plus si sensible. Je ne pouvois pas attribuer ma lassitude à trop de délicatesse de ma part; car un de nos Arabes étoit presque aussi fatigué que moi, & restoit souvent en arrière. Le peu d'expérience que j'avois, m'empêchoit de connoître les meilleurs allures de ces animaux: ceux qui en étoient instruits, savoient les entretenir dans une espèce d'amble assez vite, qui équivaloit au trot sans en avoir la rudesse. Ils trottent d'eux-mêmes lorsqu'ils restent en arrière; car leur émulation est telle, qu'ils cherchent toujours à se dépasser les uns les autres.

Nous fîmes de l'eau à un puits où elle étoit très-bonne; ce puits étoit placé au milieu des ruines d'une cour & d'un château assez considérable; nous n'y restâmes pas une heure, voyant le sol encore mouillé de l'eau fraîchement puisée. Nous courûmes en longeant toujours la montagne sur la droite, & nous

Puits d'eau
douce, & château
ruiné.

dormîmes, pendant la nuit, dans des vallons, au milieu des rochers. Le lendemain nous continuâmes notre route, en laissant paître nos dromadaires dans des endroits bas, entre des rochers qui nous couvroient. Nous marchâmes la nuit dans un chemin que nous trouvâmes pratiqué dans le lit d'une espece de torrent desséché qui sortoit dans la plaine; nous le quittâmes au jour, en côtoyant toujours les montagnes.

Précautions
pour la sûreté
de la route.

Le désert commençoit à être battu, & il étoit plein de traces & d'endroits où s'accroupissent les chameaux. Nous nous cachâmes derechef pendant la journée dans des torrens, derriere des rochers, & à la nuit nous partîmes en laissant toujours la montagne à droite.

Abord aux
second. mon-
tagnes, & à
un village de
la Syrie.

A huit heures, je vis du feu dans la montagne. A dix heures, j'entendis des chiens aboyer, qui nous sentoient dans le désert, & peu après je vis des traces de sillons. A minuit, nous traversâmes des terres labourées, séparées par des petits fossés. A une heure, nous entrâmes dans un chemin borné; & à une heure & demie, je vis, sur le chemin, les premières maisons habitées; au bout d'une demi-heure, la première eau courante que j'eusse rencontrée depuis Bassora: nous arrivâ-

mes enfin à un village bâti; on y fit accroupir les dromadaires, & on se tint les armes à la main. Tout le monde du Village dormoit, & je m'endormis aussi.

Au jour, je découvris un beau Pays bien cultivé & arrosé, où il y avoit quelques peupliers; c'étoit le premier arbre que j'eusse vu depuis Bassora. Nous fortîmes du Village, & nous allâmes préparer notre nourriture au milieu d'un champ voisin: on nous en avoit priés, & je crois qu'on nous faisoit la grace de nous prendre pour des bandits & des pillards qu'on tâchoit d'éloigner, parce que nous étions bien armés. Nous nous reposâmes jusque vers onze heures, que nous remontâmes sur nos dromadaires, & nous marchâmes ensuite vers le Pays peuplé que nous voyions devant nous: il étoit couvert de Villages, & la campagne en étoit très-belle.

Je m'amusai beaucoup en observant l'étonnement de nos dromadaires. La différence du vêtement Turc à celui de l'Arabe, la différence de corsage & de stature des gens que nous voyions avec ceux des Arabes, les maisons, les chiens, les animaux, tout, jusques aux ruisseaux, les épouvantoit; ils n'en approchoient qu'avec méfiance; c'étoit même un embarras réel pour nous, lorsque nous

Férociété des
chameaux.

trouvions du monde ou des animaux dans les chemins: nos chameaux fuyoient à toute course, ou n'osoient plus passer. Au premier mur de clôture que nous apperçûmes, ils n'approchoient que malgré eux: dans les intervalles, un rat parut & les épouvanta tellement, qu'en fuyant à toute course & par écarts, ils jeterent à bas un de nos gens, & nous eûmes toutes les peines du monde à retenir les nôtres & à nous garantir du même accident. Nous fûmes très-long-temps à passer le premier pont: ces animaux connoissant que le sol n'étoit pas solide, & ayant mis un pied en avant, ne pouvoient se résoudre à continuer.

Description
des environs
de Damas.

Nous côtoyâmes plusieurs grands Villages, dont plusieurs peuvent passer pour de petites Villes. Le sol n'étoit composé que de jardins couverts de toutes sortes d'arbres, & très-bien arrosés. Enfin, vers les quatre heures, nous rencontrâmes une arcade sans porte, & une voûte où étoit une belle fontaine. Mes Arabes partageoient la méfiance de leurs montures: nous nous tîmes en dehors de cette arcade, & ayant préparé nos armes, nous n'entrâmes qu'après qu'un de nous en eut été reconnoître l'intérieur: nous avions auparavant passé des rivieres sur lesquelles il y avoit des moulins; nous traversâmes alors

un

un lieu rempli de tombeaux, & je vis bientôt après les murs d'une Ville. L'affluence du monde, le nombre des tombeaux, la quantité de jardins, tout m'annonçoit son étendue. Après l'avoir côtoyée, nous voulûmes nous arrêter à une place assez commode; mais on nous signifia de nous en éloigner, en nous menaçant de la Justice du Bacha. Nous choisîmes une autre place: on nous fit encore la même signification, & personne ne nous vouloit pour voisins, tant on craint l'approche des Bedouins armés; cependant un des nôtres poussé à bout, & moins timide, fit accroupir son dromadaire, & planta sa lance à terre en signe de prise de possession. Nous suivîmes son exemple, malgré les cris des possesseurs des jardins voisins. Nous campâmes donc près de cette Ville, le troisieme du mois d'Août, trente-cinq jours après mon départ de Bassora.

J'étois assez surpris de l'endroit où je me trouvois; les marches & contremarches que nous avons faites en fuyant dans le désert, avoient causé beaucoup d'erreur dans mes spéculations particulieres sur ma route, & quoique j'eusse vu que nous avions pris beaucoup à l'ouest de celle d'Alep, je ne trouvois dans mes combinaisons géographiques que la ville de Damas, à l'éloignement où je me croyois

Tome I.

Y

Méfiance des
gens du pays
contre les Ara-
bes; arrivée à
Damas, & au-
tres Sujets.

de la mer. Je demandois à mes conducteurs si elle ne se nommoit point ainsi; ils me répondoient qu'elle s'appeloit Chams ou ville du Soleil, qu'elle étoit gouvernée par un Bacha très-puissant, & que les Francs n'y étoient pas connus: ils m'en peignoient les Habitans comme très-méchans, & je ne vis jamais mon Arabe revenir de la Ville sans faire mille imprécations contre les Turcs. Tout cela me déroutoit & me donnoit à penser. Je le pressois de repartir le lendemain pour Alep, qu'il me disoit encore éloigné de dix journées; j'envoyai acheter des rafraîchissemens, que nous dévorâmes; je me lavai le corps pour me délasser, je changeai d'habits, & je tâchai de prendre du repos.

J'avois demandé à mon conducteur de me mener dans quelque auberge; un usage si opposé aux leurs lui paroissoit ridicule & inutile, & il craignoit que je ne fusse insulté par les Turcs; je l'engageai le lendemain à me faire venir quelque Chrétien Asiatique; il m'en amena un du rit Syrien, qui m'apprit qu'en effet les Arabes nommoient *Chams* la ville de Damas. Nous allâmes nous promener en ville, où nous rencontrâmes un Jésuite qui étoit vêtu à la façon du Pays, & qui, apprenant que j'étois François, se fit connoître à moi pour

être de la même Nation; il m'offrit asile dans son auspice, & en vérité il me fit grand plaisir.

Je trouvai cette Ville très-grande & bien peuplée; les maisons, quoiqu'avec de médiocres façades, paroissoient belles & bien bâties sur leurs derrières. Il y a beaucoup de manufactures & des basards ou marchés très-bien & très-richement bâtis en divers marbres & en colonnades; les rues sont assez larges, mais le quartier des Chrétiens n'est pas aussi beau que le reste de la Ville.

Je me confirmai ensuite combien elle est considérable par sa population, son commerce, & la vénération que les Turcs ont pour elle, attendu qu'elle est le rendez-vous des Pélerins Mahométans de l'Europe, & des parties du Nord de la Syrie, qui s'y rassemblent pour le pèlerinage de la Mecque; c'est ce qui lui a fait donner le titre par excellence de talon de Mahomet.

La caravane de la Mecque est toujours conduite par le Bacha de Damas; il reçoit à cet effet une somme considérable de la Porte, pour l'entretien de l'escorte & des châteaux construits dans le désert, pour assurer les puits nécessaires aux Pélerins contre les Arabes, à qui la caravane paye contribution à son passage. Elle est jointe à une certaine distance par les

Relations sur
le pèlerinage
de la Mecque

caravanes de Bagdat & du Grand-Caire. La première amène les Pèlerins du sud de l'Asie, & la seconde ceux de l'Afrique. Le départ de la caravane de Damas ne peut être retardé sous aucun prétexte; elle doit être rendue à la Mecque dans le temps de la célébration de la fête du Courban-Beyran, ou du sacrifice d'Abraham, & dans celui du Beyran, qui est à la fin du Ramadan ou Carême des Turcs. Cette fête du Beyran est la même que celle de l'Agneau Pascal.

Politesse
des Jésuites.

Les PP. Jésuites eurent toute sorte d'attentions pour moi; l'asile qu'ils me donnerent dans une Ville où il n'y a point d'Européens établis, & où le Peuple est méchant, fut un des plus doux que j'aye trouvés pendant mon voyage. Ils prirent soin de me procurer un conducteur pour Baruth sur les bords de la Méditerranée, éloigné de quatre journées, & après avoir passé cinq jours dans cette Ville, je pris congé d'eux.



C H A P I T R E V.

ROUTE de Damas à Baruth, Seyde, & Saint-Jean Dacre, avec divers voyages & séjours au Mont-Liban, dans le Pays du Quesrouan, & celui des Druses.

Nous partîmes de Damas pour Baruth; nous marchâmes vers la montagne, qui, comme auparavant, nous restoit à la droite: nous la montâmes par un chemin assez commode, & vers les dix heures, après huit de marche, nous nous arrêtâmes à un petit village; j'y mangeai du fruit, du laitage & des légumes qui étoient très-bons; le sol n'étoit cependant presque pas cultivé, & il étoit extrêmement sec.

La nuit suivante, nous partîmes. Vers deux heures du matin, & après quelques légères montées & descentes, nous suivîmes une gorge assez étroite, mais très-longue, qui nous conduisit à une vaste & longue plaine en forme de vallon, nommée le Beca: elle étoit marécageuse, & d'une terre noirâtre & fertile. Au milieu de cette plaine couloit une moyenne rivière, que nous passâmes. Nous arrivâmes, peu de temps après, à un petit village qui ser-

Départ de
Damas.

Gorge des
montagnes,
& fertilité du
vallon du Be-
ca.

voit d'entrepôt aux grains que donne la partie voisine.

Rudesse & culture des montagnes de Druzes.

La troisième nuit, à la même heure, nous repartîmes, & nous gravîmes des montagnes très hautes & escarpées, mais cultivées autant qu'il étoit possible. Les montées & les descentes étoient très-rudes; nous fûmes obligés une fois de mettre pied à terre, & plusieurs mulets s'abattirent.

Pendant notre route, on nous apportoit des fruits de toute espèce, qui abondent dans le sein de ces rochers affreux; le peu de terre qu'il y avoit, étoit planté ou de vignobles ou de mûriers & arbres fruitiers. Nous nous reposâmes à une petite maison, où étoient des vestiges d'une assez grande fontaine qui arrosoit les mûriers d'alentour.

Culture des mûriers.

Je remarquai la différence de culture de ces arbres en Asie & en Europe. Dans cette dernière partie du Monde, on les laisse venir à haute tige, au lieu qu'ici on les tailloit en cueillant la feuille, & ils n'étoient que de la hauteur de huit à neuf pieds.

Nourriture du pays.

J'étois très-bien reçu par-tout. Les mets les plus communs de ce Pays sont du lait frais & aigri, & des pains faits en façon de crêpe, & cuits sur les côtés d'un cylindre de maçonnerie, échauffé par le feu qu'on y allume inté-

rieurement. Le lait étoit meilleur que celui que m'avoient donné les Arabes du désert, qui étoit également aigri, mais durci comme des cailloux.

Les Habitans de ces montagnes me paroissent d'une noble simplicité. Je ne leur trouvai ni la fierté des Turcs de Damas, ni la bassesse & la soumission qui m'avoient paru peintes sur le visage des Habitans Chrétiens de cette même Ville. Ces Chrétiens vivent à Damas plutôt en esclaves qu'en hommes, par la tyrannie des Mahométans, & par leur lâcheté dans la plupart de leurs actions.

Idee du caractère des Druzes & des Chrétiens de Damas.

Nous repartîmes dans la nuit, & nous n'étions plus qu'à une petite journée de Baruth. Après avoir continué notre route vers le sommet de ces montagnes, je découvris la mer, & je remerciai Dieu de m'avoir conduit à la vue d'un élément qui baignoit les bords de ma Patrie. Le temps étoit couvert, & depuis longtemps je n'avois vu ni des nuages entassés les uns sur les autres comme j'en voyois devant moi, ni tomber de pluie: je commençai à regretter la chaleur des climats que je venois de quitter, car les nuits étoient fraîches sur ces montagnes.

Nous les descendîmes peu à peu, & je découvris une plaine, dont le vert charmoit la vue. A la descente, les sources arrosent & inon-

Culture & arrosage des montagnes & de la plaine de Baruth; arrivée dans cette Ville.

dent par intervalles la pente des collines ; elles font verdier le peu de terre qui se trouve parmi les roches ; elles se joignent ensuite & forment de gros ruisseaux, qui, partagés en canaux, arrosent le reste de la colline & la plaine. Sur le bord de cette plaine, nous trouvâmes un fortin ou château, situé près d'une petite rivière qui domine une vaste étendue de mûriers, qu'elle arrose aussi bien que pourroient faire les plus grandes pluies. Nous traversâmes ce bois de mûriers, qui s'étend dans cette vaste plaine. Le sol en est si bien cultivé, qu'il ne reste pas un pouce de terrain en friche ; mais l'eau devient un peu plus rare à mesure qu'on s'éloigne des montagnes. Enfin, nous découvriâmes la ville de Baruth, où nous arrivâmes vers les neuf heures ; j'allai descendre à la Douane, d'où après avoir fait visiter mes effets, je me rendis à l'auspice des PP. Capucins, asile ordinaire où ces bons Peres veulent bien recevoir les Etrangers.

Les PP. Jésuites de Damas m'avoient donné une lettre pour le Supérieur d'un de leurs auspices, situé dans le Quesrouan. Cette partie des montagnes du Liban est habitée par les seuls Maronites, que je m'étois proposé de visiter. J'en pris des informations circonstanciées du Supérieur des Capucins, dont la physio-

Arrivée à Baruth en Syrie,
le 12 Avril
1770.

nomie douce & spirituelle répondoit parfaitement à la délicatesse de son esprit, & au véritable zèle dont il étoit animé pour ses devoirs de Missionnaire.

Je ne restai que deux jours à Baruth, Ville d'ailleurs petite & assez mal bâtie. Elle est, ainsi qu'une grande partie des montagnes, sous le pouvoir d'un Emir, tributaire des Turcs, ce qui l'affranchit de leurs vexations. Elle est habitée par des Chrétiens & par des Mahométans, qui vivent en assez bonne intelligence, par la crainte mutuelle de la justice du Gouvernement, qui est fort impartial, ou par la crainte de la vengeance très-prompte des insultes ; car on se fait souvent justice soi-même & sur le champ.

Je partis donc pour le Quesrouan, dont on m'avoit extrêmement vanté les défenses naturelles, par le nombre des montagnes presque inabordables où il est situé. On m'avoit aussi beaucoup parlé du nombre & de la valeur de ses Habitans, ainsi que de la quantité de Couvens pour les deux sexes qui s'y trouvent. Enfin, l'on m'avoit assuré que la Religion Catholique y étoit aussi librement exercée qu'en France, les Habitans ne permettant aucune secte chez eux.

Je traversai une partie de la plaine de Ba-

Son Gouvernemen-
t.

Départ pour
le Quesrouan.

Route & description du sol de Baruth à Aintoura.

ruth, où coule une petite riviere; je continuai ma route au bord de la mer sur le chemin de Tripoly; j'arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin formé par des rampes taillées dans le roc. Cet ouvrage a été fait par les Romains, qui y ont placé diverses inscriptions. Il est large d'environ douze pieds, & l'on a pratiqué des trous dans le roc, afin que les chevaux puissent y mettre les pieds sans glisser; on a même pris la précaution d'y mettre un garde-fou du côté de la mer qui vient se briser sur des rochers; ils ne présentent de ce côté qu'un précipice affreux.

Après avoir monté par ce chemin, qui est assez doux, & être descendu également de l'autre côté, je passai à deux lieues de Baruth une riviere nommée fleuve du chien; là, le bord de la mer laisse une plage plantée de mûriers, & arrosée par les eaux de cette riviere, qu'on ménage par le moyen des canaux. Je n'entrai point dans cette plage; je pris à droite en remontant sur le bord de la riviere, qui, quoique ferré d'abord par deux montagnes à pic, s'élargit ensuite, & est planté de mûriers. La pente de la montagne, à ma gauche, étoit travaillée en amphithéâtre, arrosée & également plantée. Je traversai la riviere à gué au dessus d'un pont assez grand, où est une inscription,

& je commençai à monter près d'un moulin par un sentier rude & difficile. Etant arrivé au haut, je vis un couvent de Moines Maronites, nommé Louisy; leur église est assez propre; je découvris de là sur une colline les environs de l'auspice des PP. Jésuites, nommé Aintoura; je m'y acheminai en descendant & en passant par un grand village. Je traversai un vallon fort étroit, dont le sol étoit, comme tout ce Pays, couvert de mûriers, de figuiers & de vignobles; mais il étoit plus sec, ayant peu de fontaines. Je côtoyai en remontant le penchant de cette nouvelle montagne, laissant à droite, derrière moi, une belle campagne très-bien plantée, & au loin un village considérable; & après une lieue de route, en côtoyant toujours la montagne, je découvris sur une petite hauteur quelques maisons & un couvent de Religieuses, qui sont dirigées par les PP. Jésuites. J'arrivai ensuite à leur auspice, qui est à deux lieues du fleuve du chien.

Je fus bien reçu par le Supérieur, à qui je fis part de ma curiosité de visiter le Quesrouan; il me promit de me donner toutes les facilités possibles. L'auspice est situé au tiers du penchant d'une montagne assez rude, mais presque toute cultivée & plantée. Quoique le sol soit assez sec & pierreux, les arbres & la vigne

Politeffes des Jésuites, & idées de leur mission.

y font frais & bien venans. Il n'y a presque point de village ramassé, & les maisons sont toutes éparfes. Outre le couvent des Religieuses, on voit au dessus un Séminaire où les Jésuites travaillent à former des sujets que leur vocation peut appeler dans la suite à la Prêtrise; mais ils y étoient un peu gênés pour le local, par une Princesse, veuve d'un Emir, qui, professant la Religion Chrétienne, avoit demandé partie de ce Séminaire pour l'habiter quelque temps.

Le Supérieur me fit faire connoissance avec un Cheickr ou Seigneur, qui logeoit à deux lieues de là, à un village nommé Jelton. La plus grande portion de la famille régnante des Cheickrs Chrétiens, qui est très-nombreuse & divisée en plusieurs branches, se tient dans ce village. Le troisieme jour après mon arrivée, il me donna une lettre pour ce Cheickr, & je me remis en route.

Route & description du sol d'Aintoura à Jelton.

Après avoir monté considérablement, je dépassai sur la hauteur un petit bois de pins. La crête de la montagne étoit très-seche. Je voyois à gauche les vallons d'Aintoura, & à droite un immense vallon formé par le fleuve du chien, & l'amphithéâtre des montagnes élevées de l'anti-Quefrouan, sur lesquelles je découvris les possessions de l'Emir de Solyma,

dont le village étoit caché derriere une colline.

Sur le bord de ce grand vallon où coule le fleuve du chien, est une source abondante qui fournit l'eau de ce fleuve, grossi d'ailleurs par des rivières qui s'y jettent du haut du vallon. Cette source sort d'une profonde caverne & anti-caverne. Cette anti-caverne, que l'on rencontre d'abord, est fort vaste & formée dans le roc, où pendent quantité de très-belles cristallisations; la caverne qui suit est plus basse en pente, & de difficile accès. Outre les cristallisations qui s'y trouvent aussi, il s'en sépare une de la voûte, qui, tombant jusques à un pied de terre, paroît former une espece de pilier de la grosseur d'un homme. On voit par un trou le cours de l'eau de la source, qui, passant en dessous de ces cavernes, fait, par son abondance & sa chute, un murmure considérable. Je gravis ensuite une autre montagne très-haute, au bas de laquelle est la résidence d'un Evêque, & sur laquelle est le village de Jelton. Le sol étoit toujours pierreux & sec; mais les mûriers étoient assez frais. Quoique ce village soit mieux bâti que les autres, les maisons n'y annoncent rien moins que la demeure des Cheickrs ou des Seigneurs du Pays: ils sont assez unis entre eux, & ils y menent une vie frugale, mais noble & aisée; on les prendroit plutôt pour

Caverne & source du fleuve du chien.

Description de Jelton, & façon de vie des Seigneurs Chrétiens.

des riches Payfans, que pour des Seigneurs : aussi ces Montagnards ne doivent-ils qu'à leur simplicité & à leur peu de luxe, la bravoure qui les rend libres & indépendans de la vexation des Turcs. Ils payent cependant exactement le tribut qu'ils font au Grand-Seigneur, & ils n'y manquent jamais, quoique leurs fortifications naturelles pussent les engager à la révolte.

Je descendis chez le Cheickr à qui j'étois adressé; il n'étoit pas chez lui, & il y avoit plusieurs de ses parens qui s'amusoient sous une treille. Ils me firent politesse, & je fus ensuite très-bien accueilli par le maître de la maison. Il recommanda à un de ses enfans de ne pas me perdre de vue, & de me conduire dans les endroits les plus propres à m'amuser & à me satisfaire. Il ne me laissa partir que le troisieme jour de mon arrivée, & je passai mon temps chez différens Cheikrs qui me donnoient des collations, ainsi que l'avoient fait des Négocians réfugiés, & les Religieuses d'Aintoura, lorsque j'étois allé les visiter. J'étois de leurs assemblées, qu'ils tiennent sous des arbres; ils me conduisoient exactement avec eux aux Offices divins ou à une assemblée du soir, où se rassemble toute la jeunesse. Dans cette assemblée, après quelque entretien amusant, on fait une lecture pieuse, & on récite quelques prie-

res. Je fus surpris de trouver chez ces gens autant d'urbanité; la douceur de caractère du fils du Cheickr qui m'accompagnoit par-tout, me parut très-intéressante.

Ce village est situé sur un sol sec & pierreux, & n'a d'autres eaux que celle des puits & des citernes; mais son élévation sur le troisieme degré d'amphithéâtre des montagnes en fait la force, & a déterminé ces Seigneurs à s'y établir.

Tout le Pays du Quefrouan leur appartient; on leur paye rente, & à leur tour ils payent une certaine somme à l'Emir, qui est lui-même tributaire du Grand-Seigneur; ils rendent la justice, & départissent les impôts; mais la différence des états n'y est pas aussi grande qu'en Europe, & chaque homme y connoît sa valeur. Il n'y a que les Catholiques qui soient regardés comme Habitans, & les Turcs même payent un droit sur le chemin de Tripoly qui passe dans le bas des dépendances de ce Pays; les Chrétiens seuls en sont exempts.

Lorsque les Habitans de ce Pays s'éloignent de leur village, ils sont armés de pied en cap. L'injure parmi eux ne reste jamais sans punition; aussi voit-on sur leurs visages une assurance qui, sans tenir de l'effronterie, indique un caractère mâle, quoique bon & affable. Ils sont

Pouvoir de
ces Seigneurs.

Bravoure
des Habitans;
leur caractè-
re.

compatissans & hospitaliers, & je les crois spirituels & d'un caractere badin, & peut être même ironique.

Erat Ecclé-
siastique des
montagnes.

Les Prêtres y sont pauvres & travaillent de leurs mains pour soutenir leurs familles, car, quoique Catholiques, mais d'un rit différent du Latin, ils peuvent être ordonnés après leur mariage contracté avec une fille seulement. Peu d'entre eux sont célibataires, ce qui est fort du goût des Paroissiens. Le service divin se célèbre en Langue Syriaque; mais l'Évangile & l'Office sont lus à haute voix par le Prêtre en Langue Arabe, qui est la Langue vulgaire de tous les Pays qui bordent l'Arabie. Ils sont généralement ignorans sur les questions théologiques, & ils n'ont pour toute étude que l'Écriture sainte & leur Catéchisme; mais ils sont de bonne foi & de bonnes mœurs, & peut être plus de science fomenteroit-elle chez eux des disputes qui diminueroient l'extrême soumission qu'ils ont pour l'Église Romaine.

Cependant nos Missionnaires y font beaucoup de bien, de même que dans le reste de la Syrie, tant en instruisant les Catholiques, qu'en ramenant au véritable rit ceux qui sont dans l'erreur du schisme ou de l'hérésie. Notre Religion a fait des progrès à Damas & dans le sud-ouest des montagnes, où les Grecs Syriens

&

& Arméniens étoient très-peu nombreux, eu égard aux Schismatiques & aux Hérétiques de différens rits. Elle s'est aussi étendue en Egypte, où quantité de Cophtes se sont rangés sous l'obéissance & la croyance de Rome. Certains d'eux conservent cependant l'usage de leurs pays ou de leur rit, qui, à titre d'usage, admet la circoncision des deux sexes, malgré une décision précise de la Cour de Rome.

Il faut espérer que ces progrès s'étendront plus loin, sur-tout dans l'Abissinie, où la quantité de Chrétiens Hérétiques d'un caractere simple & bon donneroit lieu à une mission fructueuse. J'ai vu par moi-même combien on doit louer & souhaiter l'augmentation du nombre des vrais Missionnaires, qui prennent beaucoup de peine dans la Turquie, la Perse & les Etats de l'Inde, pays qui fourmillent de Chrétiens sans secours & peu instruits. L'on ne peut qu'admirer le progrès des Missions aux Royaumes de Pegu, Siam, Cambodia, la Cochinchine, & la Chine: elles sont cependant gênées dans ce dernier Empire; mais les sujets Chinois que l'on instruit en Italie, sont d'un grand secours à leurs compatriotes.

Je ne saurois assez admirer la réponse d'un Roi d'Espagne que l'on pressoit d'abandon-

Tome I.

Z

ner les Isles Philippines, à cause de la charge qu'elles donnoient à l'Etat; il répliqua qu'il n'en demandoit d'autre fruit que celui de la Mission, & qu'il étoit content, si, parmi les millions de Chrétiens qui s'y étoient faits depuis leur soumission, il y en avoit un qui fût au rang des Bienheureux. L'on peut dire avec justice que cette Couronne a fait plus de Chrétiens en Amérique & en Asie, qu'elle ne possède de sujets en Europe, qu'elle a par conséquent doublés par cette vertueuse *politique*: mais revenons au Quesrouan.

Les Evêques & les couvens des deux sexes y sont en grand nombre, la situation de ce pays étant le seul asile sûr des Chrétiens de l'Asie Turque; c'est la résidence du Patriarche d'Antioche, à qui sont soumis les Maronites, ou du Patriarche des Arméniens, qui y a quelques couvens de son rit. Le Patriarche des Grecs Catholiques se tient autre part dans ces montagnes; tous ses Habitans sont généralement religieux, & quoique les vices soient communs à tous les Pays, on en trouve moins ici que dans la plaine. Le sexe n'y est cependant pas si exactement voilé que dans les villes; mais une fille enceinte paye de sa vie, par la propre main de ses parens, la faute qui la met dans cet état. Une mere se croiroit déf-

Mœurs.

honorée, si le lendemain des noces, la vertu de sa fille ne lui étoit prouvée par son gendre; j'avois aussi vu ce dernier usage chez les Indiens du Mexique.

Le troisième jour de mon arrivée, je partis de Jelton; j'imaginois que les endroits les plus élevés seroient les moins fréquentés, & que par conséquent j'y trouverois des mœurs plus pures. Je marchai vers le Maïra. Ce village est au pied de la montagne la plus haute du Quesrouan, & c'est le lieu où se tiennent les troupeaux pendant l'été. Une heure après mon départ, je me rendis à un couvent situé entre des rochers affreux, d'où sort une source abondante qui arrose & verdit les environs; cette verdure y fait un heureux contraste avec l'aridité des rochers en aiguille, dont le voisinage est hérissé; ce couvent est le lieu de résidence d'un Evêque.

Après que j'eus gravi encore assez considérablement, je passai au village du Claat, dont le sol est fertile, moins pierreux, & couvert d'arbres frais & bien venans. Je m'y reposai en compagnie d'un Cheïk très-honnête. Bientôt après je repartis, & après une demi-heure de chemin, j'arrivai au bord d'un vallon à pic. Il n'avoit de sel dans le fond, que la largeur d'une petite riviere qui rouloit ses eaux

Z ij

Route & description du sol de Jelton au Maïra.

avec bruit & impétuosité à travers des rochers énormes. Je descendis la montagne à pied, & je passai la rivière sur un pont près d'un moulin. Je remontai la montagne de l'autre bord; c'étoit la plus rude que j'eusse encore rencontrée. Arrivé au sommet, j'étois un peu fatigué; mais j'y trouvai une campagne agréable, plantée des plus beaux mûriers que j'eusse encore vus: l'eau distilloit de par-tout sur un sol fertile, sans pierre, & presque uni par la largeur des amphithéâtres & par l'égalité de la crête de la montagne; le dessous des mûriers étoit cultivé en jardinage de différentes especes. Peu après j'arrivai au village du Masra, qui est à environ trois lieues & demie de Jelton; il est situé sur la pente d'une haute colline qui est, de même que le haut, parfemée de maisons; je fus satisfait de la beauté de ce lieu, & je ne regrettai pas la peine que j'avois prise pour y monter.

Hospitalité
d'un Curé &
de sa femme.

Le Cheikr de Jelton m'avoit recommandé au Curé; j'allai descendre chez lui: il en étoit sorti; je ne trouvai que sa femme & ses enfans. Cette bonne personne me reçut fort bien, me pria d'attendre son mari, & de me reposer. Je me plaisois à observer cette jolie femme au teint rustique, dans une grossesse assez avancée, & à la fleur de son âge, épouse d'un

Prêtre apparemment aussi rustique, qui étoit occupé à labourer son champ. Elle étoit au milieu de trois petits enfans qu'elle tâchoit de contenter tour à tour, & elle prenoit tous les soins du ménage. J'admirois la simplicité de leur façon de vivre; une espece de porche ou de galerie ouverte leur servoit de chambre; elle rangeoit par terre un lit où elle tâchoit d'endormir ses petits enfans; elle avoit en même temps l'œil à un fourneau, où elle faisoit cuire, dans un pot, quelques tranches de citrouille: elle me prépara ensuite des œufs pour mon souper, avec du lait différemment apprêté, & du pain en façon de crêpes. Tantôt elle me persuadoit, par ses regards, son envie de me bien recevoir; tantôt elle étoit impatiente du retard de son mari. Sur ces entrefaites il arriva, & il tâcha de renchérir sur la réception de son épouse, qui, suivant l'usage de l'Asie, qui tient les femmes retenues envers les hommes, ne se présenta plus à moi, ne s'occupant plus que des affaires de son ménage. A la nuit, l'heure de la prière fit assembler plusieurs Habitans, & on la récita en plein air, avec autant de dévotion que pourroient en inspirer les temples les mieux ornés. Quelques-uns des voisins me tinrent compagnie, cherchant ce qu'ils croyoient propre à m'amuser.

La nuit fit retirer quelques animaux, qui peut-être faisoient toute la richesse de ce bon Prêtre; lui & sa femme, en leur donnant à manger, en recevoient des carettes; c'étoit le seul retour qu'ils pouvoient témoigner à leurs maîtres, & l'heureux effet de la douceur générale des Asiatiques.

Usages.

Je fis faire mon lit dans un petit endroit élevé, sous le même porche, & il voulut coucher auprès de moi & de mon conducteur. C'est un usage dans ces montagnes, que le maître de la maison est lui-même le gardien de ses hôtes. Les enfans du Cheikr de Jelton avoient suivi le même usage; d'ailleurs, vu la coutume d'éloigner les femmes des hommes, les étrangers ne peuvent loger dans la même maison que les femmes; les hôtes sont reçus sous des porches ou dans des appartemens nommés Manzouls, qui n'ont point de communication avec la maison. Je dormis fort bien; mais dans ces hautes montagnes, qui sont une continuation du Liban, l'air frais & extrêmement vif de la nuit m'incommoda un peu; mais la chaleur du lendemain dissipa mes douleurs.

Au jour, nous allâmes entendre la Messe de ce bon Prêtre; après quoi, malgré ses instances, je me mis en chemin & je pris ma

route vers la haute montagne: il n'y a point d'habitation au dessus du Masra, à cause des neiges de l'hiver; ce village en est même couvert pendant six mois de l'année.

Nous traversâmes la continuation des plantations de mûriers du Masra. Le sol étoit toujours de la même fertilité, peu pierreux, & extrêmement arrosé. Je montai une petite montagne, après laquelle je ne rencontraï plus de mûriers; le sol étoit apparemment trop froid & trop sujet aux neiges. Je vis ensuite des endroits incultes où païssoient des troupeaux de toute espece, & j'arrivai à des endroits où on les faisoit parquer pendant la nuit en plein champ. Ces parcs étoient au haut d'une colline, dont le penchant étoit semé en différens grains. On y faisoit du lait durci avec celui qu'on avoit trait le matin. Je m'y arrêtai pour déjeuner, & j'y fus joint par divers Habitans du Masra.

Après déjeuner, on me conduisit un peu plus haut, à une plaine d'un sol fertile, d'une petite lieue de longueur sur un quart de largeur. Elle étoit semée des mêmes grains que la colline précédente, & la verdure en charmoit la vue. Cette plaine étoit bornée au sud par la haute montagne, qui offroit des rochers exactement à pic & à perte de vue; elle étoit

Z iv

Route depuis
le Masra jus-
ques à un châ-
teau antique.

bornée, du côté du nord est de l'est, par une très-petite colline, & elle étoit ouverte vers l'ouest, d'où la vue s'étendoit & dominoit sur des montagnes qui se succédoient dans le lointain. L'on me fit voir les ruines d'une tour presque carrée; elle étoit bâtie avec des pierres d'une énorme grosseur, & assez longues pour servir de plancher aux espaces pratiqués en dedans, & de soutien au haut de la porte, au lieu d'arceau. Au dessus de cette porte étoit une inscription en caractères grecs, que je ne pus copier; mais à un angle en dehors j'en trouvai une autre que je copiai en entier & figurativement. L'Académie a eu la bonté de m'en donner l'explication; elle désigne l'époque de la construction de la tour où elle est inscrite, & non du temple dont je parlerai bientôt, qui apparemment est plus ancien, & duquel cependant cette inscription fait mention.

Inscription
de ce cha-
teau, & des-
cription d'un
temple.

LE NTEΠITΘAM PAB BOMOY EHMELHTOY
deux.
EKTANTOY MEΠCTOY ΘEOY *KOΔO MHΘH.

La trois cent cinquante-cinquième année, Tholmus étant, pour la sixième fois, chargé du soin du temple du Dieu suprême, ce bâtiment a été construit (l'ère désignée est celle des Séleucides, ou 312 ans avant Jésus-Christ). On

voit des ruines qui s'étendent de cette tour, en descendant vers l'ouverture, à l'ouest de la plaine dont je viens de parler; elles conduisent à des ruines plus considérables, où je découvris une grosse pierre qui pouvoit former, par sa taille & sa forme, la base d'un autel: il y en a à côté une autre, sur le plan de laquelle & au milieu est un carré long, relevé & entouré d'un canal taillé dans la même pierre; elle formoit peut-être la table du même autel. L'on trouve ensuite des restes d'une grande porte fort large, aux côtés de laquelle, en dehors, regnent deux galeries qui font face. Au bout de ces galeries sont deux grandes salles ouvertes, ornées de colonnes, dont les chapiteaux, sculptés en fleurs & en feuillages, indiquent l'immensité & la beauté de l'ouvrage: en dedans de la porte, est une grande cour avec un puits ou souterrain qui est dans le milieu. Dans le fond de cette cour, on voit une galerie qui tient toute la face du bâtiment; elle est ornée de colonnes très-grosses, comme celles du dehors: après cette galerie, toujours en face, sont les ruines d'un mur & le vide d'une vaste salle, au fond de laquelle sont encore d'autres ruines; je n'ai pu découvrir ce qu'il y a dessous, & si elles font la séparation d'une seconde salle qui est en arrière.

Ce bâtiment est presque ruiné; les colonnes & une grande partie des murs sont éparés sur terre; il étoit construit entre des rochers taillés à pic & très-hauts, qui servoient de murs à plusieurs de ses côtés; l'on me dit que c'étoit un temple dédié à la Mere des Dieux, lors du regne d'un des Ptolomées, sans savoir lequel. L'ancienneté de cette tradition doit l'avoir altérée, en ce qu'elle differe de l'explication de l'Académie; & cette différence n'est qu'aux mots de pere au lieu de celui de mere, qui sont aisés à se confondre en Arabe. Les gens du pays appellent ce lieu *Elfogra*; c'étoit aussi dans ces lieux que Salomon fit couper les cédres dont il construisit une partie du temple de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, la position de ce temple étoit charmante, & la même que j'ai citée de la plaine, à l'ouest de laquelle il étoit placé.

Route de
ce château à
une grande
source.

Je laissai ces ruines en longeant cette petite plaine, au milieu de laquelle coule abondamment une source agréable & limpide, qui nous invita à nous arrêter: elle est d'un froid à n'y pouvoir tenir la main. J'unis mon dîner à celui des Habitans du Masra, qui m'étoient venus joindre; & après un repas agréable, nous côtoyâmes sur la droite, la montagne qui est taillée à pic. Quel-

ques inscriptions en grec y sont encore gravées; mais comme elles ne consistent qu'en deux ou trois caracteres, elles ne me donnerent pas envie de les prendre. Nous allâmes vers l'est, &, en montant, nous rencontrâmes d'autres ruines avec des pierres qui paroissent avoir été traversées par des tuyaux de jets d'eau; ces ruines peuvent avoir servi de perspectives au bâtiment ou au temple que j'avois visité dans le fond de la plaine.

Nous finîmes de monter la colline, & nous nous trouvâmes sur un sol en dos d'âne, qui, d'un côté, tombe dans la plaine que je venois de quitter, & de l'autre dans un vaste vallon extrêmement profond. Sur ce dos d'âne est un canal bien entretenu, qui fournit les eaux que j'avois vues en si grande abondance au Masra; nous le suivîmes pendant un quart de lieue, & étant arrivés auprès d'une haute montagne à pic, nous trouvâmes une grande source, dont je ne pus découvrir le fond: elle fournit rapidement deux canaux qui peuvent contenir chacun trois pieds cubes d'eau. Sa froideur est telle, qu'ayant voulu en boire, j'eus les dents gelées comme au fort de l'hiver, & je craignis que sa fraîcheur ne me donnât des coliques: l'on m'a dit depuis, & j'ai trouvé vraisemblable, que

ces sources ne provenioient que de la filtration de la fonte des neiges, qui sont à deux ou trois lieues plus au nord & plus élevées.

Nous pouvions être alors à deux lieues de Masra, & le pays n'étant pas habité plus haut, après quelque repos, je me séparai de ceux qui étoient venus à ma rencontre; ils retournerent à leur village, & en m'en retournant aussi, je pris vers la droite en suivant l'autre branche du canal qui part de la même source.

*Description
d'une arche
naturelle.*

Je passai sur une arche naturelle d'environ quarante pas de large, sur quatre-vingts de long. Je n'ai jamais vu d'ouvrage de la Nature aussi majestueux, & qui imitât aussi bien l'Art en certaines parties. Les eaux des montagnes s'écoulant avec rapidité pendant la fonte des neiges, ont formé un torrent qui saute par une cascade d'environ quarante pieds; il forme ensuite son lit à travers des rochers énormes, sous l'arc ou voûte dont je parle, qui est à cinquante pas au moins au dessous de la cascade. Cette voûte est au niveau du sol; mais elle est élevée au moins à la hauteur de cent pieds au dessus du lit du torrent, qui commence l'ouverture d'un vallon, & elle n'est soutenue que par les deux bords du torrent, comme une véritable arche. Je ne puis

concevoir comment la Nature peut l'avoir taillé dans le roc à pic, uniment & en voûte, comme avec un ciseau. L'extrême violence des eaux de la fonte des neiges a miné apparemment le roc le plus foible, & rongé peu à peu & également celui qui reste, dont la dureté & la forme lui ont opposé une égale résistance.

Nous marchâmes à mi-colline, après avoir passé sur cette voûte. Nous trouvâmes des champs assez fertiles. A un recoïn que forment ces montagnes, je vis la source de la riviere de la Croix, que j'avois passée en allant au Masra. Je côtoyai toujours à mi-côte, de nouvelles montagnes, dont l'eau jaillissante en cascades, tombe en abondance, & j'arrivai à un vallon assez vaste, très-bien arrosé & semé de menus grains. La riviere de la Croix fournit à deux grands canaux, & de plus à un autre canal pratiqué sur le penchant de la montagne opposée. Après avoir traversé ce vallon, je montai une haute colline de terre, que je parcourus ensuite dans sa longueur; mais le sol, quoique de terre sablonneuse, ne me parut pas si fertile. Je pris ensuite à droite: je trouvai un beau village, d'où je découvris le Masra sur la montagne voisine; il a de très-beaux mûriers, bien arrosés, & est

Route & description du sol jusques à Augusta.

voisin d'un lieu nommé Haraggès. Je dépassai ce village, & de même quelques endroits pierreux & des terres sablonneuses & peu fertiles. Ensuite, laissant à droite & dans un fond, des vallons en plaine qui paroissent fertiles, bien plantés & bien arrosés, j'arrivai sur le bord d'une petite plaine, où est une espece de couvent avec une église : il n'y a qu'un Moine & un Frere, détachés d'un grand couvent supérieur. Nous nous arrêtâmes à cette maison, & nous y fûmes assez bien traités. Le lendemain, après la Messe, nous déjeunâmes; car il n'est point d'usage de laisser partir ses hôtes à jeun, & nous nous remîmes en route. Nous passâmes par un sol peu fertile, tantôt sablonneux & tantôt plein de roches, comme la veille : nous y trouvions également des pins & des troupeaux de chèvres. Vers les neuf heures, nous vîmes un très-petit village nommé Besommar, où réside le Patriarche des Arméniens, & où est une assez belle église : je le saluai; je m'y rafraîchis, & je repartis tout de suite. Nous descendîmes & nous contournâmes la montagne à droite; le sol y est derechef pierreux & difficile, semblable à celui d'Aintoura & de Jelton. Après la descente, nous nous trouvâmes sur une seconde montagne qui domine

la mer, & nous vîmes le village d'Agousta sous nous, & au loin, sur la droite, celui de Gazir. Quelques Cheikrs & le Patriarche des Maronites ou d'Antioche, résident dans le premier. J'allai descendre chez le Patriarche, & je le saluai : il me reçut poliment & affectueusement; il parloit bon latin & bon italien. J'y dînai, & un de ses Grands-Vicaires ne me quitta jamais. Vers les quatre heures, à son réveil de la sieste, je pris congé de lui. Je tournai autour de ce village, qui est très-agréablement situé sur la pente d'une haute montagne, cultivée en forme d'un rude amphithéâtre, qui laisse de petits espaces pour des jardins & pour des plantations de mûriers : les maisons sont éparées, & occupent le fer à cheval que forme la montagne, & dont l'ouverture est du côté de la mer; elles s'étendent jusque dans le bas, où la montagne forme une croupe encore très-élevée & bien arrosée; elle est par-tout bien cultivée & il y a en outre une source abondante au milieu du village, vis-à-vis la maison d'un Cheikr. La position de ce lieu est belle; mais ordinairement, vers l'heure de midi, les nuages qui se trouvent arrêtés par la hauteur à pic de la montagne, obscurcissent l'air & causent une brume épaisse que je crois être mal-saine.

Politeffes
du Patriarche
d'Antioche.

Route & description du sol jusques à Aintoura.

En sortant du village, je traversai la montagne, & peu de temps après avoir passé un sol pierreux & stérile, je vis l'hospice d'Arissa, qui est aux Peres de Terre-Sainte ou Récollets de S. François; je m'y rendis, après une heure de chemin depuis Agousta. Cet hospice est situé sur le sommet d'une montagne qui est peu distante du bord de la mer, sur laquelle elle domine; mais son sol est sec, stérile & solitaire: il n'y a d'autre eau que celle des citernes. Le lendemain, je partis de bon matin, & après être descendu par le côté du dedans des terres & en côtoyant la montagne, qui est assez rude, j'entraï dans un vallon étroit, où coule un petit ruisseau. Je remontai de l'autre côté en longeant la montagne, & je vis Aintoura sur une éminence voisine. Le terrain qui nous séparoit, étoit un sol inégal, mais moins rudes que les hautes montagnes que je venois de parcourir. J'arrivai à dix heures à Aintoura, le sixième jour après mon départ. Je remerciai le Supérieur de ses bontés, & après dîner je repartis pour la plaine.

Retour à Baruth, & arrivée à Seyde.

J'arrivai à Baruth le soir, après dix jours d'absence, que j'avois employés à parcourir le Quesrouan. Le Pere Capucin me reçut à son ordinaire, & il m'apprit qu'un chebec du Roi étoit destiné à croiser sur les côtes de la Syrie.

Syrie. Le lendemain, on me dit qu'il étoit arrivé à Chypre, d'où il devoit, dans peu de jours, se rendre à Seyde. Je n'étois éloigné de cette Ville que de huit lieues. Je projetai de m'y rendre pour voir des camarades que j'avois connus long-temps à Toulon, où j'avois servi. En effet, je m'y rendis le vingt-cinq d'Août; j'allai d'abord voir le Consul de cette Echelle, qui me fit beaucoup d'honnêtetés & m'offrit sa maison: il me confirma l'arrivée prochaine du chebec; mais quelques jours après il reçut avis de son départ de Chypre pour Candie, où il alloit rejoindre les bâtimens de sa division. Frustré de mon attente, je me préparai à passer à Acre, où la fréquentation des vaisseaux de Marseille rend le passage pour la France presque assuré.

Le Consul m'avoit fait mille questions sur mon voyage, & il paroissoit prendre à moi beaucoup d'intérêt; il me pressa de rester chez lui, pour me remettre des fatigues du désert & du délabrement de ma fanté, qui, par quelques restes des boutons que j'avois eus chez les Marates, annonçoit visiblement la chaleur de mon sang. Il me représenta que comme je voulois connoître les Habitans des montagnes, il étoit nécessaire de les examiner plus amplement, ne les ayant vus qu'en pas-

Politesses du Consul de cette Echelle.

fant & en très-petite partie. Malgré l'espece de rusticité que j'avois acquise par l'éloignement des femmes, son épouse voulut bien se joindre à son mari. Ils employèrent l'un & l'autre toute leur éloquence pour que je séjournasse chez eux, & ils ébranlerent la résolution que j'avois prise de partir pour la France; la foiblesse de mon corps, les restes de mes boutons, le bien-être nouveau dont j'allois jouir, suspendirent mon activité ordinaire; & les connoissances conformes à mon goût, que je pouvois prendre chez les Arabes voisins, excuserent à mes yeux cette espece de foiblesse. J'eus cependant une fièvre réglée un mois après mon arrivée, & je fus obligé de prendre l'émétique; mais les soins que l'on eut de moi, rétablirent peu à peu ma santé délabrée.

Environs &
antiquités de
Seyde.

Les dehors de Seyde offrent les points de vue les plus verdoyans & les plus champêtres que l'on puisse imaginer; des jardins, des vergers fertiles & bien arrosés ne forment proprement que des bois touffus de toutes sortes d'arbres fruitiers, qui sont la plupart couvert de vignes qu'on y laisse s'étendre à volonté.

L'on trouve dans les montagnes des environs, des cavernes pratiquées dans le roc, qui, plus ou moins, suivant leur grandeur,

ont dix à douze petites cellules: on me dit qu'elles étoient les tombeaux des anciens Habitans de Sydon; mais je croirois plutôt qu'elles servoient de retraite aux anciens Habitans des montagnes. On voit aussi à Seyde un château bâti par S. Louis, quelques colonnes de marbre, & des parquets de jaspe en mosaïque, qui indiquent la beauté des maisons dont ils faisoient un des ornemens.

C'est dans les environs de cette Ville que je pénétrai pour la première fois dans l'intérieur d'une Mosquée assez considérable, n'ayant vu jusque-là que celles des Javans, qui ne méritent aucune description. Celle-ci forme un carré long, disposé comme toutes les Mosquées, suivant la direction du lieu où l'on est avec la Mecque. Le fond de ce carré est occupé par une grille qui laisse voir le simulacre d'un édifice représentant la maison d'Abraham, située à la Mecque; une quantité prodigieuse de lampes alignées & entremêlées d'œufs d'autruche, sont suspendues à la voûte, & tombent à sept ou huit pieds de distance de terre. Le pavé est couvert de nattes très-propres, destinées aux prosternations qui se font toujours la face tournée du côté de la Mecque. Cet usage d'adoration, sous la forme de prosternations courtes & ré-

Description
d'une Mos-
quée.

térées, ne doit peut-être pas son origine à Mahomet; car les Chrétiens de ces parties le pratiquent à peu près comme les Musulmans, & cet acte de piété me parut d'un genre noble, majestueux, & conforme à l'objet qu'il représente.

Relations sur
les Habitans
des monta-
gnes de Seyde.

Je passai mon temps à prendre des principes de la Langue Arabe, dans laquelle je découvrois de grandes beautés, & à m'instruire, autant qu'il étoit possible, des mœurs des Habitans des montagnes voisines. Celles du côté du sud-ouest sont habitées par une secte de Musulmans, qui n'est liée avec aucune Nation; on les nomme Mutuallis. Ils ont pour les Etrangers les mêmes principes d'éloignement que les Indiens; on ne peut loger chez eux, ni manger dans le même vase; ils me parurent même un peu féroces. Je n'en ai cependant jamais reçu de mauvais traitemens, lorsque j'ai été dans leurs villages. Les Chrétiens habitent librement parmi eux, & ils ne les haïssent pas aussi fortement que les Turcs. Il y a aussi de ces Mutuallis au nord du Quesrouan. Leurs montagnes s'étendent depuis Gebail jusques à Balbec, & ces deux Villes leur appartiennent; mais on m'a peint ceux-ci plus féroces que ceux qui avoisinent Seyde. Les montagnes du nord-est de Seyde

sont habitées par des Druses & des Chrétiens, entremêlés, comme chez les Mutuallis.

Tous ces Habitans des montagnes sont peu portés en faveur des Turcs, dont les principes de Religion & les préjugés les éloignent également: aussi les premiers ne doivent-ils qu'à leur bravoure & à l'aspérité de leurs montagnes, l'espece d'indépendance où ils sont du Gouvernement Turc. Les Druses sont amis des Chrétiens, & ils ne haïssent pas absolument les François, dont on les dit issus par des fugitifs réfugiés dans ces montagnes, lors de l'expulsion des Croisés. On reconnoît dans quelques-uns d'eux, des restes des principes des Sujets du Vieux de la montagne.

Descendans
de ceux des
Croisés.

L'on trouve aussi dans les environs de Jérusalem, des especes d'Arabes Bedouins, qui se disent descendans des François; ils reçurent très-bien un Capucin qui m'en donna connoissance, & ils avoient auparavant gardé chez eux, avec beaucoup d'égards, un Missionnaire de cet Ordre.

J'étois charmé de la beauté du climat, qui, selon moi, est ce dont jouit le plus un homme qui cherche à se rapprocher de la Nature. J'avois parcouru divers climats de l'Univers, & je ne trouvois point de position plus favo-

Relations de
divers climats
& de celui de
la partie du
sud de la Sy-
rie.

nable à cet égard que celle de la partie sud de la Syrie ; car dans les Pays situés entre les Tropiques , il pleut à peu près pendant six mois de l'été ; & dans ceux qui sont à quelques degrés au delà des Tropiques , il n'y pleut que rarement , & seulement dans le printemps & dans l'automne , temps où les pluies se renvoient des Pays froids aux Pays chauds. J'avois remarqué sous cette latitude , comme par exemple en Asie , aux environs de Bassora , & en Amérique , aux approches du Sartille , & aux déserts situés dans l'Afrique , que le défaut de pluie rend le sol peu habitable & sec , & qu'il est alors toujours sablonneux : je ne prétends pas cependant donner ceci comme une règle sans exception ; mais sous la latitude de trente à trente-cinq degrés , les six mois de l'été sont sans pluie , & les six mois de l'hiver sont d'un froid supportable , & toujours entrecoupé par de longs intervalles où le temps est aussi beau que dans les plus beaux jours de l'été.

Les productions du sol de la Syrie sont une preuve incontestable de ce que j'avance , Beaucoup de grains poussent & produisent même pendant l'hiver. Certains arbres à la vérité sont sans feuilles , mais les jardins sont pleins de fleurs & de légumes nouvellement

semés , qui produisent depuis le mois de Novembre jusques à l'été ; & j'y ai mangé des fèves fraîches au mois de Novembre. La situation de la Syrie contribue aussi beaucoup à la beauté de son climat ; elle est garantie du vent de nord par de hautes montagnes , & elle est bordée d'un côté par la mer , & de l'autre par le désert , dont le sol étant sec , pierreux & sablonneux , fournit peu d'exhalaisons , & par conséquent peu de pluie. La Haute Egypte est aussi dans une position charmante , aussi bien que les environs de Lima ; je crois qu'ils ne doivent l'un & l'autre la sécheresse & la beauté de leur climat , qu'aux montagnes qui les défendent également contre le cours des nuages ; mais les environs de Lima sont sablonneux & peu fertiles , & l'Egypte ne doit sa fertilité qu'au travail des Habitans qui mettent à profit l'inondation annuelle du Nil ; d'ailleurs les chaleurs de l'été sont insupportables dans la Haute Egypte , & les naturels Péruviens & Coptes payent bien cher la beauté de leur climat , par la dureté de leur Gouvernement.

La Syrie réunit également les productions des climats chauds & celles de ceux qui sont froids ; le blé , l'orge , le coton , le bamy ou gombeau , le chêne , le pin & le

Productions
de la Syrie.

fycomore y croissent également bien. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier, & autres arbres d'Europe, y sont aussi communs que le jujubier, les figuiers bananiers, les orangers, les limoniers doux & aigres, & les cannes à sucre. Les productions communes aux deux climats pour les jardins, s'y trouvent aussi.

La Religion Catholique est aussi exactement observée & libre dans le sein des montagnes qu'au centre de Rome; les mœurs sont plus simples, & par conséquent meilleures.

Productions
des monta-
gnes.

L'industrie des Habitans a fertilisé le sol des montagnes, & en a fait un jardin très-agréable. Quantité de sources bien ménagées arrosent les mûriers qui forment le principal revenu de ce territoire, & ils n'exigent qu'un travail assez léger pour assurer la subsistance des Habitans, par le prix de la belle soie qu'on en retire. Le vin est aussi un objet principal de revenu, de même que l'huile & les figues.

Simplicité
des Habitans,
& son utilité.

A la vérité, on n'y voit point le luxe & les richesses de l'Europe; mais aussi les fortunes y sont moins inégales, & par conséquent l'extrême pauvreté n'y est pas aussi commune que dans bien des parties de la France.

Il me semble que pour rendre l'homme le moins malheureux qu'il est possible, il faut

lui désirer une position égale à celle de ces Montagnards, où il ne puisse se procurer que le nécessaire, mais avec abondance. Il faut aussi qu'il n'y parvienne que par un léger travail des mains, qui, sans l'affaiblir, entretienne son corps dans un exercice qui le rende robuste. Ce travail écarte la mollesse & le besoin de toutes ces superfluités, qui ne deviennent nécessaires qu'aux hommes sensuels & oisifs; il ne faut pas même que les hommes puissent regarder l'oisiveté comme le terme & la récompense de leurs travaux, & il leur est utile qu'une moyenne rétribution à leur fatigue les mettent dans le cas de continuer leurs travaux, pour s'assurer un honnête nécessaire. L'ame acquiert plus de nerf, lorsque le corps est robuste & fait aux exercices journaliers & pénibles, & l'homme laborieux goûte mieux que tout autre, les plaisirs purs & permis, qui sont le délassement de ses fatigues. Une telle société n'offre à la vérité ni des savans ni des gens bien aimables; mais elle présente des hommes heureux, portés à leurs devoirs par un sentiment naturel, bons peres de famille & bons citoyens, & je pense que de tels Habitans valent bien les riches oisifs, qui, dans d'autres lieux, corrompent les mœurs de la société sans lui être de la moindre utilité.

Régularité
des Moines &
des Prêtres sé-
culiers.

Les Moines de Syrie ne sont ni extrêmement austères, ni bons Théologiens; mais ils observent des règles simples, & qui sont scrupuleusement suivies. Ils sont réellement Religieux pauvres, & se procurent le nécessaire par le travail de leurs mains.

Les Prêtres séculiers ne sont ni savans, ni d'un rang fort au dessus du commun; mais ils sont respectés, pieux, & n'ont d'autre instruction que l'Évangile; ils sont pauvres, & ils procurent cependant la subsistance à leur famille, par leur travail: ils prêchent la pureté des mœurs, par le bon exemple qui leur est facilité par le mariage. Les soins qu'ils prennent de leur famille, sont un nouveau sujet de bon exemple qu'ils peuvent donner à leurs Paroissiens, & je regarde le mariage comme un hommage à la Nature, qui doit être cher à tout homme.

J'ai remarqué que dans les Pays les plus anciennement peuplés, les Loix étoient toujours les meilleures; mais que ces Loix étoient insuffisantes pour s'opposer à la corruption des Villes, où les bonnes mœurs n'étoient jamais qu'apparentes. Dans les campagnes, au contraire, les Paysans suivent les Loix & les usages avec exactitude, & ne peuvent se corrompre, ou par le peu de faculté & de loisir que

leur donne leur pauvreté, ou par leur rusticité naturelle qui les éloigne de la société des Villes.

Il est, par exemple, établi dans la plus grande partie de l'Asie, que les hommes se marient sans voir leur future. Aucune Loi ne peut être plus bizarre, & cependant j'ai vu dans les campagnes, que j'ai presque toujours habitées, moins de querelles intérieures qu'en Europe. Il est aussi d'usage dans l'Inde, de se marier à l'âge de huit ou dix ans au plus tard; rarement attend-on même cet âge pour les filles qui sont quelquefois promises à trois ou quatre ans. Je n'y ai cependant point vu de mauvais ménages; ces enfans qu'on a élevés ensemble, s'accoutument de bonne heure à la variété de leurs humeurs, & ne les trouvent point surprenantes dans un âge plus avancé. Dans ce bas âge, le mâle prend sur sa compagnie ce droit de force que lui donna la Nature, & elle est obligée, pour s'y soustraire, d'user à son tour de ses armes naturelles, qui sont la douceur & la complaisance. Le succès en est toujours assuré parmi ceux chez qui la droiture est, pour ainsi dire, innée. Par ce moyen, l'équilibre est rétabli sans que l'autorité de l'homme soit diminuée. Cette liberté du choix, sur laquelle est fondée toute la perfection apparente de nos Loix, fait

Relations
de diverses
mœurs de l'Asie.

quelquefois germer dans les jeunes cœurs le principe de l'infidélité ; & quelque purs que soient les motifs de cet usage, une personne qui a cru pouvoir choisir une fois, est bien disposée à se conserver la même liberté pour un second choix.

Je crois m'être aperçu que les Asiatiques pensoient assez généralement que les bonnes mœurs des femmes influoient beaucoup sur les caractères de leurs enfans, & sur les bonnes mœurs de la société ; ils pensent que l'intensité & la qualité des sentimens dont les hommes sont affectés, prennent en partie leur source dans l'habitude & les préjugés, & en partie dans l'attrait du plaisir, & dans la crainte de la douleur & du mal qui peuvent opérer notre destruction ; l'espérance, le désir, les divers appétits, toutes nos passions sont, selon eux, les effets ou les compagnes de cette crainte qui produit la foiblesse ou le courage, suivant que nous sommes agités par le danger de succomber ou par l'espérance de triompher : cette crainte seroit-elle en effet le principe de nos sentimens ? La tendresse maternelle ne devoit-elle son origine, comme les Asiatiques en semblent persuadés, qu'à cette sensation délicieuse qu'éprouve une mère à la fin des douleurs de l'accouchement, occasionnées

par un objet qu'elle fait être une partie d'elle-même, & qu'elle est par conséquent disposée à regarder avec complaisance ; ou bien cette tendresse & l'amour paternel ne devoient-ils leur accroissement qu'à l'habitude & à l'attachement que nous contractons pour les objets qui nous ont coûté le plus de soins & de peines ? L'amitié, ce sentiment si rare & si sacré, ne seroit-elle que l'espérance du secours de notre ami, ou l'effet d'une fréquentation habituelle ; la pitié, la bienfaisance, que l'effet d'un retour sur nous-mêmes, à la vue des maux qui les excitent ; & enfin la magnanimité, la générosité, le courage, ne seroient-ils que la Nature qui s'applaudit d'avoir évité des maux que nous soulageons dans les autres ? Cette idée me parut humiliante.

Il est encore d'usage chez les Arabes & dans les Pays qu'ils ont fréquentés, de cacher & de séparer les femmes d'avec les hommes ; chaque sexe vit seul & à sa fantaisie, & le mari même passe pendant la journée très-peu de temps dans l'appartement de sa femme. Ils regardent cet usage comme avantageux pour l'un & pour l'autre. L'objet du mariage étant la fidélité réciproque, ils pensent que le mélange des deux sexes en est le plus grand écueil, & que si les humeurs des époux sont

Usage des Arabes de ces Pays vis-à-vis des femmes.

peu compatible, en se voyant moins, ils ont aussi moins d'occasion de les aigrir, & ils sont très-persuadés qu'ils ne pourroient trouver dans la fréquentation des deux sexes que des dangers pour leur vertu, ou des aiguillons à leur humeur, sans aucun avantage réel. Les proches parens des deux sexes se fréquentent seulement & encore très-rarement, & la réserve y est si grande, que dans beaucoup de maisons, le logement des garçons qui ont atteint douze ou quatorze ans, est dans un corps-de-logis séparé des femmes, que l'on appelle maufoul.

Ils sont si jaloux de cette dignité de l'homme sur la femme, que beaucoup d'entre eux ne mangent point avec leurs épouses; elles les servent à table avec le même soin qu'apporteroient nos domestiques les plus attentifs, & elles ne mangent qu'après leur mari. Ils ne s'entretiennent jamais avec elles de leurs affaires, & ne leur donnent d'autre travail que celui qu'elles peuvent faire dans la maison, ou de telle nature au dehors que leur visage puisse rester voilé. Les femmes de tout état sont soumises à ces usages, & elles ont également soin de leurs enfans & de leur ménage, qui se réduit à peu, vu leur simplicité.

Cette façon de traiter les femmes me parut

d'abord révoltante: je remarquai cependant quelque ressemblance entre les usages des Sauvages de l'Amérique, des Arabes ou des Asiatiques. On trouve des rapports étonnans entre ces différens Peuples, quoique fort éloignés les uns des autres. En Amérique, le Sauvage ne porte que son fusil, & la femme porte les bagages; en Asie, c'est le même usage. Le Sauvage ne s'entretient point avec sa femme, & elle ne fait pas partie de ses assemblées. Il en est de même dans la Syrie & en Asie: elles travaillent en Amérique aux plantations de maïs, ainsi que chez les Bissayes & les Marates. Un Arabe monte sur son âne, & la femme le suit à pied, avec un gros paquet sur la tête. Un Sauvage de l'Amérique reste très-souvent tranquille dans sa pirogue, tandis que les femmes rament à toute force. Il me parut en général bien surprenant que des Peuples si éloignés, & dont l'un étoit si ancien, & l'autre peut-être si récent, se ressemblassent aussi parfaitement, & que nous eussions des mœurs si opposées, quoique nous nous trouvassions à une égale distance de ces différens Peuples.

La grande population est chez l'Arabe l'objet des vœux des deux sexes, & l'est à tel point, qu'une vieille fille, un vieux garçon ou une femme stérile sont regardés avec une es-

Analogie de
cette condui-
te avec celles
des Peuples
simples.

pece de mépris. Les peres & meres ont une si grande considération pour leurs enfans, qu'après la naissance du premier enfant mâle, ils quittent leur nom pour prendre celui de pere de cet enfant; en sorte que si Pierre & Marie ont Jacques pour fils, après sa naissance ils quittent tout de suite leur nom pour prendre celui de pere & de mere de Jacques. C'est aussi alors qu'ils laissent croître leur barbe, comme une marque de leur nouvelle qualité & de la vénération que l'on doit avoir pour eux. Les tribus de Bedouins portent le nom d'enfans de leur pere commun; les Syriens & les particuliers Arabes portent le nom de peres de leurs enfans. Rien n'est plus touchant & plus avantageux à la société, que ce nom qui représente tous les individus d'une tribu comme freres: ce double lien semble obliger les enfans à respecter leurs peres, & les peres à marquer à leurs enfans toute leur tendresse en se glorifiant de porter leur nom.

Origine de
leur bon sens.

D'après cette séparation perpétuelle des deux sexes, l'on jugera qu'on ne trouve point en Syrie cette gaieté qu'inspire chez nous le désir de plaire, & cette légèreté piquante & superficielle devenue nécessaire dans nos conversations, pour les rendre agréables aux jeunes femmes. Le maintien des jeunes gens

gens est aussi grave que leurs conversations, qui sont cependant spirituelles, & cette gravité augmente chez les gens d'un âge mur. Ils parlent peu, & ne perdent jamais de vue le but de leur conversation. Le peu de vivacité de leurs entretiens, les longs intervalles auxquels donnent lieu leur habitude de fumer, celle de passer leur main sur leur barbe, ou de manier une espece de chapelet, leur donnent le temps de mûrir leurs questions & leurs réponses: elles deviennent plus conformes à leur but, courtes & énergiques, la Langue Arabe étant la plus expressive & la plus simple que j'aye entendu, suivant le peu de connoissance que j'en ai pu prendre pendant mon séjour dans ce pays.

Les femmes ne sont jamais le sujet de la conversation, & l'on ne fait aucune attention à elles dans les rues. Les lieux où elles se trouvent, sont sacrés & inabordable aux hommes; il seroit même honteux de les saluer. Les Européens attribuent ces usages à leur jalousie; mais c'est plutôt une délicatesse outrée sur l'honneur des femmes, que l'on porte en Asie bien plus loin qu'en Europe. Cependant elles s'amusez entre elles aussi bien & peut-être plus gaiement que nos Européennes ne le font dans leurs sociétés. Aucune

Mœurs

espece d'intérêt ne les divise, & l'amusement est leur unique but : elles sont par conséquent plus libres & plus sociables : les jardins, les bains & les tombeaux sont leurs lieux publics ; elles se visitent aussi dans leurs appartemens. Cet usage des Asiaticques, de fréquenter les tombeaux, fait connoître leur sensibilité, qui, étant naturellement plus grande, mais plus variée chez les femmes, a donné lieu à la qualité des assemblées qu'elles y tiennent ; car dès leur arrivée elles s'abandonnent à leur douleur ; mais bientôt après elles font la conversation, qui devient triste ou gaie, suivant le degré de sensibilité ou le caractère des assistantes. Quoi qu'il en soit, un cœur bien placé trouve des douceurs & des leçons dans cet usage.

*Ancienneté
& qualité de
leurs mœurs
& usages.*

Ces Peuples sont extrêmement attachés à leurs usages, & l'on y reconnoît ceux dont il est parlé dans l'Écriture sainte. Les tanours ou fours cylindriques, où ils font cuire leurs crêpes, & les tantoura ou coiffures en cône d'argent que portent les femmes Druses, ne sont que les fours des Juifs & la mitre de Judith. Les mœurs d'Abraham & de sa famille sont retracées chez les Bedouins. Les troupeaux du désert & des Arabes des Villes sont conduits & recueillis la nuit, comme

ceux de Laban & des Juifs. Le style de l'Écriture sainte est celui de la Langue Arabe, ressemblance qu'ils n'ont conservée que par leur attachement à leurs usages.

Comme ils descendent de Nations errantes, ils embellissent peu leurs maisons, & leurs meubles sont tous susceptibles de pouvoir se rouler dans des sacs. Ils aiment avec excès à monter à cheval : enfin ils sont propres, simples, sobres, & connoissent peu le luxe. Les coutumes & le faste des Turcs, leurs conquérans, n'ont pas encore porté leur influence dans les campagnes, où la bravoure du Paysan n'a pas laissé établir un entier despotisme. Ils sont intéressés, & quelquefois, mais rarement, de mauvaise foi à l'égard des Francs, qu'ils croient obligés de leur payer un tribut, à cause du commerce qu'ils viennent faire chez eux. D'ailleurs ils les méprisent, à cause de l'opposition qui se trouve entre leurs mœurs & celles des Francs.

Leur conduite & façon de penser vis-à-vis des Européens.

On ne trouve en Syrie que quatre ordres différens ; le premier est celui des Princes ; le second, celui des Seigneurs & des Commandans ; le troisième est celui des riches Paysans & des Commerçans ; & enfin le quatrième est composé de pauvres Paysans & de tout autre étage. Le Prince & le Seigneur peuvent des-

Qualités des divers Etats.

descendre de leur rang, sans cependant faire le commerce, & seulement pour le temps nécessaire au rétablissement de leur fortune, sans perdre pour cela la considération de leur naissance. Le Paysan considéré & le Commerçant ne peuvent prétendre à un état plus élevé; mais ils peuvent descendre aussi dans un plus bas étage, jusques à ce que leur fortune soit rétablie, sans que le public y trouve à redire: il y a bien des Commandans, des Prêtres & des Négocians dont les enfans, dans les vicissitudes de leur fortune, n'ont pas été honteux de servir de domestiques aux gens inférieurs à eux par leur naissance. Il est vrai qu'il regne le même point d'honneur dans tous les états, & il est appuyé de la faculté de se faire justice par soi-même. Tout descendant d'Arabe tire dans l'instant vengeance de l'affront qu'il a reçu; ce qui fait un meilleur effet que les Loix les plus sévères.

Excepté le respect inaltérable que tout le monde porte au Prince & au Seigneur pour les objets essentiels, tout état est presque confondu à l'extérieur par le peu de différence de vêtement & de nourriture, & par l'égalité des mœurs. Tous les Arabes sont entre eux sans hauteur; le Prince, le Seigneur & le

dernier Paysan font la conversation ensemble, & s'allument leur pipe avec aussi peu de façon que s'ils étoient frères: ils mangent, ils dorment, ils travaillent ensemble, & souvent j'ai pris des Paysans pour des Seigneurs, & des Seigneurs pour des Paysans; il n'y a guere que la beauté des armes ou des chevaux qui les distingue.

Pour mieux connoître les Habitans des montagnes, je résolus de rester plus long-temps avec eux, & sur-tout avec les Druses; mais auparavant je revins chez les Maronites du Quesrouan: je me rendis d'abord à Aintoura, & je continuai ma route vers Agousta, où je voulois voir le Patriarche d'Antioche. Arrivé le lendemain à Aintoura, j'y salvai le Supérieur des Jésuites, qui vouloit absolument me retenir, & j'allai coucher à Baruth.

J'en repartis le lendemain pour un lieu nommé Abey: je traversai diagonalement, vers le sud, la plaine de Baruth pendant l'espace de trois lieues: elle est d'abord plantée de mûriers; j'y trouvai ensuite un très-beau bois de pins, planté en quinconce, où étoit un petit campement Arabe; & après quelques plantations de mûriers & un sol sec & vaste, planté d'oliviers, j'arrivai au pied de la montagne & d'un gros village nommé Chouifat,

*Description
du sol de Baruth à Abey.*

qui est l'apanage & la résidence d'un Emir particulier. En le laissant à gauche, je montai par un sentier très-escarpé & très-long. Je laissai un autre gros village à droite : je traversai ensuite plusieurs montagnes, & après avoir monté encore considérablement, je trouvai un gros village nommé Aramon, où étoit un château ou ferrail appartenant à la famille de l'Emir régnant. Tout le sol étoit arrosé & planté de mûriers & d'oliviers. Je descendis un peu, & après avoir traversé de nouvelles montagnes & des vallons, je montai de nouveau jusqu'à ce que je découvris le village d'Abey sur une éminence. Je traversai un petit village dont le Cheikr me fit des politesses, & j'arrivai sur le soir à Abey, après sept lieues de route.

Description
d'Abey.

Ce village étoit autrefois la résidence d'une famille d'Emirs, qui s'est éteinte : il est à deux lieues d'un gros bourg nommé Dair-el-Kamar, qui est le chef-lieu du pays des Druzes, & la résidence ordinaire du Grand Emir & de ses parens. La situation d'Abey est une des plus belles que j'eusse encore vues ; il est éloigné d'environ trois lieues du bord de la mer, & d'une lieue du fleuve Thamour ; il est bâti au haut du troisième degré d'amphithéâtre, que forment trois montagnes entaf-

sées qui occupent la distance de ce village jusques à la plage. La montagne sur laquelle il est placé, découvre les villes de Seyde & de Baruth avec leurs plaines. La descente à la seconde montagne est formée par un dos d'âne qui laisse de chaque côté deux vallons d'une profondeur & d'une roideur énormes ; au bas de ces vallons coulent deux ruisseaux abondans, fournis par les sources des environs du village ; ils servent à arroser la pente de la montagne, qui, malgré sa roideur, est toute cultivée en amphithéâtre & plantée de mûriers : on y trouve de plus cinq ou six sources abondantes d'une eau excellente, près desquelles sont des especes de places bordées de noyers.

C'est dans ce village que j'établis le chef-lieu de ma résidence, à un hospice de Peres Capucins, dont le Custode avoit toujours eu pour moi des intentions très-marquées. J'avois sous mes yeux cinq ou six villages, où j'allois le plus souvent qu'il m'étoit possible. Pour fréquenter ces Montagnards, je me liai avec quelques-uns d'eux, & pour y parvenir avec plus de confiance, je me joignois aux mêmes exercices qu'eux : je les accompagnois même dans la garde de leurs troupeaux de chevres ; aussi avois-je un peu réussi à sur-

Fréquenta-
tion des Dru-
ses.

monter l'éloignement que, malgré leurs principes d'hospitalité & de sûreté pour tout étranger, ces peuples ont pour les Francs. Je voyois avec plaisir ces chevres gambader hardiment d'une roche à l'autre, après avoir paru défier le précipice qui les séparoit, par leur bêlement & en frappant du pied avec roideur. L'aspect des effets extraordinaires des montagnes où ce soin me conduisoit, & la libre fraternité des gardiens, mes compagnons, me dédommageoient de la longueur & de la difficulté de mes courses.

Funérailles
des Mont-
gnards.

J'eus lieu, dans ce pays, d'assister aux funérailles des Habitans Druses, & à celles des Chrétiens, qui, aux pierres près, se ressemblent beaucoup. Quelques heures après le trépas, on expose sous une tente le corps du défunt, & il est vêtu & armé comme s'il étoit vivant; mais les Druses spirituels, dont je parlerai bientôt, ont un Livre de morale entre les mains. Les femmes environnent le corps & l'arrosent de leurs pleurs, & les hommes restent en silence un peu au loin, après avoir fait retentir les vallons de leurs cris mâles & lugubres, afin que la nouvelle passe chez leurs parens & amis des villages voisins: ceux-ci accourent en troupes, & dès qu'on les voit venir, les parens vont au

devant d'eux, avec le corps qu'ils promènent à quelque distance autour du village, en exprimant leurs regrets par de grands cris & des sanglots, & en faisant de grands gestes avec leurs mouchoirs. On rapporte ensuite le corps sous la tente, où les femmes reprennent leur place, & la même cérémonie recommence à chaque nouvelle troupe de parens qui arrive. On garde ainsi le corps jusqu'au lendemain, où tous les Habitans du village, Druses & Chrétiens, étant rassemblés, on enlève en silence le corps, après l'avoir enfermé dans une bière. Un Prêtre ou un Druse, suivant la religion du mort, récite des prières à demi-voix. L'enlèvement du corps est accompagné des cris & des oppositions des femmes, qui paroissent ne pouvoir se résoudre à s'en séparer. Les hommes gardent un morne silence, & regardent le tout tristement. Les plus proches parentes rentrent dans la maison en pleurant, & les hommes accompagnent le corps jusques à sa tombe. Après l'enterrement, les Habitans du village se distribuent entre eux les étrangers, pour les régaler le mieux qu'il leur est possible, & s'attendrir sur la mémoire du défunt.

J'allai visiter le village du Dair-el-Kamar, situé sur la revers de la montagne qui forme

Description
du Dair-el-
Kamar.

la rive du fleuve Thamour, opposée au revers de la montagne d'Abey. Je passai ce fleuve sur un pont bâti sur une croûte de vase pétrifiée, où étoient tracés les sillons de l'eau, & les roches détachées qui s'y étoient incrustées avant sa pétrification. Ce gros village est pour le moins aussi élevé qu'Abey, mais moins accessible : les ferrails ou palais des Emirs de la Maison régnante, sont assez beaux; les églises y sont belles & d'un goût agréable; quelques maisons de Cheikrs & Commandans y paroissent grandes & commodes; le reste du village est simple & mal bâti, mais il est très-bien arrosé. La moitié des Habitans, au moins, est composée de Maronites & Grecs Catholiques; l'autre moitié est de Druses; il y a très-peu de Grecs Schismatiques dans cette partie, par les soins des Peres Capucins, qui, depuis vingt ans, ont réuni à l'Eglise Romaine plus des trois quarts de cette Nation.

Gouvernement des montagnes.

On appelle pays de Souf, les montagnes au sud du fleuve Thamour, quoique Dair-el-Kamar, qui est dans cette partie, soit la résidence ordinaire des Emirs; plusieurs d'entre eux étant allés résider à Baruth, ils n'y sont pas si puissans que dans le nord de ce fleuve, & plusieurs Cheikrs considérables du pays de Souf, éludent en quelques occasions

la soumission exacte au Grand Emir. Dans le reste des montagnes, les Cheikrs sont assez soumis, de même que deux familles d'Emirs, qui possèdent un terrain assez considérable; les Cheikrs Chrétiens, ou la Maison de Gazen, qui gouvernent le Quesrouan, sont les plus tranquilles, quoiqu'ils possèdent un pays très-considérable & très-peuplé; mais ils sont trop nombreux & trop subdivisés en diverses branches, pour rien entreprendre contre le Gouvernement. La politique de l'Emir consiste à mettre la division, & en même temps à tenir la balance entre les Cheikrs, afin qu'ils ne puissent pas se lier contre lui.

La Justice a des formes très-simples. Le Cheikr la rend, mais rarement dans son village; il termine ordinairement à l'amiable les différens civils. Si on ne veut pas s'accommoder, on a recours au Grand Emir, qui juge souverainement dans toutes les montagnes, excepté sur les discussions qui concernent les possessions du Quesrouan ou de la Maison de Gazen & celles des Emirs subalternes, qui se gouvernent eux-mêmes. La justice n'est pas fort rigoureuse, & on se borne à envoyer des logemens chez les coupables, ou à brûler leurs maisons ou plantations; elle at-

Justice des montagnes.

tente rarement à la personne d'un Habitant des montagnes ; les suites en seroient dangereuses par la difficulté d'arrêter les coupables.

Bravoure des Habitans.

Aucun Habitant ne sort de sa maison sans être armé de son poignard ou long couteau courbe, & il ne s'en éloigne pas sans son fusil & ses pistolets. Il est d'usage entre eux de repousser la force par la force, & un homme insulté se défait bientôt de son ennemi, à la première occasion où il peut lui tirer un coup de fusil. Comme il est très-rare & méprisable chez eux de donner en mariage une fille à tout autre qu'à quelqu'un de ses parens, & que certain d'entre eux voulant enfreindre cet usage, trouvent la mort aux approches de la bénédiction nuptiale, les familles sont si unies, qu'en attaquant un de leurs membres, on a affaire à toute la famille, qui est généralement assez nombreuse. Outre le secours de sa famille, le criminel, qui craindroit ou la force d'un famille ennemie, ou une poursuite opiniâtre de la part du Grand Emir, va ordinairement se mettre sous la protection d'un Cheikr ou d'un Emir voisin, qui se feroit une grande honte de ne pas mettre en sûreté la personne de son réfugié.

Levée des troupes, & dissensions des Emirs & des Seigneurs.

Les Cheikrs ou les Emirs d'une famille non régnante, n'ont droit de tenir des gens à

leur solde ou quisse, que ceux de leurs terres ; mais les Emirs de la famille régnante peuvent faire des levées dans toutes les montagnes, ce qui met quelquefois un frein à l'autorité du Grand Emir, lorsqu'il est en dispute avec ses parens. Les Bachas tâchent d'entretenir ces discussions, pour affoiblir ce Gouvernement ; & en devenant les médiateurs de leurs disputes, ils tâchent toujours d'extorquer quelques présens. Ces dissensions entre les Emirs & les Cheikrs, ne sont jamais sangui- naires comme celles de famille à famille. Les levées des uns & des autres ne sont composées que de gens qui, suivant leur caprice ou leurs connoissances, ont accepté certaines sommes plutôt d'un Emir que d'un autre, ce qu'on appelle se mettre à la quisse. Comme les familles sont étendues & dispersées dans des villages appartenant à divers Seigneurs, il se trouve souvent que le pere & le fils, les freres & les cousins marchent les uns contre les autres : ils ne sont jamais portés à verser leur sang pour les divisions de leurs Seigneurs ; il y a seulement beaucoup de tapage. Les armées se rangent en présence l'une de l'autre ; alors les Cheikrs & les principaux Paysans disent leurs avis : le reste des troupes politique ; car chaque homme se regarde comme

un membre essentiel du Gouvernement. La voix du peuple pour l'accommodement passe aux Cheikrs ; ils le proposent aux parties ennemies qui sont quasi forcées de l'accepter : si elles ne le veulent pas, elles se coupent mutuellement leurs mûriers, & tout le monde se retire chez soi, bien portant & en bonne intelligence ; le Payfan seul y gagne la solde que l'Emir lui donne chaque année pour être à sa quisse & marcher quand il l'ordonne ; elle est d'autant plus considérable que sa bravoure est mieux reconnue.

Bravoure
des Habitans
à l'égard des
étrangers.

Autant leurs guerres intestines sont pacifiques, autant leurs guerres étrangères sont furieuses & terribles. Ces Peuples sont généralement redoutés, & un Habitant des montagnes va seul & de sang froid, assassiner un ennemi au milieu d'une Ville ou de ses troupes, s'il en reçoit l'ordre de son Emir ou Cheikr. Ils en ont donné diverses preuves : il y a quelque temps qu'un Druse alla assassiner l'Aga de la Douane de Seyde, au milieu de ses gens, tandis qu'un Maronite de ses amis, le fabre & le pistolet à la main, empêchoit qu'on ne fermât la porte de la Ville, pour lui couper la retraite.

Impôts.

Le mery ou tribut du Grand Seigneur, est distribué par l'Emir sur les Cheikrs, qui à leur

tour le répartissent sur leur village. Si le village ressort directement de l'Emir, alors les Habitans partagent l'imposition entre eux, dans leurs assemblées. Ils tiennent ces assemblées pour toutes les affaires qui regardent la Nation, ou pour les réparations nécessaires pour fertiliser leurs terres. Ces impositions sont peu considérables, & sont très-également réparties, suivant le revenu des terres & des troupeaux. Les chevres sur-tout sont en abondance dans toutes ces montagnes, & leur entretien ne consiste qu'au foin de les garder. La température du climat leur fournit toujours des pâtures dans la campagne, suivant le degré d'élevation de la montagne ; elle est commune à tout le monde, pourvu que le sol ne soit ni planté ni ensemencé.

Pour ce qui est de la Religion, on compte que dans le pays de Souf, la moitié des Habitans est composée de Chrétiens ; le tiers de cette moitié est de Grecs Catholiques, & le reste de Maronites. Les Grecs Schismatiques y sont en si petit nombre, qu'on n'y fait pas attention. Dans le reste des montagnes, la moitié des Habitans est de Chrétiens Maronites : il y a très-peu de Grecs Catholiques ou Schismatiques.

Qualités des
Religions.

L'autre moitié des Habitans n'est composée

Druses sim-
ples & Aquels.

que de Druses, qui se divisent en deux fortes. L'une suit la Religion naturelle, & l'autre est nommée *Aquelle* ou *Spirituelle*; ces Aquels professent une Religion qui n'est pas connue. Les Druse simples ne peuvent être au nombre des Spirituels (qualité qui n'est point acquise par la naissance), qu'en menant une vie simple, integre, religieuse & pénitente. Ces Spirituels ne sont vêtus que de couleur noire, ou rayée blanc & noir. Leur turban est blanc, mais rangé d'une façon modeste; ils ne peuvent porter des armes que lorsque la guerre, poussée à l'extrémité, fait marcher tous les Cheikrs: ils ne mangent que chez des personnes dont l'intégrité est solidement établie; ils ne reçoivent de présens que de ceux-là, craignant de participer à un bien qui seroit mal acquis; ils lisent souvent les cinq premier Livres de Moïse, qu'ils nomment en Arabe *Taura*, & d'autres qui me sont inconnus: ils s'assemblent pour prier dans leurs oratoires, dont je n'ai pu voir ni connoître l'intérieur; car ils tiennent des gardes à une demi-lieue aux environs, pendant le jour de leurs prieres. Les maisons où les plus religieux d'entre eux se renferment pour prier pendant plusieurs semaines, se nomment Caloué, & sont placés sur le sommet des montagnes

montagnes les plus escarpées, aux environs de leurs villages. On m'a assuré que certains des plus consommés reçoivent à confession ceux que le repentir de leurs fautes porte à un tel aveu. Ils ont en vénération ceux qui sont morts en odeur de sainteté, & dont on place les corps dans de petits oratoires. Ils se mortifient par le jeûne & l'abstinence des plaisirs, & il y avoit un Spirituel à Abey qui ne vivoit qu'avec du pain & de l'eau. Il y a aussi dans ce village le corps d'un ancien Druse qui est en vénération & repose dans un oratoire. Ils visitent nos églises avec respect & avec un maintien modeste & recueilli qui fait honte aux Chrétiens, quoique ceux-ci y observent cependant une décence incomparable à celle des Européens. Enfin plusieurs des plus integres d'entre ces Spirituels, écoutent avec plaisir les vérités bien expliquées de notre Religion; mais la crainte du ridicule & de la perte de leurs biens les retient dans l'erreur; elle fait perdre le fruit des travaux des Missionnaires Capucins, qui sont aimés & respectés dans ces montagnes, par l'utilité de la médecine qu'ils y exercent, & la régularité de leurs mœurs: ces deux circonstances leur donnent une entrée libre chez les Emirs, dont plusieurs femmes ont, par leur soin, embrassé

Missions des
Capucins.

le Christianisme. Certaines d'entre elles ont fait baptiser leurs enfans même au su de leurs peres, qui, par leur état, sont au dessus de tout respect humain. Je suis même porté à croire que plusieurs d'entre les Emirs désire-roient le baptême, si, en faveur de leur con-version intérieure, la sévérité de la Cour de Rome vouloit se relâcher en ne leur pres-crivant pas le culte extérieur.

Les Druses simples n'ont point de culte, du moins on n'en connoît pas : certains ce-pendant prient & craignent Dieu. Ils lisent le *Taura* avec plaisir; mais leur extérieur est plus rude que celui des *Aquels* & des Chrétiens. Ils tiennent leur bravoure à grand honneur, & j'en ai connu qui étoient fort braves gens, mais dont le seul extérieur & les préjugés me prévenoient beaucoup contre la bonté réelle de leur ame.

L'on trouve quatre nuances d'humeurs chez les Habitans; depuis Seyde jusques au fleuve d'Ibrahim en longueur, & en largeur depuis la mer jusques au Beca (ce grand vallon est entre les montagnes des Druses & celles de Damas, proprement nommées anti Liban), cette distance forme le pays soumis au Grand Emir. Ceux du Pays, entre Seyde & le fleuve Tha-mour, sont assez polis, bien faits, & braves;

Différence
du caractère
des divers
Monta-
guards.

ceux du fleuve Thamour au Quesrouan sont plus féroces; ceux du Quesrouan moins fiers, mais âpres à la vengeance, haïssant moins les étrangers, mais plus pauvres; & enfin ceux du pays au dessus du Quesrouan, proprement nommé anti-Quesrouan, sont plus grossiers. A ces petites différences près, les mœurs sont par-tout les mêmes, & un étranger peut y bannir toute crainte de vol ou d'assassinat. J'ai passé trois mois à Abey; j'y dormois pendant la nuit dans un jardin sans mur ni haie, sur le bord d'un chemin; je n'y ai jamais reçu la moindre insulte.

Je m'occupai pendant ce temps à fréquen-ter une douzaine de villages des environs. L'on me montra, près d'un lieu nommé Ro-che-Maya, une partie de montagne d'environ une lieue de longueur, qui, sapée par le temps, s'étoit éboulée dans le vallon où coule le fleuve Thamour. Elle avoit écrasé un village & plu-sieurs hameaux qui s'étoient trouvés sur son chemin. Le cours du fleuve en fut interrompu jusques à ce que l'eau, se faisant jour, eût délayé & entraîné peu à peu les parties qui lui faisoient obstacle.

Je voulus quitter mon séjour d'Abey, & ha-biter le Masra Kafar-de-Bian, village que j'ai déjà dit situé au pied de la plus haute mon-

Eboulement
du sommet
d'une monta-
gne.

Voyage d'A-
bey au Masra,
à Baruch, &
à saint-Jean-
d'Acte.

tagne du Quesrouan, & dont j'ai parlé dans mon premier Voyage dans ce pays. Je passai à Baruth; je revis ensuite mes connoissances à Aintoura & à Jelton, & je rejoignis mon Curé du Masra; mais quoique nous fussions à la fin de Juin 1771, je trouvai les maisons encore occupées par les vers à soie, dont on fait quantité dans ces parties.

Je visitai un autre village, nommé *Beca Touta*, dont le Cheikr m'avoit montré, l'année précédente, les inscriptions du Focqra. Il fut très-aise de me revoir; j'eus occasion d'y voir un beau couvent de filles Grecques Catholiques, que faisoit bâtir à ses dépens un riche Négociant de Damas. Il étoit venu dans ces montagnes, pour mettre ses vieux jours à l'abri des vexations des Turcs. Je découvris, dans un recoin de ces montagnes, les possessions des Emirs de Besconta, qui sont très-puissans.

Mon séjour dans cette partie de l'Asie ayant été très-long, je me proposai de repasser en Europe; je me rendis en conséquence à Saint-Jean-d'Acre, port fréquenté par les bâtimens du commerce de Marseille.

J'avois eu occasion à Baruth, à Seyde, & je l'eus encore mieux ici, de fréquenter plusieurs familles Grecques d'origine. Outre leurs

Idee du caractère des Grecs.

mœurs, qui, à beaucoup près, ne sont pas aussi saines que celles des Arabes, leur esprit aussi délicat, subtil & rusé, que leur langage l'indiquoit, ne me plut pas. Ils ne me présentoient, en échange du bon sens mâle & du cœur droit & simple de l'Arabe spirituel, quoique féroce, que la légèreté industrieuse d'une ame fourbe & intéressée. Cette réflexion me conduisit à repasser brièvement les divers Peuples simples que j'avois observés dans mes voyages. Je me déterminai en faveur de la liberté, de la force & des mœurs du Sauvage de l'Amérique, ou des Arabes; & les principes de ces derniers me parurent même préférables à tous les autres. L'esprit agréable & l'adresse des Bissayes, la douceur du caractère des Indiens, & généralement le bon cœur de tous ces Peuples, sous un climat aussi beau & un sol aussi fertile que celui où je me trouvois, me semblerent aussi mériter quelque avantage sur le caractère & les mœurs des Européens.

Réflexion sur les caractères & mœurs des peuples simples que j'avois vus.



CHAPITRE VI.

*TRAVERSÉE de Saint-Jean-d'Acre à
Marseille, avec nos relâches aux Isles
de Rhodes & de Malte, à Tunis & en
Sardaigne.*

Moût 1771.
Vents de
cette partie.

Notre mé-
fiance d'un
bateau.

Nous mîmes à la voile pour Marseille, à la fin du mois d'Août 1771; nous fîmes route sur l'Isle de Chypre. Après l'avoir côtoyée, les vents d'ouest, par conséquent contraires, qui regnent pendant l'été dans ces parties, nous firent élever au nord; nous cherchions la côte de la Caramanie, pour rencontrer des vents de nord que nous y trouvâmes en effet. Je remarquerai ici que j'avois toujours eu des vents d'ouest depuis Surate, & que ces vents soufflent généralement pendant l'été depuis la ligne jusques en Candie; je dis généralement, parce qu'il faut en excepter le temps des brises de terre. En atterrissant sur cette côte au golfe de Satalie, nous vîmes un bateau de moyenne grosseur, qui, après avoir réglé sa route & sa marche sur la nôtre, arriva sur nous. Nous nous méfions des Forbans que les vaisseaux de guerre Russes & François chassoient de l'Ar-

chipel, & qui pouvoient bien s'être jetés dans ces parages. Quoique nous ne vissions qu'un homme à la barre sur ce bateau, nous lui tirâmes un coup de canon, & il ne changea de route qu'après plusieurs autres coups de canon, dont apparemment il craignit l'effet.

Le défaut d'eau nous fit relâcher à une rade foraine, dans la partie sud de l'Isle de Rhodes, nommée Limba, du nom d'un village voisin. Il y avoit des ruines des deux vieux Forts, construits par les Chevaliers, à mi-montagne: nous y fîmes de l'eau & des rafraîchissemens à des villages Grecs. Je comparois toujours les Grecs policés avec les Arabes; l'oppression des Grecs par les Turcs, avec la liberté que procure aux Arabes leur vie mâle & sauvage; la différence de la fine politesse, de la nourriture saine, du vêtement & des logemens propres des premiers, avec la moyenne grossièreté de toutes ces choses, telles qu'on les trouve chez les Arabes, & je me persuadois toujours de plus en plus que l'extrême police d'un Peuple est l'avant-coureur de sa décadence. Je voyois avec peine combien ces deux Peuples s'éloignoient l'un de l'autre, pour le but commun du bonheur de la vie. Le Grec étoit spirituel & intéressé, pauvre & cependant recherché dans les nécessités de la vie;

Rade de Lim-
ba, & villages
Grecs.

Comparai-
son entre les
Grecs & les
Arabes.

L'Arabe étoit spirituel & généreux, pauvre aussi, mais sans beaucoup de besoins. Quelle différence pour leur félicité ! le plus malheureux étoit cependant né sous un climat plus heureux que l'autre.

Méfiance des Turcs, & rencontre d'un de leurs chébecs.

La méfiance des Turcs, qui croyoient que nous venions faire des provisions pour les Russes, nous en donna aussi, & nous mêmes à la voile. Lorsque nous fûmes en dehors de la baie, nous vîmes à terre un bâtiment venant sur nous avec très-peu de voile : dès qu'il put juger, par sa position, que nous l'avions apperçu, il se couvrit de voiles, & il nous donna chasse. Nous mêmes en panne, & nous arborâmes la flamme & le pavillon, que nous assurâmes : nous fûmes apparemment regardés comme un bâtiment de guerre, car le vaisseau chassant, qui étoit un chébec avec pavillon Turc, arriva & prit une autre route. Nous en fûmes fort aises ; car s'il nous eût visités, il nous eût trouvés en partie chargés de riz ; cette cargaison est contre les ordres du Grand-Seigneur, & on eût pu nous donner du désagrément en conduisant le vaisseau à Rhodes, où le séjour eût été long.

J'avois été choqué du peu d'égards que les Turcs ont pour les Européens, & par conséquent pour la Nation Françoise ; les suites que

la rencontre du chébec Turc pouvoit avoir, me les rappelerent ; cela m'engagea à repasser dans ma mémoire ce que je savois déjà, & ce que je venois de voir en Syrie, touchant notre commerce & nos comptoirs du Levant.

Outre l'éloignement causé par la différence de Religion & par l'opposition des mœurs Asiatiques à celles des Européens, il me parut que la conduite de nos Nationaux pouvoit donner lieu au peu d'égards que les Turcs ont pour nous.

J'avois cru appercevoir que nos Négocians de ces Echelles étoient souvent obligés d'accélérer leurs opérations de commerce, pour satisfaire aux demandes de leurs correspondans de l'Europe ; qu'il y avoit quelquefois peu d'ordre & de poids dans les marchés qu'ils faisoient avec les Naturels du pays, qui opposent à cette légèreté une combinaison réfléchie & naturelle ; que les Gouverneurs avoient généralement trop de connoissance de leurs affaires de commerce & particulières, à cause des correspondances que ces Négocians entretiennent avec le Gouvernement, & dont ils se font prévalus quelquefois pour traverser les vûes de leurs Consuls ou de leurs assemblées Nationales ; que certaines familles protégées, que l'on nomme Barataires, servoient souvent de

prétexte aux monopoles des Gouverneurs Turcs : ceux-ci y étoient en outre engagés par les petits égards presque serviles que l'on n'a que trop souvent pour eux, & par un respect extrême & trop éloigné de la noblesse & de la fermeté qui enhardiroient à des refus qu'on pourroit leur faire dans certaines occasions. Je ne prétends pas dire que l'on dût leur refuser des présens & même de l'argent dans leurs besoins réels; mais j'avance qu'on devoit refuser avec fermeté leurs emprunts, lorsque l'avarice ou l'extorsion en font l'unique source. La générosité & les services rendus à propos sont aussi susceptibles d'attirer la reconnaissance d'une Nation noble, & qui pense aussi juste que la Turquie, qu'ils sont capables d'attirer leur mépris, lorsqu'ils ne sont que l'effet de la crainte, ou qu'ils sont rendus de mauvaise grace & avec mesquinerie.

La Nation Françoisse emploie, dans le Levant, une certaine quantité de vaisseaux pour le transport des marchandises que les Turcs veulent faire passer d'un port à un autre : je ne fais si l'argent que cette branche de commerce fait entrer dans le Royaume, peut balancer la désertion immense des matelots ou la dégradation de leur façon de penser, & le peu d'égards qu'elle fait nécessairement naître pour

une Nation qui se met à la solde d'une autre; un Hollandois ou un Ragusien pensera qu'il peut la balancer; un Anglois ou un Espagnol pensera le contraire.

Il est peu d'usage que les Consuls du Levant traitent eux-mêmes les affaires avec les Gouverneurs Turcs : ils y emploient leurs Droguemans, qui souvent sont peu instruits de la Langue du pays, & sont toujours accoutumés à ramper auprès des Bachas ou de leurs Officiers; les demandes acquièrent par cette voie moins de considération; elles sont souvent refusées, à moins qu'on n'emploie de grands moyens; & si les affaires sont délicates ou critiques, les Gouverneurs s'écartent aisément envers le Drogueman, des égards dus à la Nation; ils s'en écarteroient moins vis-à-vis du Consul, dont l'emploi leur en impose.

Nous continuâmes notre route par le canal de Candie, & nous fîmes ensuite route pour Malte. Nous mouillâmes dans cette Isle le 15 d'Octobre; j'eus le plaisir d'y voir, sur des frégates Françoises de relâche, plusieurs de mes camarades dont l'absence n'avoit pas diminué l'affection.

Nous remîmes sous voile, & après six jours, le propriétaire du vaisseau ayant affaire à Tunis, nous y relâchâmes; j'y fus très-bien reçu

Analogie du caractère des mœurs de Tunis avec celui des Bedouins.

par le Consul. J'eus occasion d'y voir plusieurs Mahométans, dans le caractère desquels je trouvai de la douceur & de l'analogie avec les Arabes Bedouins de Bassora & de Mascate, & non la dureté des Turcs de la Syrie.

Après avoir appareillé, ce ne fut que le 27 de Novembre que les vents contraires nous permirent d'accoster la Sardaigne, & ils nous y firent relâcher pendant deux jours au golfe de Palme. Je trouvai encore avec plaisir, dans un lieu aussi voisin de la France, des restes de notre première simplicité, qui me laissoient toujours le regret de la vie de nos premiers Peres.

Portrait d'un noble de Sardaigne.

Un homme robuste de corps & de figure, à longue barbe, & solidement vêtu, gardoit paisiblement un nombreux troupeau de bœufs dans les gras & marécageux pâturages des bords de cette rade; il portoit un fusil en bandouliere, & il étoit monté sur un beau cheval: sa demeure étoit dans les montagnes voisines, où l'influence des mœurs policées de la plaine n'a pu encore adoucir ou plutôt asservir des montagnards fideles à leurs anciens & simples usages, & dont la bravoure n'a pas permis à leur Souverain de les subjuguier entièrement. La propreté & la simplicité de ses habits, son abord ferme, la beauté de ses troupeaux, & son adresse à manier son cheval & son fusil, ne

sembloient pas devoir l'engager à chercher de nouvelles mœurs.

Nous réappareillâmes & nous longeâmes la Sardaigne à l'ouest; nous alarguâmes un peu la côte de Corse, & nous abordâmes, après sept jours de traversée, à Pomegues, Isle dans le golfe de Marseille, destinée à recevoir les vaisseaux en quarantaine. Le lendemain, 5 de Décembre 1771, je débarquai aux Infirmeries de Marseille, pour y faire ma quarantaine, & je remerciai Dieu de m'avoir fait enfin terminer heureusement un aussi long voyage.

Mouillage à Marseille, le 7 Décembre 1771.

Fin du Tome premier.



T A B L E D E S M A T I E R E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<i>LETTRE à M. le Comte de C....</i>	Page 5
PREMIERE PARTIE , contenant la relation du Voyage par terre & par mer, par la voie de l'ouest, depuis la côte de France, jusques à la ville de Batavia, dans l'Isle de Java, en traversant l'Océan, l'Amérique, la mer du Sud, & l'Archipel de la Chine.	
CHAPITRE PREMIER. <i>Quels furent les motifs qui m'amenerent à Saint-Domingue, & le point de vue sous lequel j'envisageois mon voyage.</i>	9 Ibid.
CHAP. II. <i>Traversée de l'Isle Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans; séjour que j'ai fait dans cette Ville.</i>	14
Vieux canal de l'Isle de Cuba.	Ibid.
Canal de Bahama.	16

Fleuve du Mississipi.	17
Marais aux huîtres.	21
Fruits des Plaquemines.	<i>Ibid.</i>
Orage violent.	22
Habitations & culture.	23
Détour aux Anglois, & Ville de la Nouvelle-Orléans.	24
Caractere & industrie des Habitans.	25
Arbre nommé cirier.	26
Avis sur la route de la Nouvelle-Espagne, & motifs de mon voyage par terre.	27
Courage, vêtemens, & industrie des Sauvages.	28
CHAP. III. <i>Route par le Fleuve du Mississipi & la Riviere rouge, depuis la Nouvelle-Orléans jusques à Nachitoches, & mon séjour dans ce lieu.</i>	30
Départ de la Nouvelle-Orléans pour Nachitoches.	<i>Ibid.</i>
Bornes de la Louisiane.	32
Etablissement François, nommé la Pointe coupée.	33
Relâche à un village de Sauvages.	<i>Ibid.</i>
Leur travail, leur caractere.	34
Passage aux deux Isles, & idée du Mississipi.	39
Description des bords du fleuve, & rencontre des Caymans.	40

Embouchure de la riviere rouge.	42
Embouchure de la riviere noire.	43
Arrivée à Nachitoches ; caractere, culture & industrie des Habitans	47
Chasse de l'ours.	49
CHAP. IV. <i>Route par les Adaiſſes & Naquadoch, de Nachitoches à San-Antonio. Mon ſéjour aux Adaiſſes & à Naquadoch, & deux voyages à ce dernier lieu.</i>	
	50
Passage de l'établissement François au poste Espagnol.	<i>Ibid.</i>
Mœurs & caractere des Habitans.	53
Vêtemens des Espagnols.	54
Départ pour Mexico.	57
Description du Pays.	58
Fatigue que j'éprouvai.	59
Arrivée à Naquadoch, après les Aiffes.	60
Retour aux Adaiſſes.	<i>Ibid.</i>
Rencontre des Sauvages dans le bois.	61
Retour à Naquadoch.	63
Trait généreux des Sauvages.	65
Départ de Naquadoch.	68
Façon d'aborder & de passer à gué les rivieres difficiles & rapides.	70
	Façon

Façon de passer sur des radeaux les rivieres profondes, & nos travaux à cet effet.	71
Méfiance des Espagnols envers les Sauvages ; productions de ces pays en fruits & animaux sauvages.	74
Les Sauvages tentent de nous attaquer.	77
Arrivée à San-Antonio, le 30 Novembre.	78
Population sauvage, & pourquoi les Apaches sont nommés errans.	79
Guerre avec les Sauvages, & leur sagacité.	80
Description de San-Antonio.	82
Son climat, & celui de la riviere rouge.	83
Postes Espagnols au nord de la Nouvelle-Espagne.	<i>Ibid.</i>
Missions pour convertir les Sauvages.	88
Façon de les prendre.	89
Mœurs simples & pures des Espagnols de ce poste.	90
CHAP. V. <i>Route par la Rheda, & à travers le Rio-Bravo, de San-Antonio à la Ville du Sartille, & mon ſéjour en cette Ville.</i>	
	93
Passage pénible à travers des marais, & le Rio de Las-Nuicès.	94
Passage en bateau de la riviere Sabinas ; eaux minérales.	95
	Tome I.
	D d

Animal puant.	96
Mines de la Sierra & de Laiguana.	<i>Ibid.</i>
Cierge Pascal.	97
Poste de Cuwilla.	98
Arrivée au Sartille, le 20 Janvier 1768.	99
Eclipse de soleil.	<i>Ibid.</i>
Description de cette Ville.	<i>Ibid.</i>
Mœurs des Habitans.	100
Productions du Pays.	<i>Ibid.</i>
Célébration de la fête du lieu.	101
Description de la cochenille.	103
CHAP. VI. <i>Route par les Villes de Charcas, San-Louis Potosy, San-Miguel el Grande, & San-Juan del Rio, depuis la Ville de Sartille jusqu'à celle de Mexico, & mon séjour dans cette dernière Ville.</i>	105
Départ du Sartille pour Mexico, le 10 Février 1768.	<i>Ibid.</i>
Arrivée à Charcas.	<i>Ibid.</i>
Je me sépare de mes compagnons de voyage.	106
Mon arrivée au village nommé le Venau.	<i>Ibid.</i>
Précautions contre mon guide.	109
Description de San-Louis Potosy.	111
Origine de la sédition des Indiens de cette Province.	<i>Ibid.</i>

Manière adroite de prendre les vaches.	112
Fertilité du Pays.	113
Caractere & vêtement des Indiens.	<i>Ibid.</i>
Passage à San-Miguel el-Grande, & autres lieux; population & industrie de ces pays.	114
Arrivée à Mexico, & description des beautés de cette Capitale, le 28 Février 1768.	115
Inquisition.	119
Climat du Mexico.	120
CHAP. VII. <i>Route à travers le Rio-de-las-Balsas & le Bourg de Chilpancingo, depuis la Ville de Mexico jusques au Port d'Acapulco, & mon séjour dans ce Port.</i>	122
Départ de Mexico, le 18 Mars 1768.	<i>Ibid.</i>
Climat & description des environs de Tchufo.	<i>Ibid.</i>
Climat & fertilité de Cuernavaca.	123
Productions & fertilité des environs de Chilpancingo.	124
Passage de la riviere des Papagallos, & marche forcée jusques à Acapulco.	125
Action de graces à la vue du galion & de la mer du Sud.	126
Description du Port d'Acapulco.	127

Tremblement de terre.	129
Foire d'Acapulco, cargaison du retour du galion, & mon embarquement pour Manilla.	130
CHAP. VIII. <i>Traversée d'Acapulco à Manilla, aux Isles Philippines, avec mon séjour à l'Isle de Guam, une des Isles Mariannes, à l'Isle de Samar, qui est le plus à l'est des Philippines; un petit voyage dans cette dernière Isle, & mon séjour à Manilla.</i>	
Départ de la Nouvelle-Espagne, le 2 Avril 1768.	<i>Ibid.</i>
Reconnoissance des bancs à l'est des Isles Mariannes.	133
Relâche à l'Isle de Guam.	<i>Ibid.</i>
Portrait des Habitans.	134
Eau-de-vie de cocotier.	135
Production du pays, & fruit du pain.	136
Hivernage à l'Isle de Samar.	139
Voyage à Manilla.	142
Mœurs & caractère des Indiens demi-Sauvages.	144
Façon de faire cuire le riz & de tirer du feu.	146
Description du village de Lawan.	148

Risque d'être fait esclave, & relâché à Cataman.	150
Police civile & spirituelle de ce village, exercée par un Jésuite.	<i>Ibid.</i>
Corfaires Mahométans.	151
Cloches Indiennes ou tambours.	152
Emprisonnement des Jésuites.	157
Oiseaux & quadrupedes.	160
Caractere des Indiens.	162
Productions de la mer & de ses Isles.	166
Description d'un trirème à cadre de balancement.	169
Combats des Corfaires Mahométans.	173
Relations sur ces Indiens Mahométans, & sur leur pays.	174
Réflexions sur leur origine, leur langage, & celui des Peuples sauvages.	175
Agrément des bords de la riviere de Manilla.	180
Caractere & mœurs des Indiens de Manilla.	181
Description de Manilla & de ses environs.	185
Population de Chinois, leur caractère, leur figure, & celle des Indiens.	186
Japonois; idée de leur caractère & de leur commerce.	187
Sauvages de l'Isle de Luçon.	188
Productions des Isles Philippines.	190
Bois de construction pour la Marine.	197

CHAP. IX. <i>Traversée de Manilla à Batavia, dans l'Isle de Java, & mon séjour dans cette Ville.</i>	208
Description & dangers de la rade de Batavia.	211
Description de la Ville.	214
Description des Fauxbourgs Portugais, Chinois & Indiens.	215
Jardins des Hollandois, & dehors de Batavia.	217
Temple Chinois; leur Culte.	219
Idée des Javans & des Malayes.	220
Quadrupede couvert d'écailles.	227
SECONDE PARTIE, contenant le Voyage depuis Batavia, par la voie de l'ouest, jusques en France, en passant par l'Océan des Indes, le Pays des Marates, les Provinces de Guzurat & de Basséin, le Golfe Persique, l'Asie, & la Mer Méditerranée.	229
CHAPITRE PREMIER. <i>Traversée de Batavia à Bombay & à Surate, avec mon séjour dans ces deux Villes.</i>	231
Départ de Batavia pour Bombay, le 2 Août 1769.	<i>Ibid.</i>

Route jusques au nord des Isles de l'Amirante & autres.	232
Réflexions sur la cause des vents alifés & ceux d'ouest, & sur les pluies.	233
Pompe du Nabab.	245
Gentils, Guebres, Yoguis.	<i>Ibid.</i>
Religions de Surate.	246
CHAP. II. <i>Routes de Surate à l'Isle de Salcet, & retour à Surate par les terres des Marates des Provinces de Guzurat & de Basséin, avec divers séjours.</i>	247
Culture du pays.	<i>Ibid.</i>
Mœurs & usages des Gentils.	248
Chef-lieu des Guebres.	249
Possession Portugaise.	<i>Ibid.</i>
Séjour à Danou.	250
Libre exercice de la Religion Chrétienne.	<i>Ibid.</i>
Comparaison entre les Indiens Chrétiens & les Gentils.	<i>Ibid.</i>
Relation sur la Religion des Gentils.	251
Marine des Marates.	252
Route de Danou à Agassein.	<i>Ibid.</i>
Souveraineté de ces pays.	253
Fortification & culture de ce pays.	<i>Ibid.</i>
Puits & étangs.	254
Animaux.	255

Description des maisons.	255
Vêtement.	257
Corps morts brûlés.	258
Passage à l'Isle de Salcet ; description du fol.	259
Mon séjour.	<i>Ibid.</i>
Gouvernement du pays , politique & culture.	260
Retour à Danou.	261
Caractere suivant les Religions.	<i>Ibid.</i>
Police simple de ce pays.	262
Cause de la douceur des Indiens.	263
Idée de leurs Loix.	265
Ma façon de vivre , analogue à celle des Brames.	<i>Ibid.</i>
Maladie de la peau , ordinaire dans ce climat.	267
Départ pour Surate.	<i>Ibid.</i>
Hospitalité & sûreté de ce pays.	268
Carnaval des Gentils.	<i>Ibid.</i>
Description de Surate.	270
Mon embarquement sur un vaisseau Maure.	273



CHAP. III. <i>Traversée de Surate à Bassora, avec nos relâches à Mascate, dans l'Arabie Heureuse, à Bender - Aboucheir, dans la Perse, à l'Isle de Careith, & un court séjour à Bassora.</i>	274
Pirates de la côte de Malabar.	<i>Ibid.</i>
Route & atterrage de Mascate.	275
Qualités d'un Pilote Indien.	276
Idée de Mascate & de ses environs ; politique de son Souverain.	<i>Ibid.</i>
Sa qualité, lieu de sa résidence.	278
Intérieur des terres.	<i>Ibid.</i>
Nourriture du pays.	<i>Ibid.</i>
Usage à l'égard des femmes.	279
Départ de Mascate, & passage au détroit d'Ormus.	<i>Ibid.</i>
Idée du caractere des Maures Indiens, & de la Religion Musulmane.	281
Derwicks.	282
Façon de penser des Maures.	283
Idée de ces Peuples sur le raisonnement & l'esprit.	284
Relations sur Bender-Aboucheir.	285
Description de Bassora, & autres sujets.	293
Arabes non Mahométans.	294
Bateaux de l'Euphrate.	295
Caravane de Bedouins.	<i>Ibid.</i>

CHAP. IV. <i>Route de Bassora à Damas, par les déserts de l'Arabie déserte.</i>	297
Départ de Bassora.	<i>Ibid.</i>
Mon arrivée à la caravane & à un camp d'Arabes.	<i>Ibid.</i>
Rencontre d'un château ruiné, & des puits.	298
Séjour à un camp Arabe.	<i>Ibid.</i>
Vêtement Arabe.	<i>Ibid.</i>
Formalités guerrières.	300
Visite au camp Arabe.	301
Qualités des biens des Arabes.	302
Qualité du sol du désert.	303
Climat chaud du désert.	<i>Ibid.</i>
Description du désert & de ses animaux.	304
Caractère des Arabes.	305
Leurs Chefs.	306
Description détaillée sur les Arabes.	<i>Ibid.</i>
Remarque sur la qualité de leurs cheveux.	307
IncurSION des Arabes.	<i>Ibid.</i>
Leurs mœurs.	309
Leurs exercices & leurs occupations.	310
Idée d'une Tribu en marche.	312
Rencontre d'un lac & d'un château ruiné; paysage du désert.	314
Rencontre de puits & de tentes Arabes.	316
Chasse donnée à douze Arabes.	<i>Ibid.</i>

Attaque, combats & blocus de la caravane, par une Tribu ennemie.	317
Préparatifs de la fuite.	321
Fuite & dérouté de la caravane; précautions à cet égard.	322
Fausse route & séparation de la caravane.	323
Service d'un Arabe.	324
Puits d'eau douce.	325
Générosité des Arabes, mes compagnons; leur nourriture.	<i>Ibid.</i>
Mon extrême fatigue.	327
Vue de l'Euphrate & de ruines douteuses.	328
Sobriété des chameaux.	<i>Ibid.</i>
Aiguade.	329
Vue des montagnes & ciel du désert.	<i>Ibid.</i>
Campement Arabe pendant l'été.	<i>Ibid.</i>
Villes & ruines douteuses.	330
Campemens Arabes pendant l'hiver; changement de sol.	<i>Ibid.</i>
Route dans la montagne; changement de sol.	332
Puits d'eau douce, & château ruiné.	333
Précautions pour la sûreté de la route.	334
Abord aux secondes montagnes, & à un village de la Syrie.	<i>Ibid.</i>
Férociété des chameaux.	335
Description des environs de Damas.	336

Méfiance des gens du pays envers les Arabes ; arrivée à Damas, & autres fujets.	337
Relations sur le pèlerinage de la Mecque.	339
Politeffes des Jésuites.	340
CHAP. V. <i>Route de Damas à Baruth, Seyde, & Saint-Jean d'Acre, avec divers voyages & séjours au Mont Liban, dans le pays du Quesrouan, & celui des Druses.</i>	
Départ de Damas.	<i>Ibid.</i>
Gorge des montagnes, & fertilité du vallon de Beca.	<i>Ibid.</i>
Rudesse & culture des montagn. des Druses.	342
Culture des mûriers.	<i>Ibid.</i>
Nourriture du pays.	<i>Ibid.</i>
Idée du caractère des Druses & des Chrétiens de Damas.	343
Culture & arrosage des montagnes & de la plaine de Baruth; arrivée dans cette Ville.	<i>Ibid.</i>
Arrivée à Baruth en Syrie, le 12 Avril 1770.	344
Son Gouvernement.	345
Départ pour le Quesrouan.	<i>Ibid.</i>
Route & description du sol de Baruth à Aintoura.	346
Politeffes des Jésuites, & idée de leur mission.	347

Route & description du sol d'Aintoura à Jelton.	348
Caverne & source du fleuve du chien.	349
Description de Jelton, & façon de vivre des Seigneurs Chrétiens.	<i>Ibid.</i>
Pouvoir de ces Seigneurs.	351
Bravoure des Habitans; leur caractère.	<i>Ibid.</i>
Etat Ecclésiastique des montagnes.	352
Mœurs.	354
Route & description du sol de Jelton au Masra.	355
Hospitalité d'un Curé & de sa femme.	356
Usages.	358
Route depuis le Masra jusques à un château antique.	359
Inscription de ce château, & description d'un temple.	360
Route de ce château à une grande source.	362
Description d'une arche naturelle.	364
Route & description du sol jusques à Agousta.	365
Politeffes du Patriarche d'Antioche.	367
Route & description du sol jusques à Aintoura.	368
Retour à Baruth, & arrivée à Seyde.	<i>Ibid.</i>
Politeffes du Consul de cette Echelle.	369
Environs & antiquités de Seyde.	370

Description d'une Mosquée.	371
Relations sur les Habitans des montagnes de Seyde.	372
Descendans douteux des Croisés.	373
Relations de divers climats, & de celui de la partie du sud de la Syrie.	<i>Ibid.</i>
Productions de la Syrie.	375
Productions des montagnes.	376
Simplicité des Habitans, & son utilité.	<i>Ibid.</i>
Régularité des Moines & des Prêtres séculiers.	378
Relations de diverses mœurs de l'Asie.	379
Usage des Arabes de ces pays vis-à-vis des femmes.	381
Analogie de cette conduite avec celles des Peuples simples.	383
Origine de leur bon sens.	384
Mœurs.	385
Ancienneté & qualité de leurs mœurs & usages.	386
Leur conduite & façon de penser vis-à-vis des Européens.	387
Qualités des divers états.	<i>Ibid.</i>
Description du sol de Baruth à Abey.	389
Description d'Abey.	390
Fréquentation des Druses.	391
Funérailles des Montagnards.	392
Description du Dair-el-Kamar.	393

Gouvernement des montagnes.	394
Justice des montagnes.	395
Bravoure des Habitans.	396
Mariages entre parens.	<i>Ibid.</i>
Levée des troupes, & dissensions des Emirs & des Seigneurs.	396
Bravoure des Habitans à l'égard des Etrangers.	398
Impôts.	<i>Ibid.</i>
Qualités des Religions.	399
Druses simples & Aquels.	400
Missions des Capucins.	401
Différence du caractère des divers Montagnards.	402
Eboulement du sommet d'une montagne.	403
Voyage d'Abey au Masra, à Baruth, & à Saint-Jean-d'Acre.	<i>Ibid.</i>
Idée du caractère des Grecs.	404
Réflexions sur les caractères & mœurs des Peuples simples que j'avois vus.	405
CHAP. VI. <i>Traversée de St-Jean-d'Acre à Marseille, avec nos relâches aux Isle de Rhodes & de Malte, à Tunis & en Sardaigne.</i>	406
Vents de cette saison en cette partie.	<i>Ibid.</i>
Notre méfiance d'un bateau.	<i>Ibid.</i>
Rade de Limba, & villages Grecs.	407

Comparaison entre les Grecs & les Arabes.	407
Méfiance des Turcs, & rencontre d'un de leurs chébecs.	408
Analogie du caractere des Maures de Tunis avec celui des Bedouins.	412
Portrait d'un rebelle de Sardaigne.	<i>Ibid.</i>
Mouillage à Marseille.	413

Fin de la Table.

21-18

